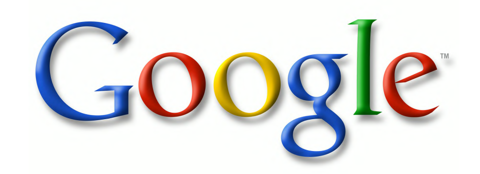


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

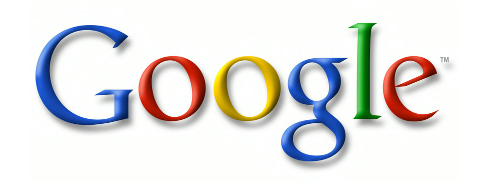
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

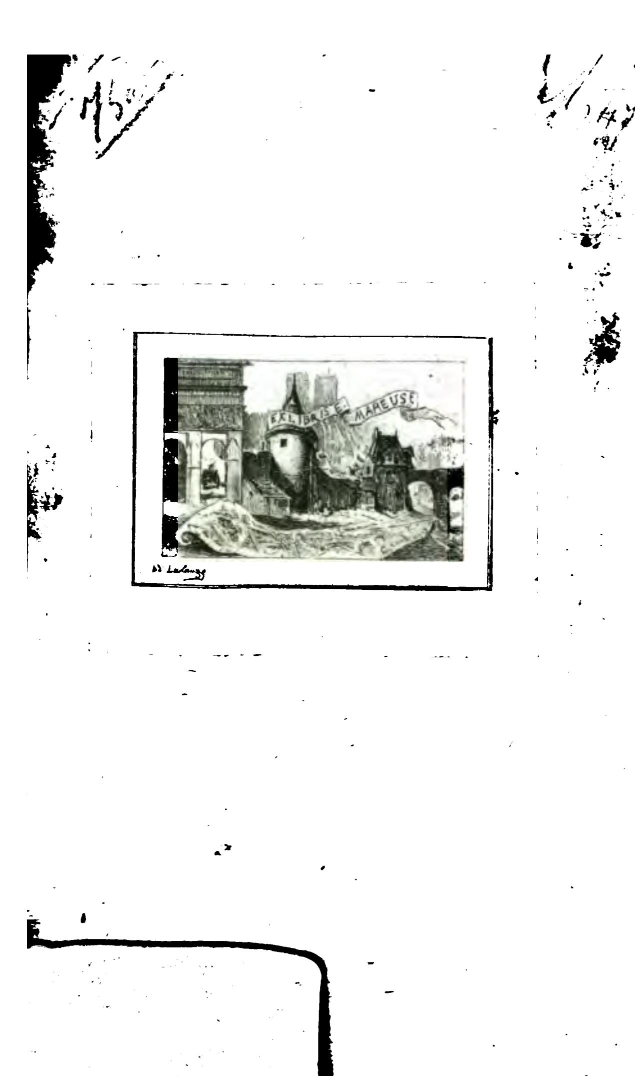
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




EX LIBRIS E. MAREUSE

Liggenstorferi. 1837.

A. f. 20.

J H Hewitt

UNS. 105 G. 36



# VOYAGE
## A PARIS
### VERS LA FIN DE 1795.

A M. F. DE R.

J'ai revu ce Paris, que j'avois tant aimé...



# SOUVENIRS

DE MON

# DERNIER VOYAGE

A PARIS.

---

A ZURIC
chez Orell, Gessner, Fussli et Comp.
1797.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1958
OF OXFORD
LIBRARY

## AVERTISSEMENT.

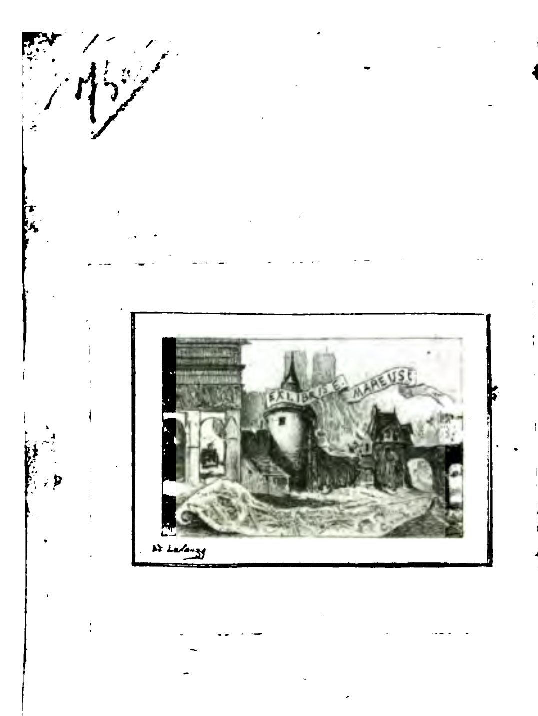
Je n'ai peint, ou plutôt, je n'ai voulu peindre de la France qu'un seul moment, celui dans le quel je l'ai revue. Ce moment dont le souvenir m'a paru, sous plus d'un rapport, utile à conserver, différe sans doute également de tous ceux qui l'ont précédé, de tous ceux qui l'ont suivi; mais on ne doit le trouver en contradiction avec aucun; car, je suis bien trompé, si l'on n'y voit pas toujours, quoique dans une crise fort singuliere, le développe-

ment des mêmes principes, l'influence naturelle du plus grand, du plus terrible de tous les phénomènes politiques sur le caractere ineffaçable du plus léger, du plus étonnant de tous les peuples.

Pour me montrer impartial, je n'ai point affecté de cacher mes opinions particulieres, mes affections personnelles; mais je ne pense pas leur avoir jamais permis d'altérer la bonne foi de mes observations. C'est le seul mérite dont j'ose être jaloux, le seul que je m'affligerois encore de voir disputer à mes foibles écrits.

---

Des intérêts de fortune me rappeloient depuis longtems à Paris ; ce motif, grace aux circonstances, devenu malheureusement fort léger, étoit soutenu par le besoin pressant de revoir les amis que m'avoit laissés la révolution ; il s'y mêloit encore une extrême curiosité de vérifier par moi même les rapports si divers que j'avois entendu faire, depuis quelques années, des changemens arrivés dans l'intérieur de la France.


EX LIBRIS E. MAREUSE

objets que l'on a pris à tâche de considérer.

En suivant cette maxime, je commencerai, Monsieur, par vous dire franchement que je déteste et détesterai toujours les révolutions; le mal qu'elles produisent est certain, le bien qui peut en résulter tient à une suite de chances trop périlleuses, trop indépendantes des calculs de nôtre sagesse et de nôtre prévoyance.

Tout homme qui se croit appellé par la destinée à faire une grande révolution, sera dónc toujours à mon sens, un être fort dangereux et fort immoral (1), dut-il porter le nom le plus vénéré du monde; il risque de faire le

# VOYAGE
## A PARIS
### VERS LA FIN DE 1795.

A M. F. DE R.

J'ai revu ce Paris, que j'avois tant aimé . . .

que vers les grands principes de l'ordre et de la justice. Le systême du vandalisme, les profondes théories de rapine et de brigandage, auxquelles on avoit associé si longtems les beaux noms d'égalité, de liberté, de droits de l'homme, le ridicule projet de la république universelle, l'épouvantable manie du *propagandisme*, toutes ces folies si funestes et si révoltantes me paroissoient à peu près abandonnées. Je ne craignois plus de voir anéantir la civilisation de la plus belle contrée de la terre, et peut-être avec elle, le repos et le bonheur de l'Europe entiere (2). Je m'étois persuadé que tant de factions diverses parvenues tour à tour à devenir

le parti gouvernant, toutes avoient appris enfin de leur propre expérience, que l'esprit du Jacobinisme est par sa nature même destructif de toute espèce de gouvernement, qu'à côté d'une institut aussi désorganisateur, la république la plus démocrate ne se soutiendroit pas mieux que la monarchie la plus illimitée.

J'avouerai même, qu'avec tous ses défauts, la mauvaise organisation de son pouvoir exécutif, l'organisation plus défectueuse encore de ses assemblées primaires, la constitution proposée par le comité des onze, me paroissoit au moins plus conséquente et moins antisociale; que les trois qui l'avoient précédée; je me disois enfin.

La Philosophie vient de former l'entreprise la plus hazardée qu'on ait jamais osé tenter (3) ; elle a réussi, du moins sous quelques rapports ; elle nous a montré des prodiges de puissance et de destruction. Il est vrai que pour parvenir à son but, elle n'a pas craint d'engager dans ses intérêts tous les crimes d'une populace effrénée, elle n'a pas craint d'appeller à son secours les passions les plus odieuses, celles de la haine et de la vengeance, tous les excès du fanatisme, toutes les violences de la tyrannie la plus injuste et la plus cruelle, les perfidies et les ressources du despotisme le plus ingénieux et le plus subtil. Tous les tirans ensemble

n'ont peut-être pas fait répandre autant de soupirs et de larmes, qu'elle en a fait verser à la nation la plus douce et la plus gaie de l'Europe (4). Le sol le plus heureux de la terre, elle l'a couvert de victimes et de débris, de sang et d'horreur, mais ce même sol, elle l'a pourtant su défendre contre la réunion de puissances la plus formidable; ce même sol qu'elle a souillé de tant d'opprobre et de forfaits, elle l'a pourtant entouré de conquêtes, de gloire et de forces invincibles.

Je ne perds point de vue ici cette chaîne imposante de lignes et de forteresses qui s'étend depuis Dunkerque jusqu'à Landau; je n'oublie point les

grandes ressources qui restaient de l'ancien régime dans le Corps du génie et de l'artillerie ; je sais que sous ce point de vue, on peut dire avec beaucoup de raison que la République dut avant tout la plus sure défense de ses limites à l'ambition de Louis XIV, au génie de Vauban, à la sagesse de Gribeauval, à l'ingénieuse sagacité de ses élèves. Mais, pour être impartial, il faut laisser une grande part des succès aux terribles mesures du génie révolutionnaire, à l'enthousiasme républiquain, aux talens distingués de quelques généraux, qui, dans toute autre circonstance, n'eussent peut-être jamais trouvé l'occasion de se signaler avec tant d'éclat et de bonheur.

Cependant, quel est donc le but qu'annoncèrent les premiers efforts de cette Philosophie si nouvelle dans ses projets, si dévastatrice dans ses moyens? Celui de régénerer une nation corrompue, de forcer, par son exemple et par ses succès, tous les gouvernemens à rétablir la prospérité de l'ordre social sur des bases plus pures et plus solides.

Ecartons un moment de ce projet, tout ce qu'il a de plus chimérique et de plus extravagant, nous verrons que le grand secret de ces sublimes théories, se borne à ces deux points essentiels, celui d'introduire par tout le gouvernement représentatif, celui d'en exclure toute espèce de droit héréditaire.

J'ose penser, qu'ainsi même, réduit aux termes les plus simples et les plus raisonnables, ce nouveau système pourroit bien n'être qu'une brillante erreur; 1°. parcequ'il n'est point de constitution qui puisse convenir également à tous les peuples; 2°. parcequ'il est aussi cruel qu'absurde d'imaginer qu'on puisse faire changer à une nation de loix et de coutumes, comme on change de coiffure et d'habits; 3°. parceque le principe d'hérédité me paroit tenir à la puissance même des choses, et surtout à la série naturelle de nos sentimens et de nos affections.

Je ne dissimulerai point encore que tous les frais de la terrible expérience

étant faits, tous les malheurs et tous les crimes qui devoient en assurer le succès étant accomplis, j'osai presque desirer, pour l'instruction des races futures, que l'on permit à ceux qui n'avoient pas frémi de l'entreprendre, de l'achever à leur gré. Seulement, je pleurois encore de regret, qu'une si cruelle expérience n'eut pas été tentée aux extrémités de l'Afrique ou de l'Asie; plutôt que dans l'aimable pays auquel j'avois attaché tous mes romans de bonheur; romans qui ne s'arrangeoient guère, comme vous pouvéz croire, avec les sombres rêveries de nos modernes Lycurgues.

Voilà bien naivement, Monsieur,

dans quelle disposition d'ame je me trouvois rélativement à l'état actuel des choses, au moment où je repartis pour la France. C'étoit au commencement de Septembre 1795; car, il importe aujourd'hui plus que jamais de marquer avec exactitude la datte de ses observations. J'entrai sur le territoire de la nouvelle République par Bourglibre, Groskemps, et je gagnai la route de Nancy, qu'on m'avoit indiquée comme la meilleure à tous égards, pour l'entretien des chemins, pour la commodité des auberges et pour le service des postes; on y trouve en effet des chevaux par tout, il ne s'agit que de les attendre avec patience et de les payer de

bonne grace, suivant la fantaisie particuliere de chaque maitre de poste, tantôt en argent, tantôt en papier, depuis 30 francs en assignats, par cheval, jusqu'à 4 francs en espèce. Je ne sais, si vous connoissez les environs de Ste. Marie aux mines, à l'entrée des Vosges, où, après avoir traversé quelques plaines de l'Alsace, on croit se retrouver tout à coup dans les montagnes de la Suisse; si vous saviez, Monsieur, quel intérêt ont repris à mes yeux les sites agrestes de ma patrie, vous me pardonneriez la douce surprise que me causa l'aspect de cette contrée que je n'avois jamais vue; elle réveilla dans mon imagination une foule de souvenirs tendres et mélancoliques,

dont un beau clair de lune augmentoit encore dans ce moment le charme et l'illusion. Mais, je comprends à merveille, que ce n'est point des impressions de ce genre dont vous desirez que je vous entretienne. Vous m'excuserez plutôt, de vous dire un mot de mon admiration pour les détours et retours ingénieux de la superbe chaussée et des magnifiques ponts, au moyen des quels on a rendu si facile le passage d'une chaîne de monts très hauts, très escarpés, couverts d'énormes masses de rochers et coupés encore en tout sens par des précipices, des torrens et de profondes ravines. — Pourquoi n'est ce pas avec la même patience, avec le

même génie que l'on s'applique à surmonter les obstacles qui ne manquent jamais de s'opposer aux révolutions utiles ? — Cette route importante n'est pas nouvelle, mais, à la maniere dont elle est conservée, il faut qu'elle soit bien entretenue, ou, qu'elle ait été construite avec un soin extrême. En général, tous les grands chemins que j'ai parcourus, étoient fort peu dégradés ; dans quelques endroits même, on voyoit des traces de réparations faites récemment et des dispositions pour en faire de nouvelles. Tout n'est donc pas détruit ; et comment l'ouvrage d'une si longue période de richesse et de puissance, pourroit-il l'être déja ? Je ne puis vous ex-

primer, Monsieur, combien j'admire, combien je vénére ces grands établissemens d'utilité publique, dont la durée résiste à toutes les vicissitudes du gouvernement, de l'opinion, des siecles; quelque trésor, quelque sacrifice qu'il en ait couté, le résultat est si beau, si grand, qu'on ne sauroit trouver qu'il soit acheté trop cher.

Dans toute l'étendue des pays que mes yeux ont pu découvrir, les terres paroissent assez bien cultivées; je n'en veux pas conclure qu'elles le soient également partout; le contraire est trop bien prouvé par les énormes dévastations de la Vendée, de quelques départemens voisins des frontieres et de plu-

sieurs cantons des provinces du midi; mais je conçois que différentes circonstances ont empêché, que l'agriculture en France n'ait souffert autant qu'il y avoit lieu de le craindre.

En supposant que la guerre ait enlevé, comme on le présume, un grand cinquième, et peut-être plus, de la population vouée communément à la culture des terres (5), ce vide effrayant paroît avoir été suppléé, du moins en grande partie, par d'autres bras plus foibles, mais dont l'activité constante s'est vue aiguillonnée encore, d'abord par l'intérêt d'une jouissance nouvelle, par l'espoir de ne plus partager le fruit de leurs peines avec l'avidité fiscale,

ensuite par l'impérieuse nécessité de la terreur ou de l'extrême besoin. Il est assez ordinaire de voir des femmes conduire seules la charrue, ou n'avoir pour aides que des vieillards et des enfans. Ce qui dut manquer aussi depuis quelques années au succès des travaux rustiques, c'est sans doute l'engrais, le secours des bestiaux dont la France s'est trouvée excessivement dépourvue par la prodigieuse consommation qui s'en est faite dans les armées de la République; et c'est bien, je crois, une des causes les plus remarquables de la disette effective dont souffre aujourd'hui l'intérieur du pays; il faut se rappeller cependant l'immensité des approvisio-

nemens tirés de l'étranger à tout prix; il faut se souvenir encore qu'il est beaucoup de terres en France dont la fécondité n'exige pas autant d'engrais qu'ailleurs, parcequ'elles sont naturellement grasses et légéres.

Je dois ajouter, qu'il est au moins quelques contrées, comme aux environs de Ligny, de Bar sur Aube où l'on voit encore des troupeaux assez nombreux de vaches, de moutons et même de chevaux.

Je ne sais, si la moindre quantité d'hommes, dans les villes et dans les campagnes, fait ressortir davantage le grand nombre des enfans; mais il me semble que je n'en ai jamais tant vu. Ceci me

rappelle une autre observation qui n'est peut-être pas à négliger ici, c'est que, quoique la masse monstrueuse des armées françoises ait du épuiser toutes les classes de la population, il n'en est pas moins certain qu'aucune guerre moderne n'a tiré plus de ressources des villes. C'est dans les villes, à commencer par la capitale, que se formèrent, et que subsistent encore tous les grands foyers du fanatisme révolutionnaire. Le charme de l'uniforme, des plumes, de la cocarde enivra d'abord la vanité de tous nos bourgeois beaucoup plus empressés, du moins alors, de s'égaler à la noblesse militaire que de s'élever à l'austere dignité de citoyen.

La guerre déclarée tout à coup, comment reculer sans craindre la honte ou le ridicule? Ceux que l'ambition et le point d'honneur n'auroient pas poussés hors de leurs foyers, en furent chassés ensuite par la terreur; car ce n'est point exagérer, de dire què depuis le deux Septembre 1792, jusqu'au neuf thermidor, la plupart des habitans des villes durent trouver dans les camps plus de moyens de subsistance, et plus de sécurité même, que dans l'enceinte de leurs murs.

Grace à cette terrible circonstance, les requisitions devenues plus abondantes et plus faciles dans les cités, ont épargné du moins aux campagnes une

partie de l'extrême fardeau, que dans d'autres tems, elles eussent supporté, pour ainsi dire, exclusivement. On estime, que, depuis quatre ans, la seule ville de Paris a pu fournir aux armées plus de 150000 hommes, moins robustes peut-être que des paysans, mais d'une intelligence plus exercée, plus lestes, plus adroits, et beaucoup d'entr'eux avec plus ou moins de ressources personnelles. Je connois un pere, qui, pour déterminer son fils à partir plus gaiment pour l'armée, non seulement remplit ses poches d'or, mais assura même à sa maitresse que le jeune homme craignoit de laisser dans le besoin,

une rente viagere de cent louis, et ce n'est pas le seul exemple de ce genre que je pourrois citer.

Au moment où les habitans de la capitale n'obtenoient, qu'avec beaucoup de peine, quelques onces de mauvais pain par jour, et quelques livres de viande par mois, les défenseurs de la patrie se trouvoient approvisionés avec une abondance qu'aucune armée du monde n'avoit peut-être jamais connue jusqu'ici. Depuis quelque tems, les choses ont un peu changé. En Alsace du moins, on m'a bien assuré qu'il seroit impossible au soldat de vivre aujourd'hui de ses quinze sols en assig-

nats et de ses deux sols en monnoye, s'il ne s'emparoit pas de tout ce qui se trouve à sa portée dans les champs et dans les habitations de son voisinage....

Sous certains rapports, j'ai trouvé la partie de la France que j'ai parcourue, fort changée; sous d'autres, je me suis étonné souvent qu'elle le fut si peu. Quoique les dévastations du torrent révolutionnaire se soient repandues par tout, et souvent avec la rapidité la plus incroiable, il est des contrées où elles n'ont laissé presque aucune trace funeste. J'ai traversé des villages, des villes, peut-être même des cantons entiers, où, se soumettant aux formes nouvelles, sans passion comme sans murmure, l'influence heureuse de quelques hommes de bien, de quelques familles

considérées a su prévenir habilement les manœuvres de l'intrigue, conjurer les violences de la tyrannie, et maintenir à ce prix l'ordre et la paix.

Le bonheur de ces lieux isolés repose l'ame ; c'est pour elle, ce que seroient pour nos yeux ces couches éparses de gazon, ces bouquets d'arbres verds que l'on découvre encore, dit-on, de tems en tems au milieu des plaines dessechées qu'inondèrent les flots d'une lave brulante.

On a pillé, ravagé, détruit beaucoup de châteaux en France, mais il y en avoit un si grand nombre, que ceux qui subsistent encore, ne permettent guère au voyageur de s'apperce-

voir, que ce nombre est diminué. Sur toute la longue route que je viens de faire, je ne pense pas avoir apperçu *plus de trois ou quatre* monumens remarquables de destruction dans ce genre. Ce qui a *été* le moins épargné, ce sont les couvents, les abbayes, les cloches, et sur tout les croix. On n'en voyoit guère *en France* que dans les cimetieres, sur le faite des Eglises; c'est une merveille aujourd'hui d'en rencontrer une; sur la pointe des édifices publics, on les a remplacées le plus communément par le bonnet rouge ou par le drapeau tricolore. Le bruit des cloches qui m'avoit tant ennuyé dans le Brabant, quoiqu'il n'y en ait peut-être

nulle part dont les sons soient aussi brillans, aussi mélodieux, je l'ai regretté souvent en France; trop continuel, comme il l'est dans plusieurs pays catholiques, ce bruit devient sans doute importun, mais son absence totale a, je vous assure, quelque chose de triste et de sauvage.

Lorsque le tems s'écoule pour nous avec une lenteur si pénible, ce qui marque d'une maniere éclatante les termes par lesquels il se divise, semble soulager un peu l'imagination. Le son des cloches nous rappelle d'ailleurs, même dans la plus profonde retraite, que nous ne sommes point seuls, qu'il est encore des hommes autour de nous, que les

mémes devoirs, le méme culte, les mémes sentimens rassemblent quelquefois;. c'est une impression de bienveillance, de rapports religieux, de sociabilité qui me touche et m'intéresse.

Concevez vous ici, Monsieur, l'extréme malheur d'un bon catholique aux bords du Rhin qui tous les jours entend sonner la messe sur l'autre rive, et ne l'entend plus sur celle qu'il habite. Je suis convaincu que cette seule circonstance a décidé l'émigration d'une foule de pauvres Alsaciens.

A Schelesladt, je vis la premiere belle Eglise entièrement dépouillée de tous ses ornemens et transformée en magazin de fourrage. Sans attacher trop de

prix à toutes les pratiques extérieures du culte religieux, je ne puis vous exprimer combien cet aspect m'attrista. Je me représentai vivement la profonde douleur de tant d'ames simples et pieuses qui venoient chercher autrefois dans ce temple la consolation de leurs peines les plus vives, le gage de leurs plus douces espérances, et qui ne l'y trouvent plus. Combien me parut ridicule et révoltante l'inscription gravée en grosses lettres sur le frontispice de ce temple profané!

*Le peuple françois reconnoit l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'ame, Egalité, Fraternité ou la Mort.*

Ces trois derniers mots, *ou la Mort*, avoient été rayés à la vérité, grace à la clémence mise à l'ordre du jour, depuis le quatre prairial; on y avoit même substitué, *Humanité*, mais si maladroitement, qu'à travers les lettres du mot consolateur, on appercevoit encore trop distinctement les traits sanglans *de la mort*. Grand Dieu! quelle preuve pour l'existence de l'être des êtres, que l'aveu d'un Peuple qui vient de briser tous les liens d'une autorité légitime, pour se courber sous le joug honteux du plus féroce et du plus méprisable des tyrans! Quelle preuve pour l'immortalité de l'ame, que l'aveu d'un peuple souillé de sang et de crime,

d'un peuple qui n'a pas craint de fouler aux pieds, tout ce qui peut entretenir les espérances de la vertu, tout ce qui peut consoler l'humanité souffrante.

Le Philosophe doit trouver une pareille déclaration aussi vaine qu'absurde; l'homme religieux doit la trouver plus absurde encore. N'est ce pas à ses yeux comme si le peuple françois eut declaré, qu'il reconnoit l'existence du soleil, et le retour des saisons qui fécondent la terre? *Solem quis dicere falsum audeat!* *) Comment oser démentir l'évidence du soleil!

Les proscriptions, les brigandages de toute espèce, l'admirable théorie

*) Virg.

de l'égalité qui leur servit de titre ou de prétexte, les énormes dépenses du plus dissipateur et du plus prodigue des gouvernemens, m'avoient persuadé, je l'avoue, et je m'en sais aujourd'hui mauvais gré, que d'un côté je verrois moins de richesse et moins de luxe, de l'autre plus d'aisance et plus de propreté. Je vous proteste qu'il n'en est rien, j'ai vu dans les campagnes autant de misere et de haillons que ci-devant, dans les villes, les symptômes de l'indigence la plus effrayante beaucoup plus terribles, beaucoup plus communs, avec les mêmes inégalités de fortune, quoique manifestées d'une maniere différente, parceque les richesses

ont changé de place, et parceque plus d'un genre de dépense est devenu physiquement impossible, comme le faste des voitures et des chevaux.

Il est donc vrai, qu'à moins d'introduire dans un pays toute la sévérité des loix agraires, ou plutôt encore, le régime et l'éducation publique de Sparte, on n'empêchera jamais, que le petit nombre ne soit riche, et le grand nombre pauvre. Quelque faciles que soient dans certaines circonstances les moyens d'acquérir, de prendre ou de voler, il n'y a pourtant jamais que des hommes hardis, astucieux, capables d'une sorte de suite et d'énergie, ou, singulièrement favorisés par le hazard, qui puissent

en tirer un avantage durable; ce ne sera jamais la grande masse du peuple. En France, conformément au grand principe de l'abbé S..., qu'il ne faut pas détruire les propriétés, mais changer les propriétaires, on a voulu dépouiller l'ancienne classe des nobles et des riches; pour y parvenir, il n'est point de moyens de violence ou d'artifice que l'on ne se soit permis d'employer: mais qu'en est-il arrivé? L'extravagance et la barbarie des nouvelles loix, l'injustice et le désordre des mesures autorisées pour les faire exécuter, ont d'abord commencé par anéantir une grande partie des richesses nationales, pour tout le monde; elles en ont laissé passer

une autre partie fort considérable chez l'étranger; le reste est devenu la proie d'une foule qui consume bien plus qu'elle ne jouit. Tout ce qui de cette maniere ne s'est point évaporé, pour ainsi dire, en vaine fumée, est tombé dans les mains d'un très petit nombre d'hommes également avares et cupides. Je ne pense pas qu'il existe un pays en Europe où il y ait autant de richesses mobiliaires, qu'il y en avait en France, non seulement en numeraire effectif, mais encore en vaisselles, en bijoux de toute espèce, en livres, en tableaux, en meubles précieux.

Je laisse aux spéculateurs de Londres, de Hambourg, de Livourne, de

Gênes, de Philadelphie, de Bâle, le soin de calculer ce qu'il en est sorti par les malheurs de l'émigration, par les allarmes et les besoins, tant des anciens capitalistes, que des nouveaux, enfin par les spéculations même du gouvernement réduit à tirer de l'étranger, au change le plus défavorable, tant d'objets de premiere nécessité. Je consens même, qu'on en déduise le plus scrupuleusement du monde, tout ce qu'en ont pu faire rentrer les conquêtes du Brabant, de la Savoye et de la Hollande; je suis convaincu, qu'en dernier résultat, le deficit trop réel pour la France, n'en présentera pas moins la somme la plus effrayante.

Les vices qui corrompent le bonheur de la société peuvent exister dans toutes les classes; mais, il en est cependant qui semblent appartenir à l'une plutôt qu'à l'autre. L'indigence et la richesse ont chacune des moyens de nuire et de servir, qui leur sont propres. La classe de là société la plus pauvre est, en général, la plus utile et la plus laborieuse; mais les passions dont certaines circonstances la rendent susceptible peuvent devenir extrêmement funestes; et, dans un état de désordre, elle est aussi, par la nature même des choses, celle qui consomme et détruit le plus rapidement. Elle jouit sans réserve, sans prudence; et de ce qu'elle amasse, elle en

est plus avare qu'aucune autre. La classe la plus riche est, en général, la plus paresseuse, la plus inutile, mais comme elle est toujours la moins nombreuse, l'influence de ses vices ne peut s'étendre au de là de certaines limites; mais quelque injustes et quelque impétueuses que soient souvent ses passions, il est moins impossible de les contenir et d'en circonscrire les ravages; elle a, par nature même des choses, l'habitude et l'intérêt de l'esprit conservateur; et sa maniere de jouir est encore celle qui peut contribuer le plus à la circulation des richesses, au progrès de l'industrie et des arts. La classe mitoyenne est sans doute celle qui nous offre le plus

de vertus, le moins d'inconvéniens, le plus de bonheur réel. Mais notre nouvelle philosophie en daignera-t-elle voir la véritable raison? C'est que la destinée lui laisse évidemment moins de puissance et moins de liberté qu'aux deux autres. Ah! les forfaits dont nous avons été témoins nous permettent-ils d'en douter? L'homme a besoin de liens et de guides; ce n'est point par le sentiment de ses droits, c'est par celui de ses devoirs, qu'il peut conserver son intégrité morale et la paix de son cœur.

Combien la vérité de toutes ces reflexions ne m'a-t-elle pas été confirmée par le spectacle affligeant de l'espèce de

guerre à mort qui menace d'éclater dans ce moment, en France, entre les habitans des campagnes et ceux des villes, entre les cultivateurs propriétaires et les hommes réduits à la nécessité de conquérir tous les jours leur subsistance à force de travail et d'industrie.

On ne sauroit nier, je pense, que la classe des petits propriétaires en France, ne soit un peu plus considérable aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant la révolution. Mais cet accroissement n'est pas à beaucoup près, d'une aussi grande importance que l'on pourroit le présumer. Toutes les terres dont la nation s'est adjugé si généreusement l'héritage ne sont pas encore vendues. De

celles qui le sont, les unes furent acquises d'abord par des négocians, par des capitalistes que les circonstances forcerent à réaliser ainsi les fonds de leur commerce ou de leur portefeuille; d'autres sont devenues le butin d'un petit nombre d'intrigans qui trouverent dans les malheurs même d'un grand bouleversement, des chances de fortune aussi rapides qu'inouies. De riches fermiers ont du saisir également une occasion si favorable d'acquérir ou d'accroitre la propriété des domaines dont ils connoissoient le mieux la valeur et les convenances, le reste seulement, et vous concevez que ce doit être la moindre partie, a pu tomber entre les

mains d'hommes industrieux et jusqu'alors sans aucune propriété.

Il ne seroit donc pas impossible, que le nombre de ces nouveaux propriétaires, se trouvât presque balancé par celui des anciens propriétaires qui ne le sont plus, dont tous ne sont pas émigrés ou guillotinés, ou, dont il reste encore dans la République des *héritiers* ou des représentans plus ou moins dignes de pitié. Le seul fait que l'on ne sauroit contester, c'est que les propriétés territoriales de la France sont, en général, plus divisées qu'elles ne l'étoient ci devant. Mais, pour être impartial, il faut ajouter tout de suite, qu'une grande partie au moins de ces

divisions et de ces partages n'a pas tourné au profit du pauvre. Les journaliers du fermier ne sont pas payés comme l'étoient ceux des ci-devant seigneurs, encore moins peut-être que ceux du clergé. Avec quelque amertume, et souvent, avec quelque raison, que l'on ait déclamé de nos jours contre l'abus des richesses de l'Eglise, il n'est pas moins très constant qu'une bonne part de ces richesses a toujours été la ressource et le patrimoine de quiconque n'en avoit point d'autre.

Toutes ces circonstances n'expliquent hélas! que trop bien, comment le nombre des pauvres ne peut pas avoir beaucoup diminué dans les cam-

pagnes ; on concevra bien mieux encore à quel point il doit avoir augmenté dans les villes où tant de branches de commerce et d'industrie sont entièrement détruites, où les rentiers depuis longtems ne reçoivent et de l'état et des particuliers, qu'une monnoye fictive dont la valeur décroit de jour en jour dans la progression la plus effrayante.

Je ne puis donc vous exprimer assez vivement la détresse et le dèsespoir des villes, qui, se trouvant entourées des moissons les plus abondantes, n'en périssent pas moins de faim. Elle sont, ainsi que nous le disoit un officier municipal de Nancy (6), elles sont comme Tantale au milieu des eaux. Depuis que la ter-

rible loi du *maximum* est abolie, le cultivateur met à son blé le prix qu'il veut, et s'obstine même à ne plus recevoir d'assignats. Le pauvre habitant des cités ne peut donc plus obtenir l'aliment le plus indispensable, qu'en le payant de ses meubles, de ses hardes, de son linge. Pour nourrir son malheureux semblable, il est tel avare cultivateur qui n'a pas frémi de le dépouiller de son dernier vêtement.

La véritable aristrocratie en France, celle dont tout le monde a droit aujourd'hui de s'indigner, c'est l'aristocratie des fermiers et des laboureurs. Je n'ignore point ce qu'on pourroit alléguer pour tenter de la justifier; l'ancienne

oppression sous la quelle on l'a vu gémir si longtems, l'iniquité des nouvelles loix dont elle ne soutint pas le fardeau le moins accablant, tant que durerent les requisitions et le *maximum* du gouvernement révolutionaire (6); enfin l'extrême désordre des finances, le discrédit allarmant du signe de toutes les valeurs numeires, suaitesr déplorables d'une révolution, dont la classe des cultivateurs est sans doute moins coupable qu'aucune autre. La cupidité de cette nouvelle aristocratie n'en paroitra cependant pas moins odieuse, ses procedés moins durs, moins révoltans; et l'excès des maux, dont la tyrannie actuelle est cause, doit avertir les législateurs,

du danger qu'il y a de laisser trop de moyens de force et de pouvoir entre les mains d'un ordre d'hommes, de qui dépendent les premieres ressources de subistance pour toute la nation.

Il n'est point de despotisme plus opprimant, il n'est point d'avarice plus impitoyable que celle d'un fermier enivré de ses richesses; demandez le à tous ceux qui ont le malheur de vivre dans sa dépendance. Il faut protéger les laboureurs, et non pas les enrichir; il ne faut pas les enrichir, parcequ'il est impossible de les enrichir, sans rendre misérable tout ce qui les environne, parceque la richesse est inutile à leur propre bonheur, et devient plutôt nui-

sible à la prospérité nationale, qu'elle ne lui peut être favorable; il ne faut pas les enrichir enfin, parcequ'il n'est point de condition, dont il soit plus dangereux de laisser corrompre les vertus, et qu'il n'en est point que la fortune corrompe davantage, et d'une maniere plus funeste.

Une aisance honnête est le prix naturel de leur travail, et cette douce aisance est aussi l'état qui conserve le mieux toute la félicité de leur situation, toutes les forces qu'exige l'accomplissement des pénibles devoirs qu'elle leur impose. Le luxe de la richesse est aussi déplacé dans les champs, que le seroit la simplicité de la vie rustique dans

une ville de commerce ou dans la capitale d'un grand royaume.... A propos de luxe et de richesse, combien croiez-vous, Monsieur, que j'aie vu de chaises de poste depuis Bourglibre jusqu'aux portes de Paris? deux, en y comprenant celle où j'étois, et pendant huit jours de route; aussi, quelque modeste que fut notre suite, car nous n'avions qu'un domestique sur le siége de notre diligence, presque partout on nous a fait l'honneur de nous prendre pour des députés; c'est comme si l'on nous eut pris autrefois pour des Prélats ou pour des Seigneurs de la cour, au moins pour des Intendans de province.

En courant la poste, même aussi lentement qu'on peut la courir en France aujourd'hui, comment se flater d'avoir pu rassembler assez de données, pour juger avec confiance des dispositions secrettes d'un grand peuple? Mais, ces dispositions ne pourroient elles pas être si générales, si prononcées, qu'il fut difficile même au voyageur le plus léger, le plus distrait, de ne pas en être frappé? Je vais tâcher, de vous raconter mes découvertes, mes apperçus, avec cette simplicité de franchise dont vous voulez bien me savoir gré, quoiqu'elle appartienne beaucoup moins à

mes principes qu'à mon caractere, à mon instinct naturel. Si les résultats manquent de justesse, vous verrez toujours, je pense, dans la maniere même dont je vous les exposerai, quelle fut la cause, et peut-être l'excuse de mon erreur.

D'abord, ce que j'ai rencontré le plus souvent sur toute ma route, sans prendre aucune peine pour le chercher, c'est l'air du mal aise, de l'inquiétude, de la fatigue, du mécontentement joint à beaucoup d'indifférence sur le succès, ou le non succès du nouvel ordre de choses. Quoique cette révolution ait eu le mérite singulier d'intéresser, de passionner même un nombre prodigieux

d'hommes, surement plus qu'aucune autre, il est pourtant de fait que la majorité très décidée de la nation est demeurée neutre, qu'elle l'eut été bien davantage encore, si l'impérieuse nécessité des circonstances, la terrible violence du despotisme révolutionaire l'eut permis.

La multitude est plus ou moins comme l'âne de la fable, et ne cessera jamais de l'être; sure de porter toujours sa charge et son bât, et que m'importe donc, dit-elle, à qui je sois? Dans cette multitude, il ne faut pas seulement compter les hommes que l'ignorance et la misere condamnent aux travaux les plus pénibles, mais encore

la classe très nombreuse des hommes nuls ou foibles de caractere, qui ne cherchent et ne trouvent leur bonheur que dans le repos de l'obscurité, dans la paix de l'insouciance. Cette énorme multitude, suivant les principes de notre politique moderne, si l'on étoit de bonne foi, formeroit bien réellement l'absolue, l'imposante majorité du peuple souverain, la sublime idole de vos philantropes démocrates. Eh bien! le ambitieux traitent cette idole, comme ce curé de Normandie son crucifix ; à la tête d'une procession de son village, il se prit de querelle avec la procession d'une autre village voisin; on alloit en venir aux coups; à l'instant

il lève le lourd crucifix dans ses bras, et lui dit; ô mon Dieu! tout ce que je te demande c'est de rester neutre; en même tems il l'empoigne, et s'en sert pour assommer tout ce qui se trouve sur son chemin. Quelque affligeante que soit cette vérité, je la trouve trop bien établie par toutes les époques de l'histoire, et peut-être d'une maniere plus évidente encore, par celle où nous vivons. *Paucis humanum vivitur genus* *). Ce n'est que pour le petit nombre qu'existe le genre humain. Le royaume des cieux est aux hommes doux, mais ce monde ci n'appartiendra jamais qu'aux hommes violens; tout ce

*) Lucan.

qu'on peut espérer, c'est qu'à force d'art, de culture, de lumiéres, de moeurs et de loix sages on parviendra quelque jour, peut-être, à tempérer un peu les excès de leur injuste pouvoir.

Au moment de mon voyage, on venoit de convoquer les assemblées primaires. Je vous proteste que sur cent fois que j'ai demandé, Citoyen, comment s'est passé l'assemblée primaire de votre canton? l'on m'a répondu quatre-vingt-dix fois: — „Moi Citoyen! „Quas que j'irions fare la? Ma fi l'ont „bin de la poine à s'entendre; — ou, que „vouli vous, on atoit en bin petit nom-„bre; les honnêtes gens restions cheux „eu, et puis se plaignont qu'on laisse

„far aux autres ce qui leur plait; ça „n'est pas de bons patriotes.... Vous êtes „surement député, vous Citoyen? Dites „leur donc qu'il seroit bin tems qu'on „nous debarassit de la guerre et des as„signats, on prendroit encore son parti „sur le reste." — Quand je m'avisai de féliciter la République de la gloire de ses armées, de leurs brillantes conquêtes; on venoit d'exécuter avec succès le dernier passage du Rhin, et l'on ne s'attendoit point encore à se voir obligé de le repasser si promptement. — „Eh bien oui, c'est bin fait de les avoir „chassé de cheux nous. Mais qu'allons „nous conquerir chez eux? Vous le „voyais, encore plus de misere." —

Si l'on ajoutoit à la petite minorité des assemblées primaires qui viennent de rejetter la constitution, toutes celles qui n'ont pu voter, parcequ'elles étoient envahies par les Vendéens ou par les Chouans, si l'on comparoit ensuite le nombre des votans effectifs aux assemblées qui ont accepté, avec le nombre de ceux qui n'ont point voté du tout, quoiqu'ils en eussent le droit, ou par un reste de terreur, ou par insouciance, il seroit aisé, je pense, de prouver mathématiquement, que la très grande majorité du peuple françois n'est rien moins qu'attachée au nouvel ordre de choses. Mais encore une fois, qu'est ce que cela prouve, tant que cette ma-

jorité n'aura point de foyer de réunion, tant qu'elle n'aura pas même le fantôme d'un chef qui puisse captiver sa confiance, tant que les plus grandes ressources de la force physique et de la force morale seront à la disposition du parti dominant?

La masse la plus considérable du peuple ne voit communément dans les grandes revolutions, que ce qu'elles sont en effet, un fléau plus ou moins terrible, plus ou moins long. Après s'être laissée entrainer par l'impétuosité du premier choc, tous ses voeux, tous ses efforts ne tendent bientôt plus qu'à découvrir quelque abri commode et sur, pour en éviter, pour en adoucir les suites funestes.

Fatigué d'une agitation pénible, on n'aspire qu'au repos, et lorsqu'on voit l'impossibilité d'être mieux, l'on s'arrange encore pour supporter et pour souffrir. Montaigne l'a dit: „La société des hommes se tient et se coud à quelque prix que ce soit, en quelque assiette qu'on les couche. Ils s'appilent et se rangent en remuant et s'entassant, comme des corps mal unis, qu'on emporte sans ordre, trouvent d'eux mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eut sçu disposer" *).

Je suis effraié de le penser, je suis plus épouvanté d'oser le dire, mais il

*) Essais l. 3. ch. 9.

est malheureusement trop vrai que la plus grande puissance de ceux qui gouvernent est dans la patience, dans l'inertie naturelle de ceux que sont gouvernés. C'est la certitude désolante de cette triste expérience, qui donne la solution la plus simple de ce grand problème de l'ordre social; comment le plus petit nombre parvient toujours à subjuguer le plus grand. Les momens de trouble et d'insurrection, qui semblent prouver d'abord le contraire, en offrent bientôt après la preuve la plus décisive. Il n'est point de forme de gouvernement, où l'art de régner ne soit celui de trouver les moyens d'entretenir, de caresser ou d'enchaîner

d'une maniere quelconque, cette paresse, cette inertie naturelle au commun des hommes; dans beaucoup de circonstances, ce grand art se borne même à savoir éviter ce qui pourroit en interrompre le paisible cours, ou lui donner forcément une direction nouvelle. Il ne faut pas oublier cependant, que, si cette disposition des choses favorise le jeu des hommes qui sont en possession du pouvoir, elle favorise également celui des hommes tentés de le leur ravir. Ce monde n'est donc qu'une vaste arène livrée à la lutte éternelle des passions les plus actives, les plus audacieuses; toutes les autres ne semblent destinées qu'à leur servir de jouets et de victimes.

Heureux quiconque sait se placer assez loin d'elles, pour n'en être que le spectateur!

*Suave, mari magno turbantibus aequora ventis*
*E terra magnum alterius spectare laborem....* *)

Ah! plus heureux sans doute, le mortel qui caché dans le silence d'une douce retraite, y pourroit ignorer à jamais tous ces barbares jeux de la violence, de l'injustice et du hazard!

La classe de ceux qui peuvent avoir gagné réellement à la révolution, est beaucoup moins nombreuse aujourd'hui, que je ne le pensois; elle n'est com-

*) Lucret.

posée, en vérité, que des agioteurs, des entrepreneurs, des fournisseurs de l'armée, de leurs sous-ordres, de quelques agens particuliers du gouvernement, des fermiers qu'enrichirent leurs nouvelles acquisitions et qui furent assez durs, assez prévoyans pour cacher leur blé, enfouir leur or et repousser constamment l'assignat (7). Tous ces nouveaux parvenus, réunis ensemble, ne sont pas à beaucoup près, au reste de la nation, ce qu'étoient ci-devant les privilégiés, les nobles, les financiers, les négocians, et tous les artistes industrieux dont ceux ci faisoient la fortune.

Quoique l'entretien des comités ré-

volutionaires ait couté, dans une seule année, au trésor national, entre cinq à six cent millions, ce butin scandaleux s'est tellement éparpillé, qu'il n'a profité, pour ainsi dire, à personne. Sans compter, que les rapines ne sont pas un genre d'industrie fort honnête, il est encore très constant qu'il n'est pas fort lucratif ; ce qu'on gagne si vite, se partage et se dépense de même (8) ; il n'y a que les chefs de bande, qui, dans le partage, savent se faire adjuger la part du lion, et peuvent prospérer pendant quelque tems. Tout le reste est bientôt replongé dans sa premiere misere. Enfin, plus j'ai vu, refléchi, calculé, plus je me suis convaincu de la vérité de

ce que me disoit mon hôtesse de Vezoul. — Ah, Monsieur ! pour un que la révolution enrichit, croiez qu'elle en appauvrit mille —

La vente du mobilier des émigrés n'a pas été non plus aussi généralement profitable, qu'il y avoit lieu de le présumer. Les étrangers en ont tiré peut-être plus de parti que les nationaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les objets précieux ont été vendus fort au dessous de leur prix, et que beaucoup de gens, même peu riches, ont eu trop de délicatesse, pour vouloir prendre aucune part à ces malheureuses ventes. Dans l'auberge de Lunéville, mon compagnon de voyage et moi fu-

mes étonnés de l'élégance et de la fraicheur de quelques ameublemens. La maitresse du logis, ayant remarqué notre surprise, se pressa de nous dire : — Messieurs, ne craignez rien, il n'y a point là de taches de sang, ce n'est pas du bien volé. Non, Dieu nous en garde, c'est à Nancy que nous avons fait acheter l'étoffe toute neuve, et c'est ici que nous avons fait faire le lit et les fauteuils, par un jeune ouvrier établi depuis peu de tems dans notre ville. —

Beaucoup de nouveaux acquéreurs des biens nationaux, sont devenus les objets de la haine et du mépris de tout leur voisinage, soit que l'on y regrette encore ceux dont ils occupent la place,

soit que l'on sache trop bien par quels vils, ou quels injustes moyens ils sont parvenus à s'en emparer. Je n'oublîrai jamais ni l'air, ni l'accent dont on répondit à mon compagnon de voyage qui demandoit quel étoit le propriétaire actuel d'un très beau château, devant le quel notre chaise étoit arrêtée, — eh! Monseigneur, c'est un ci-devant pouilleux —

Ce que j'oublîrai bien moins encore, c'est l'impression que me fit, à mon retour, la douleur d'un beau vieillard de soixante et dix ans passés, dans un village près de Langres, chez qui je passai près d'une heure. C'étoit un fort riche fermier perclus de la moitié du

corps, mais conservant encore à son âge et malgré ses infirmités., l'œil très vif et le teint frais de la santé; dans un antique fauteuil à bras, au coin d'un grand feu, ce digne vieillard paroissoit exercer tout l'empire de son autorité domestique avec le caractere le plus imposant; il n'élevoit jamais la voix, mais on étoit attentif à tous ses mouvemens, et l'on se pressoit de suivre promptement ses moindres ordres. Nous parlâmes d'abord des nouvelles générales de Paris et de la guerre, elles ne tarderent par à lui rappeller l'éternel objet de ses regrets, le martire de son vertueux seigneur, plus âgé que lui de quelques années, mais son ami, bien

plus que son seigneur, qui, sans égard pour son âge, pour une vie consacrée toute entiere au bonheur du pauvre, fut trainé du fond de sa retraite à Paris, traduit au tribunal révolutionnaire, et s'y vit égorger avec tant d'autres victimes inocentes comme lui; les larmes de la plus profonde douleur et de la plus vive indignation couloient le long de ses joues vénérables. — Non, me disoit-il, je n'ai point le cœur insensible, mais l'abominable monstre dont la rage vint ici chercher ce bon, ce brave seigneur, je le verrois, je crois, dans ce feu, que je jouirois de ma vengeance sans pitié. — Il avoit l'air et l'ac-

cent

cent d'Oedipe vouant ses persécuteurs à la justice des furies immortelles.

Une observation générale qui ne doit échapper, ce me semble, à aucun voyageur, c'est que dans les départemens éloignés de Paris, le mécontentement porte plus sur le nouvel ordre de choses, auquel on attribue vaguement tout ce que l'on souffre, et, qu'à mesure que l'on approche de la capitale, il porte bien plus sur les hommes qui gouvernent, que sur la nature même du gouvernement. Il est plus d'un district en France, où, même actuellement, on ne croit pas encore à la révolution, où l'on n'y comprend rien, où l'on ne l'envisage du moins que comme une étrange ca-

lamité dont les ravages ne sauroient durer, comme un torrent dont il faut laisser passer la fougue. On ne se sent, ni la force, ni peut-être même la volonté de l'attaquer de front, mais on tâche de s'y soustraire le plus que l'on peut, et l'on se renferme dans l'attente passive d'un ordre de choses moins malheureux.

N'est ce pas une circonstance assez remarquable, que, presque partout où l'on ne veut point entendre parler d'assignats, c'est à dire, à quarante ou cinquante lieues de Paris, on n'a fait presque aucune difficulté d'accepter le décret pour la réélection des deux tiers de la Convention, et, que dans le

sein même de la capitale, de la ville qui la premiere voulut la révolution, et la fit, pour ainsi dire, toute seule, le fameux décret a été rejetté presque à l'unanimité?

Il y a beaucoup de campagnes depuis Langres jusqu'à la frontiere, où, non seulement l'on ne veut point recevoir de papier monnoye, mais où l'on refuse encore les écus qui n'ont pas l'effigie royale, soit parcequ'ils sont un peu plus petits que les autres, quoique de même valeur, soit parceque les prêtres ont su persuader aux paysans que les nouveaux écus étoient de l'argent maudit, ayant été fait avec les vases sacrés volés à l'Eglise.

Si vous me demandez, Monsieur, comment avec tant de dispositions anti-révolutionaires, la révolution n'en a ni moins de puissance, ni moins de succès? je vous prierai de vous rappeller ce que j'ai dit au commencement de cette lettre; j'ajouterai que ceux qui l'ont conduite jusqu'à ce moment, ont montré tour à tour beaucoup d'audace et beaucoup d'habileté; ceux qui l'ont combattue, beaucoup d'incapacité, beaucoup de foiblesse, peu de suite, encore moins d'accord.

Quant à la maniere dont on fait faire aux hommes ce qui leur convient le moins, j'en ai vu l'autre jour une image, qui, pour être un peu commune,

n'en est pas moins frappante. C'étoit un grand troupeau de moutons s'obstinant à rester immobile devant une barriere; les bergers en saisirent quelques uns par la tête, et les trainerent de force dans le chemin où ils vouloient les conduire, tout le reste ne tarda pas à suivre; et, c'est ainsi, Monsieur, qu'on mène le peuple, et qu'on a fait toutes les révolutions du monde. C'est ainsi qu'on les fait surtout en France, où les folies de la capitale sont encore aujourd'hui, comme un coup d'électricité qui se communique subitement d'une extrémité du royaume à l'autre. Les chefs des comités-secrets de la Convention le savent si bien, qu'il n'est point

de précautions que l'on n'ait prises, point de manoeuvres qu'on n'ait employées, pour empêcher que les départemens ne connussent trop tôt le résultat des assemblées primaires de Paris, relativement au décret de la réélection.

Ce qu'on ne sauroit nier encore, c'est que si la révolution a contrarié beaucoup plus d'intérêts réels qu'elle n'en a favorisé, ses principes et ses mesures ont du captiver merveilleusement les passions les plus communes et les plus actives. On a blessé les ames sensibles, mais on a flatté les ames passionnées; on a brisé beaucoup d'idoles utiles au maintien de l'ordre, au repos de la société; mais en même tems

on a ouvert un temple à la licence dont le culte facile, enivrant n'a pu manquer d'attirer une affluence prodigieuse de prêtres et d'adorateurs de tout caractere et de toute condition.

Ce fut le 22. septembre entre huit et neuf heures du matin, que nous arrivâmes à Paris par le faubourg St. Laurent, sans être arrêtés à aucune barriere, sans éprouver la moindre difficulté, sans essuyer la moindre question. Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous exprimer ici, de combien de souvenirs délicieux, de combien de regrets déchirans, de combien de pressentimens de peine et de joie mon cœur fut agité, en revoyant un séjour dont j'avois été si longtems idolâtre. Mon premier bonheur fut, je l'avoue, de retrouver au moins le ma-

teriel de cette vaste cité, malgré tous les orages qui la menacerent, malgré tous les volcans qui mugissent encore autour d'elle, de le retrouver tel que je l'avois laissé; que dis-je? sous quelques rapports même, fort embelli. Les bâtimens que j'avois vu commencer sur le boulevard, et dans les environs de la chaussée d'Antin, sont achevés; et ce beau quartier offre, pour ainsi dire, l'aspect d'une ville nouvelle; c'est toujours la partie de Paris la plus peuplée, celle où les appartemens sont le plus rares et le plus chers, si du moins l'on peut appeller cher, ce qui ne se paye guère plus en assignats, qu'on ne le paioit ci-devant en espèces. La pré-

férence que l'on continue de donner à ce quartier, est fort naturelle; il n'est pas dans le centre de la ville, il n'en a donc pas les inconvéniens et le bruit; cependant il est près de tout, du Palais royal, des Thuileries, par conséquent de la Convention, de la partie des bureaux où l'on a le plus souvent à faire; enfin le circuit borné, du boulevard au quel il touche, jusqu'à l'ancienne place du Palais royal, circuit dont on peut faire le tour en moins d'un quart d'heure, renferme aujourd'hui les quatre grands théatres, l'ancienne comédie françoise et la nouvelle, la comédie italienne et l'opéra, sans compter cinq ou six petits spectacles nouvel-

lement établis, entre autres, celui du vaudeville.

Si l'on jugeoit de la population de Paris par la grande affluence de monde que l'on voit dans certains quartiers, aux promenades et sur tout aux spectacles, on seroit tenté de croire qu'elle a plutôt augmenté que diminué. Mais le contraire est prouvé par des calculs plus certains, et particulièrement, celui de la consommation habituelle des objets de premiere nécessité. Il y a deux classes de l'ancienne population, dont les trois quarts ont évidemment disparu, celle des domestiques et celle des ouvriers de luxe. Une partie de la premiere a sans doute passé dans d'autres

classes, dans celle du commerce, où la dépouille de leurs maitres a fourni quelquefois les premiers fonds de leur établissement, dans les bureaux si multipliés des nouvelles administrations, dans les différens emplois de la magistrature révolutionnaire; mais la grande masse cependant est fondue dans les armées. Parmi les ouvriers de Paris, il y avoit un grand nombre d'étrangers, qui dès le commencement de la révolution ont regagné leurs foyers, ou d'autres contrées dont la paix et la richesse sembloient leur offrir alors des ressources plus solides. Je sçais bien que les illusions du fanatisme révolutionaire, peut-être encore plus, celles de l'esprit

de cupidité qui croit toujours voir dans de grands bouleversements, des chances de fortune extraordinaires, n'ont pas manqué d'attirer à leur tour de nombreux essaims d'étrangers. Mais cette nouvelle population, quelque forte qu'on puisse la supposer, est fort instable, et n'a surement pas remplacé, même à beaucoup près, les vides de l'ancienne.

Il y a des quartiers de Paris qui paroissent entièrement déserts, et vous devinez sans peine, que le plus abandonné de tous est ce beau quartier du faubourg St. Germain, où dans des rues entieres de palais, on ne voit plus que quelques grands hôtels occupés par les nouvelles administrations de la Républi-

que; si vous vous avisez d'entrer dans un de ceux, sur le frontispice desquels on lit en grosses lettres rouges ou noires, *propriété nationale à vendre*, vous serez effrayé de l'état de dégradation où vous le trouverez; la plupart sont dépouillés non seulement de meubles, de glaces, de lambris, de baguettes; sous prétexte d'enlever les plombs des toits, et le salpêtre des caves, on en a laissé ruiner encore toute la boiserie, et même souvent jusqu'aux murs. Partout où les comités révolutionnaires ont pénétré, l'on croit reconnoître la trace du passage désastreux d'une armée de Huns ou de Vandales. Il ne faut pas oublier non plus

ici *tous* les hôtels culbutés et devastés par les quarante quatre sections de Paris, qui se sont emparées successivement des plus belles maisons qu'elles ont trouvées vides dans leurs quartiers, pour y placer leurs bureaux et leurs corps de garde. Il est plusieurs de ces hôtels que l'on pouvoit acquérir encore à cette époque pour quelqes millions, c'est à dire, pour un morceau de pain. Mais un homme peu riche, un homme qui ne seroit pas en état de courir les hazards d'une spéculation éloignée, trouveroit dans ce bon marché le moyen de ruine le plus infaillible; car que feroit-il de cette maison après l'avoir achetée, s'il ne pouvoit la revendre

promptement avec bénéfice? qui voudroit la louer? Et comment l'occuperoit-il lui même, sans y faire une dépense qui surpasseroit vingt fois le prix de l'acquisition, vû le tarif actuel des denrées, des matériaux et de la main d'œuvre.

Ce n'est pas seulement sous ce rapport, c'est sous mille autres encore, que je me désole du contraste continuel que j'apperçois entre les avantages qui distinguoient la France avec une faveur si marquée, et les conséquences inévitables de sa législation actuelle. Qu'y a t-il entre l'élégante politesse de l'esprit françois, et la grossiéreté du costume Jacobin, des mœurs

révolutionnaires ; entre le sol le plus fertile de l'Europe, et l'austérité du régime républicain, entre l'activité brillante d'une nation riche, vaine, industrieuse, et ces sombres principes d'égalité destructeurs de toute industrie, de toute émulation, si ce n'est celle des vertus politiques, supposé même, que ces principes soient jamais mieux entendus, qu'ils ne le sont aujourd'hui Si la France persévére dans les exagérations de son républicanisme, que fera-t'elle de ses richesses, de son luxe, de ses palais, de toutes ces merveilles, augustes monumens du beau siècle de Louis XIV? Ne faudra-t-il pas renoncer encore aux chefs-d'œuvre

de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Bossuet, de Fénelon. Car tous ces chefs-d'œuvre ne refléchissent-ils pas trop vivement l'éclat de la magnificence royale, pour ne pas blesser les yeux d'un peuple libre, ou pour ne pas risquer de séduire ceux d'un peuple qui ne l'est pas encore, et qui, selon toute apparence, ne le sera jamais que de force.

Je vous demande pardon, Monsieur, de m'être laissé si fort emporter par le chagrin que m'a causé la vue de tant de beaux hôtels à vendre et à louer, qui ne doivent jamais être ni vendus, ni loués, si le républicanisme du jour prospère.

Mais, puisque je suis dans ce quartier, je n'en sortirai point, sans vous avoir dit la surprise et la douleur que j'éprouvai peu de jours après mon arrivée, en passant près du Dôme des Invalides, cette magnifique maison de Dieu qu'on a traitée, comme celle d'un aristocrate ou d'un émigré. Le jour commençoit à tomber, j'apperçus dans l'enceinte extérieure du Dôme, un groupe considérable de grandes figures d'une blancheur éclatante, pressées les unes contre les autres, et comme parquées dans une bergerie. Je ne pus deviner d'abord ce que c'étoit; en m'approchant je reconnus les figures colossales en marbre des saints qui décoroient ci-

devant les niches de ce superbe temple ; elles étoient exposées là sans doute en vente, comme tant d'autres objets de toute espèce que l'on voit sur toutes les places et, pour ainsi dire, dans toutes les rues, mais ces pauvres saints! qui les voudroit ou qui les oseroit acheter? J'appris à cette occasion que l'intérieur de ce bel édifice avoit été fort mal traité sous l'infame tyrannie de Robespierre.

C'est, passé l'heure des spectacles, vers dix heures du soir, que la tristesse et le dénument où se trouve Paris, doivent frapper surtout un étranger qui le vit dans des tems plus heureux; autrefois c'étoit presque le moment de

l'agitation la plus vive et la plus brillante. On couroit aux soupers ou à d'autres plaisirs, et le roulement de mille et mille voitures faisoit retentir le pavé de toutes les rues du bruit de la joie et de la folie d'un peuple léger, frivole, mais qui, content, paroissant du moins l'être, ne se doutoit pas même de la possibilité des maux et des horreurs qui viennent de souiller son histoire, et dont le souvenir épouvantera sans doute encore la postérité la plus reculée. Aujourd'hui, passé la sortie des spectacles, c'est le silence des tombeaux qui règne dans tous les quartiers; la rencontre d'une voiture est un événement; il est rare même de rencontrer

des gens à pied, si ce n'est des patrouilles; ce n'est donc guère que pour elles, que la ville continue d'être éclairée comme elle l'étoit ci-devant.

Depuis le neuf thermidor, on a vu reparoitre le jour, quelques voitures particulieres, celles des ministres étrangers, celles des membres du comité de salut public qui en ont chacun une à leur disposition aux frais de la République, celles de quelques entrepreneurs ou de leurs maitresses, mais toutes ces voitures ensemble ne font pas, comme vous pouvez croire, un grand effet dans l'immensité d'une ville comme Paris. Il y a même assez peu de fiacres; des gens qui tenoient équi-

page autrefois, ne se déterminent pas encore aisément à payer cent francs pour une course, quoiqu'au cours du change actuel, ces cent francs ne représentent pas même vingt quatre sols, espèces; les cabriolets sont plus communs, depuis que l'agiotage est devenu la premiere, on peut dire, l'unique occupation de tout Paris; j'en ai compté quelquefois jusqu'à cinquante, à la porte du vieux Louvre où se tient à présent la bourse.

L'étendue et l'activité de cet agiotage universel passent toutes les idées qu'on peut en concevoir de loin, et vous ne sauriez faire un pas dans les rues, sans en rencontrer quelque preuve plus

ou moins sensible, plus ou moins affligeante. D'abord, presque tous les devants de maisons, toutes les grandes allées, du moins dans les quartiers les plus fréquentés, sont devenus autant de magazins de meubles, de hardes, de tableaux, d'estampes etc. Vous voyez presque partout le même étalage qu'on ne voyoit ci-devant que sur le pont St. Michel, sur le quai de la Ferraille et sous les piliers des Halles. On diroit que tout ce qui étoit jadis dans l'intérieur des appartemens, vient d'être exposé tout à la fois dans la rue. La capitale du monde a l'air d'une immense fripperie. On est tenté de croire tout Paris en décret; hélas! ce n'est bien,

pardon-

pardonnez moi le trop juste calembour, ce n'est bien qu'à force de décrets qu'il est devenu ce qu'il a l'air d'être, ce qu'il *est* en effet. A chaque pas vous rencontrez des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition portant quelque paquet sous le bras; ce sont des échantillons de caffé, de sucre, de fromage, d'huile, de savon; que sais je? c'est encore trop souvent le dernier meuble, le dernier vêtement dont un infortuné consent à se défaire, afin d'acheter l'aliment dont il a besoin pour lui même ou pour sa malheureuse famille.

Cette fureur de brocanter et d'agioter est entretenue, également, par l'excès

de la misére, comme par l'extrême cupidité, comme par l'inquiétude inséparable de l'opulence du moment. Si le riche court après les moyens de réaliser à tout prix un signe de richesse qui décroit de jour en jour, d'heure en heure, l'homme avide brule de mettre son empressement à profit, il se trompe souvent; mais, trop souvent encore, c'est aux depens des malheureux les plus dignes d'intérêt et de pitié, qu'il répare son erreur et se dédomage de ses pertes. L'incertitude et les variations continuelles de la mesure commune de toutes les valeurs, sont à un tel point, qu'avec la plus grande prudence, la meilleure foi du monde, il est presque

impossible que l'on ne soit pas à chaque instant tout à la fois dupe et fripon (10). On craint si fort de ne pas vendre ou de ne pas acheter assez tôt, que les marchés même les plus importans se font avec une légéreté dont il faut avoir été témoin pour y croire. Il y a tel hôtel considérable à Paris, qui s'est vendu quatre fois dans quinze jours, sans qu'aucun des acquéreurs l'eut peut-être jamais vu. J'ai marchandé moi même une terre de trois millions pour un de mes amis, sans avoir jamais pu me procurer aucun éclaircissement positif sur le produit des baux, quoique je me sois adressé successivement aux deux derniers acquéreurs

ainsi qu'aux notaires par qui l'acte de vente avoit été dressé. On se contente de savoir en gros, si c'est un bien patrimonial (11), une propriété de moine, ou d'émigré, (car il existe une prodigieuse différence entre l'estimation de ces trois sortes de biens) le prix de la derniere enchere, le nombre d'arpens etc. Enfin le plus riche hôtel de Paris., la plus belle terre s'achette et se vend comme on prend une carte au pharaon. Si l'on s'avise d'y vouloir réfléchir davantage, on risque de manquer le coup, de se décider trop tard. „Dans une ville, dit Pline, où il semble que tout soit fait pour le dernier qui s'en empare, on trouve que le tems

d'agir est passé, si l'on attend qu'il soit venu."

Le prix de différens objets est aujourd'hui presque au pair de l'argent; il en est même qui sont au dessus de l'ancien prix, et, très malheuresement encore, le bon pain, les pommes de terre; cependant, il en reste toujours un très grand nombre qui ne sont pas même au quart de leur valeur. Ainsi l'homme qui sortiroit tous les jours de chez lui, les poches pleines d'assignats, sans autre projet que celui d'acheter tout ce qu'il trouveroit encore à très bon compte, pourroit faire en peu de tems une fortune immense. C'est aussi ce que plusieurs personnes ont su

faire avec le plus brillant succès. De ce nombre est, dit-on, le Vicomte de S.... Il a du moins un des plus beaux magazins qu'il y ait dans ce moment à Paris; et grace à cette heureuse idée, on lui pardonne d'être le fils d'un Maréchal de France, l'ami cité d'une ci-devant très grande Dame, et même l'aristocrate le plus décidé, du moins dans ses opinions et dans ses plaisanteries.

La suite la plus funeste de l'agiotage, ou plutôt des circonstances qui l'ont établi forcément, c'est la disette effective de tant d'objets de premiere nécessité. Il y a longtems que Paris seroit mort de faim, mort de faim à la lettre,

sans les sommes immenses que le trésor national a dépensées, pour fournir aux distributions faites journellement au peuple, à un prix qui doit les faire regarder comme de véritables aumônes; mais la nation ne devoit-elle pas en effet ce sacrifice aux habitans d'une ville qui fit longtems, presque seule, tous les frais de la révolution, d'une révolution à la quelle on doit tant de gloire et de liberté, tant de bonheur et de richesses, la destruction de la plus ancienne monarchie de l'Europe et les prospérités inouies de la dictature de Robespiere, d'une révolution enfin dont tous les bienfaits, dont toutes les merveilles ensemble ne couteront

guère à la nation plus de deux à trois millions d'hommes, plus de trente à quarante milliards dont, peut-être même, elle ne paira jamais la cinquantieme partie? c'est donc, comme vous voyez, presque rien.

A l'époque où j'arrivai à Paris, le pain des sections se distribuoit à trois sous la livre, en assignats, et le gouvernement le paioit environ huit à dix livres, c'est à dire cinq à six sous, espèces (12). Mais ce pain, donné pour ainsi dire gratuitement, n'étoit ni fort sain ni fort savoureux; il étoit d'une farine noire, grossiere et singulierement pâteuse, parcequ'on y méloit beaucoup de pommes de terre, de féves,

de maïs, de millet, et qu'on ne se donnoit pas le tems de le cuire; pour l'obtenir, il falloit l'acheter souvent par plusieurs heures d'attente. La viande, le riz, l'huile, la chandelle, le charbon, la cassonade, plusieurs objets du même genre se distribuoient également aux pauvres des sections, à des prix fort modiques; aussi les boutiques de boulanger, d'épicier et de boucher sont elles assiégées la moitié de la journée par une troupe d'hommes, de femmes et d'enfans tenant à la main la carte de leurs sections; vous les voyez pressés les uns sur les autres, comme des mendians à la porte d'un hospice avec une patience qui n'est pas, à mes

yeux du moins, le prodige de l'empire révolutionaire le moins surprenant; c'est ce qu'on appelle *être à la queue*; et jugez, Monsieur, de la fatigue et de l'ennui de cette sujétion, quand il faut la subir, comme il arrive très communément, plusieurs heures de suite, quelque tems qu'il fasse; car, sans compter que les nombreuses distributions mêmes ne peuvent se faire qu'avec assez de lenteur, elles ne se font pas non plus toujours à la même heure; les approvisionemens sont souvent retardés, et manquent quelquefois tout-à-fait. La farine que les boulangers devoient recevoir la veille ne leur est livrée que le lendemain, et celle qu'ils atten-

dolent le matin ne l'est que vers le soir. Concevez vous, Monsieur, le désespoir d'une si longue attente, lorsqu'elle a pour objet l'unique ressource de la plus affreuse indigence, et lorsqu'elle finit encore par être trompée. Pensez-vous qu'il y ait une autre police, qu'une police révolutionaire, qui puisse arrêter ou prévénir les désordres que ne manqueroit pas de produire, sous tout autre régime, un pareil état de choses?

Ne serez vous pas encore étonné, Monsieur, d'apprendre que ces malheureuses distributions sont devenues, comme tout le reste, un objet d'agiotage et de cupidité. Les pauvres fa-

douce qui se soit mêlée à tant d'images pénibles et douloureuses, qui n'ont cessé de me poursuivre durant mon dernier séjour en France.

Ce qui m'a frappé le plus générale-ment à Paris, c'est un caractere étrange d'incertitude, de déplacement, sur presque toutes les figures, un air inquiet, défiant, tourmenté, souvent même hagard et convulsif. Je crois qu'un homme qui n'auroit jamais vu Paris, qui n'en auroit jamais entendu parler, le voyant aujourd'hui pour la premiere fois, seroit tenté de lui faire le même compliment que fit un jour Mr. de Jussieu, à je ne sais, quel original; — „Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connoitre, mais je vous trouve bien changé." —

Peut-être penserez vous d'abord que l'impression que j'éprouvai m'est abso-

lument personelle, ou, que je l'exagere. Cependant daignez vous rappeller ici, Monsieur, qu'il n'y a guère plus d'un an, que Paris n'étoit encore qu'une vaste prison, d'où l'on ne sortoit que par miracle, ou pour tomber sous le fer de la guillotine, qu'il y a peut-être plus de quatre-vingt mille habitans de cette malheureuse ville, qui partagerent, chacun à leur tour, les horreurs de la captivité la plus dure et la plus effrayante, que dans le nombre, il en est qui viennent seulement d'obtenir leur liberté tout à l'heure, et que ce sont peut-être les seuls à qui l'on ne devoit jamais la rendre (13). Daignez vous rappeler encore, dans cette immense

population, combien de gens ruinés de fond en comble, qui, déchus de la plus haute prospérité, des plus brillantes espérances, se trouvent confondus maintenant dans la foule des misérables réduits à solliciter chaque jour, de la pitié du gouvernement, ou plutôt de ses craintes, le secours indispensable à leur subsistance. Vous ne serez plus surpris d'un aspect qui doit frapper de douleur et de compassion tout homme sensible, vous le serez au contraire, comme je le suis moi même, que les traces de tant d'effroi, de misere et de désespoir ne soient pas encore plus fréquentes ou plus sensibles. Je ne vois qu'une maniere de me l'expliquer, c'est,

ses anciens maitres, occupée actuellement par des étrangers, et des étrangers qui ne s'y trouvoient pas à leur aise, qui ne paroissoient pas même surs d'y rester, dont l'humeur étoit au moins fort bizarre. Car je revoiois bien les mêmes choses, mais rien ne me paroissoit, pour ainsi dire, à sa place. Ce qui jadis étoit dans l'intérieur des maisons étoit dehors; dans le salon ce qui jadis étoit à la cave, au grenier ou dans l'antichambre. Rien de stable enfin, rien de posé, presque rien qui fut dans son assiette accoutumée, dans son assiette naturelle.

Le costume des hommes est en général assez simple, assez raisonnable;

cependant, on voit encore beaucoup de gilets et de longues culottes, vêtement qui peut bien être très commode, mais qui n'en est pas moins fort mesquin, fort déshabillé. On voit encore un grand nombre de redingottes descendant sur les talons, boutonnées jusqu'aux genoux, par dessus d'énormes sabres pendus à des ceinturons fort étroits, des cravattes qui ressemblent à des draps de lit tortillés autour du cou, et des moustaches dignes de relever ces nobles livrées du terrorisme.

L'habillement des femmes ne manque ni de gout ni d'élégance; les souliers plats rendent leur démarche plus assurée, sans la rendre moins facile et

des idées les plus philosophiques, lorsqu'elles sont vraiment belles, l'attrait de la nouveauté leur prête un charme de plus; mais vous croyez bien aussi, Monsieur, qu'il y a beaucoup de bras dans le monde, et même dans le monde régénéré par la révolution, qui ne gagnent rien à se montrer si fort; et ce qui me semble encore passablement absurde, ce sont des mains gantées au bout de bras nuds jusqu'à l'épaule.

A l'époque où j'ai revu Paris, il y avoit dans l'ajustement des femmes plus de recherche que de richesse. Je n'ai point apperçu de diamans; assez peu de perles, un peu de dorure, mais fort legére; leur plus grand luxe alors,

ce me semble, étoit en dentelles ; mais il n'y avoit que les femmes de la nouvelle classe des riches qui pussent en porter, car elles étoient montées dès-lors à un prix énorme.—Un simple bonnet de gaze et de ruban se paioit chez la bonne faiseuse, c'est à dire, celle à qui la belle Madame Tal..., ci-devant l'amie de M. Al. de L... et l'épouse de M. de Font..., la fille du célébre Gab...., accorde sa protection, trois à quatre mille livres.

Comment vous peindre ici, Monsieur, toute la bigarrure, tout le contraste qu'offre la population qui circule aujourd'hui dans les rues de cette immense capitale? des femmes excessive-

ment parées donnant le bras à de vrais Sans-culottes ; d'autres cheminant toutes seules, mais avec beaucoup de peine, embarrassées à retrousser leurs élégantes robes jusqu'à mi-jambe, pour ne pas se crotter ; les femmes mises avec le plus de simplicité, quelquefois même avec tout l'extérieur de l'indigence, distinguées encore par le maintien le plus noble et le plus décent ; de vieux abbés, le reste de leur cheveux gris en catogan, et d'anciens militaires, les cheveux coupés en rond, reportant humblement dans leur galetas le pain qu'ils ont été recevoir chez le boulanger de la section ; des vieillards respectables, accoutumés toute leur vie à la plus grande

aisance, obligés de se traîner à pied, leurs ci-devant fermiers ou leur domestiques les éclaboussant de la boue de leurs cabriolets, pour aller conclure bien vîte un marché de plusieurs millions; des essaims de nouveaux guerriers dont les succès inouis ont menacé d'envahir l'univers, pâles et déguenillés; ces hommes obscurs, qui du haut de la tribune semblent dicter aujourd'hui des loix à l'Europe entiere, dans le costume le plus sale et le plus négligé, costume que l'écharpe tricolore aux franges d'or, faisoit encore ressortir davantage, cherchant à se dérober eux-mêmes dans la foule, et n'échappant pas toujours, malgré leur modestie, aux

insultes, encore moins aux malédictions des passants (16).

On trouve bien dans les rues quelques embarras nouveaux, les étalages de toute espèce dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, les transports continuels de meubles et de marchandises, si fort multipliés aujourd'hui par l'activité du brocantage universel, les patrouilles et les convois militaires; mais en revanche, il est beaucoup d'embarras de l'ancien tems qui ont fort diminué, comme celui des voitures, d'autres qui ont entièrement disparu, comme celui des processions de tout genre, sans en excepter les enterremens, dont la solemnité se borne à

une misérable bierre couverte d'un drap tricolore, portée par un ou deux hommes, et suivie d'un parent ou d'un officier de police. Il n'est plus permis de se revêtir d'aucun signe de deuil ; et quand on laisse reposer un moment son imagination sur le souvenir encore si récent, des régnes de Marat et de Robespierre, on ne peut qu'admirer sans doute la convenance et la sagesse d'une pareille disposition. Quoiqu'il en soit, il est certain, qu'en circule plus librement que jamais dans les rues de Paris, si vous en exceptez pourtant tous les quartiers environnant la Convention, et dans une circonférence assez étendue, comme depuis la place Vendôme jusqu'au Car-

ronzel, et depuis St. Roc jusqu'au pont royal. Pendant presque tout le tems de mon séjour, on ne passoit dans toutes les rues de ce vaste circuit, qu'au moyen de cartes privilégiées, de cartes de députés, de ministres étrangers, ou d'employés des différentes administrations; les cartes de section ordinaires ne suffisoient pas.

C'est, vous en conviendrez, Monsieur, une singuliere maniere de se rappeller que l'on est dans le pays le plus libre du monde, que ce besoin continuel d'exhiber sa carte ou son passeport pour ne pas risquer d'être arrêté sans cesse, en passant d'une section, et quelquefois d'une rue dans l'autre; mais ce n'est pas ici moment de s'en plaindre.

Je ne suis pas le seul voyageur qui ait remarqué que l'on ne vit jamais autant de femmes grosses à Paris que l'on en voit aujourd'hui; mais, il m'est impossible d'en conclure avec quelques uns de vos philosophes modernes, que l'amour en est devenu plus moral en France; à voir l'air et le maintien de la plupart de ces Dames, je serois beaucoup plus tenté de croire, qu'il n'en a que moins de réserve, moins de pudeur, moins de délicatesse. Une femme grosse a perdu, ce me semble, tous les charmes de son sexe, si, dans cet état, elle ne sait pas voiler les suites de la plus aimable foiblesse par un nouvel intérêt, par un plus grand ca-

ractere de décence et de dignité. C'est ce que je n'ai guère apperçu, dans cette foule de beautés fécondes, que l'on rencontre à tous les spectacles et dans toutes les promenades. La licence générale des opinions et des moeurs, la loi du divorce (17), l'indépendance domestique, tant de barrieres renversées, tant de préjugés détruits, n'ont pu qu'augmenter beaucoup le nombre des unions précaires, substituées au mariage, et favoriser ainsi l'accroissement subit d'une nouvelle population. Mais, il faudra voir quels en seront les résultats durables dans la suite des temps, si le sort des enfans en sera plus heureux, leur éducation meilleure, le repos et

le bien être intérieur des familles plus commun, plus assuré... Beaucoup de gens sont persuadés que les circonstances de la misere générale, celles du long régne de la terreur n'ont pas peu contribué à la fécondité du moment; elles ont raproché beaucoup de ménages livrés à toutes sortes de distractions; elles ont rendu plus intimes un grand nombre de liaisons jusqu'alors assez légéres. On s'est vu forcé de se tenir plus renfermé, plus recueilli. La solitude, la crainte, les nuits si fort prolongées par le défaut de lumiere, semblent disposer l'ame encore davantage aux doux épanchemens de la tendresse; enfin la peine et l'ennui donnent un

nouveau prix à tout ce qui peut nous en distraire. L'extrême besoin d'interêt, d'attachement, de sensations; en fait trouver quelquefois dans les objets même qui sembloient devoir en être le moins susceptibles.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'affreuse existence à la quelle on étoit réduit dans les prisons, n'a point été perdue pour l'amour, que ce ne sont pas seulement des liaisons de galanterie ou d'intrigue passagere qui s'y sont formées, mais de véritables et de grandes passions. C'est dans ces antres de Poliphême Robespiere, que le Philosophe La H... est devenu dévot aux pieds de la Marquise de H... C'est dans ces mé-

mes horribles demeures que la belle et vertueuse C... n'a pu résister au tendre désespoir du malheureux Comte de B... C'est encore là que le Vicomte de S...., a passé dans les bras de la Marquise D'A... les plus belles nuits qu'elle ait jamais dérobées à son triste époux.

Vous voyez, Monsieur, qu'il n'est point de situation, quelque hideuse qu'elle soit, où la mobilité du caractere françois ne trouve encore une ressource quelconque.

Je n'envie à personne les jouissances qui peuvent lui faire supporter le fardeau de sa destinée; mais je prie le ciel de me préserver de toute folie qui pourroit me consoler du spectacle de tant de souf-

france et de misere. Quel est l'homme vraiment sensible qui n'auroit pas l'ame déchirée, en voyant tous ces visages hâves qui ne sont plus animés que de l'impatience du besoin ; et sur lesquels on distingue avec effroi, l'empreinte profonde des plus ameres douleurs ! Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de rencontrer des hommes mourans d'inanition, se soutenant avec peine contre une borne, ou bien tombés à terre, et n'ayant plus la force de se relever ! Je ne sortois plus sans remplir mes poches de tout ce que j'avois pu épargner de pain, et le morceau qu'un pauvre autrefois eut dédaigné, je le voyois accepter, souvent avec l'expression de la

plus vive reconnoissance, par des êtres hélas! qui mendioient, ce jour-là, peut-être, pour la premiere fois. J'entens encore avec saisissement la voix foible et sombre d'une femme assez bien vêtue qui m'arrêta, dans la rue du Bacq, pour me dire avec un accent que précipitoien tout à la fois la honte et le désespoir, — „Ah Monsieur! venez à mon secours .... „Je ne suis point une misérable; j'ai „des talens ... Vous avez pu voir de mes „ouvrages au salon; mais, depuis deux „jours je n'ai rien à manger, et j'enrage „de faim." —

Lorsqu'au milieu de scènes si lugubres et si douloureuses, je vois encore tant de luxe et tant d'orgueil, tant d'ex-

travagance et tant de frivolité, je ne puis m'empêcher de me représenter quelquefois tout le peuple de cette immense cité, sous l'emblême de ce misérable Marseillois qu'on voyoit alors partout, et que je ne rencontrois jamais sans une nouvelle surprise. Quoique estropié de tous ses membres, une jambe reliée contre l'épaule, avec un coussin de cuir sous le moignon de l'autre, il couroit gaiement les rues et les carrefours, appuié sur ce coussin et sur l'un de ses poignets, regardant insolement tout le monde, et chantant à gorge déployée les chansons patriotiques du jour.

On a beau tourmenter cette nation

dans tous les sens, lui faire prendre les attitudes les plus contraires à ses gouts, à ses penchans naturels, elle conservera toujours et cette activité de feu qui la fait vivre, et cette heureuse gaité qui s'amuse et se console de tout.

Au moment où j'arrivai à Paris, les Tuileries étoient encore fort belles. Le parterre au dessus de la terrasse des Feuillans, étoit garni de superbes orangers; on avoit commencé à décorer les niches de la galerie qui donne sur le jardin de bustes et de statues; les deux murs du côté du pont royal et de la cour des écuries, avoient été remplacés par de grandes grilles. Mais, quelques jours après, ce beau jardin ne fut plus qu'un camp de l'aspect le plus sauvage. Toutes les allées étoient remplies de tentes, de canons, de chariots, et la moitié de la grande terrasse du Château

servoit de bivouac à une troupe de cavalerie.

L'intérieur du palais est, comme vous pouvez croire, entièrement bouleversé. Les changemens qu'on y a faits, ne sont qu'en décorations de bois et de toile. Mais ces décorations sont toutes, en général, d'assez bon gout. Les salles qui précèdent celle de la Convention, ainsi que celle de la Convention même, ont, il faut l'avouer, quelque chose de simple, d'antique et d'imposant. Il est aisé de reconnoître le génie de David dans l'ordonnance de la plupart de ces travaux. Au milieu de l'une de ces salles est placée une statue colossale de la Liberté, dans une autre, son temple au

haut d'un rocher d'où ses foudres précipitent tous les démons du despotisme et tous les fantômes des l'esclavage. Le plus fier ornement de ces salles, ce sont les riches trophées des drapeaux enlevés aux ennemis de la République. La salle même de la Convention, où s'assemble aujourd'hui le Conseil des Anciens, dans de grandes et belles proportions rectangulaires, est fort élevée; le fond des murs, imitant le marbre jaune veiné de différentes nuances de la même couleur, est décoré de grandes statues en maniere de bronze, qui représentent les plus grands philosophes, les plus célébres législateurs de l'antiquité, Numa, Lycurgue, Platon, Pythagore, Camille,

Brutüs ; les bancs où siégent les députés forment autour de la tribune, au haut de la quelle est le fauteuil du président, et au bas, le bureau des secretaires, un vaste amphithéatre de figure elliptique ; ces bancs ainsi que la tribune sont garnis de drap verd ; à la droite et à la gauche de la tribune, sont deux loges, la premiere destinée aux ministres étrangers, l'autre aux Dames, ou si vous voulez, aux citoyennes distinguées, telles que Mesdames Tal..., Bent...

La premiere fois que je fus conduit dans cette auguste assemblée, par un ardent admirateur de la révolution et de la République, j'y passai près de deux heures sans entendre un mot de

discusion, parceque le rapport qui devoit ouvrir cette séance fut retardé, j'ignore par quel motif. Je vois bien, dis-je, à mon introducteur, que vous m'avez amené ici aujourd'hui tout exprès, pour me donner une haute idée de la sagesse du sénat de la nouvelle Rome, je ne veux pas la perdre, et je m'en vais. C'étoit une séance du soir, il étoit près d'onze heures, et j'étois fort fatigué, non de ce que j'avois entendu, mais de ce que j'avois vu. L'on s'attendoit à quelque tumulte de la part des sectionaires; en conséquence on s'étoit mis en mesure, et tous les passages de la salle même et des pieces voisines étoient remplis de longues redingottes, de

grands sabres, de grandes moustaches qui ressembloient tout à fait par leur mine et par leur costume à des Capitaines Tempête, à des souteneurs de mauvais lieu.

Depuis, j'eus l'avantage d'assister à différentes séances plus ou moins intéressantes, plus ou moins orageuses, mais je ne puis me vanter d'avoir entendu un seul discours marqué au coin d'un vrai talent. Parmi beaucoup de déclamations folles, extravagantes, de criailleries atroces et puériles, j'ai bien recueilli quelquefois des propositions raisonnables, des reflexions justes et sages, mais je n'ai rien distingué que l'on puisse comparer

de fort loin à l'éloquence d'un Mirabeau, d'un Cazalès, d'un Abbé de Montesquiou, d'un Lalli, d'un Clermont Tonnerre, même d'un Ramond; d'un Vergniaud. Boissy D'anglas, qui déploya tant de caractere et de dignité dans la fameuse journée du 4. Prairial, a dit souvent fort bien, d'excellentes choses; mais on prétend que ses plus beaux discours ne sont pas de lui. Vous voyez qu'on traite les héros de la faveur populaire comme les Belles et les Rois; leurs meilleurs ouvrages sont toujours attribués à quelque inspiration secrette. Tallien parle le plus souvent d'une maniere commune, mais assez facile. Le boucher Le Gendre a quelquefois des

coups de boutoir assez fermes, assez heureux. Daunou, Thibeaudeau, dans certaines circonstances, ont su montrer beaucoup d'habileté, d'interêt et de chaleur. Doulcet de Pontécoulant, quoique ardent républicain de cœur et de système, a fait plusieurs rapports remarquables par la sagesse des principes, qu'il a toujours défendus avec beaucoup de constance, et par la maniere claire et simple dont il les développe. Ch.... n'est pas l'homme que l'on peut estimer le plus, si la moitié de ce qu'on en dit est vrai; son amour propre m'a toujours paru beaucoup plus original que son talent; mais, sans vouloir le flater, de tous des orateurs du moment, c'est peut-être

encore celui qui parle le mieux sur toute sorte de sujets, et sans avoir eu le tems de s'y préparer; aussi, ne manque-t-il pas de confiance, ni d'admirateurs; pour vous en donner une idée, je me permettrai, de vous racònter la conversation dont je fus témoin au premier diné que j'eus l'honneur de faire avec lui.

D'abord, il est important de vous rappeller, Monsieur, que l'habitude de parler à la tribune, ou de disputer dans les clubs et dans les caffés a changé tout à fait le ton habituel des conversations, il en a monté le diapason de quelques octaves au moins; on parla des dernieres brochures de La Harpe, il y en avoit une ancienne sur la liberté de la

presse

presse, dans la quelle le représentant Ch.... avoit été traité fort rudement. Malgré ce souvenir, en dénigrant, avec tout le mépris possible, ses opinions politiques, il affecta généreusement de protéger le mérite litteraire de La Harpe. Au grand étonnement de ses collégues, il soutint que Mélanie et Philoctete pourroient bien aller à la postérité. — Quoi! Philoctète, dit l'un d'eux. — Oui Philoctete, quoiqu'une simple traduction, est un ouvrage estimable. — Ah! repliqua le savant législateur, ce Philoctete me paroit à moi bien au dessous de celui d'Homere. — De Sophocle, reprit plus vite et plus bas Ch.... — Non, je croiois d'Homere... enfin vous êtes bien

indulgent. — Pas trop, car quelque bon litterateur qu'il soit, toutes les fois qu'il veut parler politique, je trouve comme vous, qu'il n'a pas le sens commun ; et c'est fort simple, les plus grands hommes ont radoté, quand ils ont voulu parler de ce qu'ils n'avoient point appris. On sait que je respecte M. de Voltaire comme un grand homme ... A ce mot, je ne puis vous exprimer ma surprise de le voir arrêté tout à coup par l'extrême surprise, par les transports d'admiration de ses ingénieux collégues. — Ah ! c'est superbe ce que tu dis là .. Non, (presque la larme à l'œil) je suis ravi de t'entendre parler ainsi. — Je dis, mes amis, ce que je pense ; eh ! bien, Mon-

sieur de Voltaire lui même, quand il a voulu parler de musique et de peinture, n'a fait que déraisonner. La politique est un art qu'il faut avoir appris ainsi que tous les autres. — Est-il rien de plus simple et de plus modeste? Je me contentai de dire avec une bonhomie qui très heureusement ne fut remarquée de personne ; — je savois bien que M. de La Harpe n'avoit jamais été de la Convention, mais je croiois qu'il avoit été fort longtems aux Jacobins. —

C'est à ce même diné que M. Ch... dit encore avec une insolence si naive. — Les sectionaires de Paris voudroient bien renouveller le dix Aout. Mais ils ne savent pas s'y prendre, et puis il n'au-

ront pas à faire à un Louis Capet. — En quoi l'on ne peut disconvenir, qu'il n'ait eu complettement raison.

Le souvenir de ce Monarque infortuné me rappelle une anecdote rélative au dénoument fatal de son procès, que j'appris quelques jours après, à un autre diné de députés. Vous savez, Monsieur, combien peu de voix déciderent le sort du plus injuste de tous les jugemens. Eh! bien, s'il en faut croire le député Audrein ci-devant Abbé, c'est un des plus honnêtes hommes de la Convention, un de ceux du moins dont les talens et le caractére personel avoient inspiré le plus de confiance, c'est Vergniaud qui seul fit pencher si malheureu-

sement la balance en faveur du régicide. Jusqu'au dernier moment, il avoit déclaré de la maniere la plus forte et la plus positive, qu'il ne voteroit jamais que pour l'appel au peuple. Soit qu'il se fut laissé intimider par les menaces et les poignards qui assiégeoient dans cet affreux moment toutes les avenues de l'assemblée, soit qu'il eut changé subitement d'opinion, son suffrage, et, par cela même qu'il fut plus inattendu, suffit seul pour entrainer celui de quinze ou vingt députés qui jusqu'alors avoient également détésté ce parti, mais qui, sur la foi d'un collégue auquel ils accordoient une confiance sans bornes, crurent comme lui, que le cruel sacrifice

étoit devenu indispensable, qu'il falloit y consentir, ou pour sauver la République, ou pour se sauver eux mêmes. Ce qu'il y a de très constant, c'est que la veille même de cette terrible journée, ce qu'on appelloit le parti modéré de l'assemblée, se croioit encore très assuré d'une majorité décidée, en faveur de l'appel au peuple ; j'en eus dans le tems des preuves qui je ne puis révoquer en doute.

J'étois encore à Paris, lorsqu'on décréta le nouveau costume des représentans du peuple, mais je ne l'ai vu qu'en peinture ; celui des membres du Directoire se raproche assez de l'habit de cour du tems de François I ; celui des

Anciens et du Conseil des cinq cents paroit absolument imité de la grande toge romaine. C'est en lui même un habillement fort noble et fort pittoresque, mais, comme il s'éloigne trop du costume ordinaire de la nation, il a par là même un air théatral, un caractere d'emprunt ; et ce défaut de convenance l'empêche d'être, au moins pour le moment, d'une dignité sérieuse et vraiment imposante. Il n'est peut-être rien, cependant qui ne doive paroitre préférable à la négligence, au désordre, à la saleté du costume actuel. Ceux de ces Messieurs qui sont le mieux vêtus, sont en frac bleu, veste rouge ou noire et bottes molles. Des voyageurs nouvel-

lement arrivés de Paris m'ont assuré, que la plupart conservoient encore cet ancien habit, et que, même aux séances publiques, on en voioit fort peu qui daignassent prendre la peine de s'affubler de leurs longues robes.

Ce qui, sans contredit, doit paroitre beaucoup plus imposant que l'ancien ou le nouveau costume de Messieurs les députés, c'est la tenue de leur garde militaire, de ce qu'on appelle les gendarmes de la Convention. Je ne sais pas au juste, de combien d'hommes est composée cette nouvelle garde prétorienne; mais il suffit de la voir défiler à la parade, pour juger que la composition en a été fort soignée. Ce sont

de très beaux hommes, très bien vêtus et très bien armés; c'est l'élite de tous les régimens de ligne, parmi les quels il y a plusieurs anciens gardes françoises; le plus grand nombre cependant est étranger, Suisse, Allemand, Suédois. Les Rois populaires croient donc comme les autres, qu'une garde étrangére mérite dans certaines circonstances d'être préferée à des gardes indigénes ou nationales.

Depuis longtems, ce n'est plus dans le sein méme de la Convention, que se traitent véritablement les grandes affaires. Tout se passe dans l'intérieur des comités; et céla ne peut guère être autrement. Les meneurs de la Convention

ont senti qu'il n'y avoit point de gouvernement en réalité, qui ne fut incompatible avec les formes sauvages, avec les mouvemens tumultueux de la démocratie.

Les assemblées publiques ne sont que des décorations plus ou moins solemnelles, de grandes machines à décret. Elles deviennent aussi quelquefois l'arène où les différens partis se rencontrent, se cherchent et s'attaquent mutuellement en présence du peuple, pour entrainer le suffrage de l'opinion publique, en faveur de leur vues ou de leurs passions particulieres. C'est là que se précipitent et se détrônent les différens partis; c'est là que se décla-

rent les nouveaux règnes, leur puissance, leurs succès et leurs revers. Mais on discute, on intrigue, on gouverne ailleurs. Ainsi, les étrangers, qui, sur la foi du Moniteur, croient bonnement, les uns, à toutes les ressources, à toutes les vertus dont on y voit faire sans cesse un si pompeux étalage, les autres à toutes les misères, à toutes les sottises, à toutes les extravagances, qu'on ne se lasse point d'y débiter, s'abusent également.

Il y a longtems, Monsieur, que je vous entretiens d'idées sombres et douloureuses. J'ai besoin comme vous de reposer ma pensée sur quelques rapports plus doux et plus consolants. Et vous ne devinez guères où je vais les chercher d'abord... C'est dans la maison d'un Juge de Paix. L'affaire qui m'avoit conduit chez lui n'avoit aucun rapport avec les fonctions de sa magistrature; mais il donnoit justement alors audience, la partie que je trouvai chez lui n'étoit pas encore expédiée, qu'il en arriva successivement plusieurs autres. Je ne voulus point l'interrompre, et je fus bien re-

compensé de ma discretion par le plaisir que j'eus d'être témoin de la patience et de la sagesse avec la quelle mon juge écoutoit tout le monde, réduisoit le sujet de chaque différend au terme le plus simple, et rappeloit presque toujours les prétentions les plus déraisonables, les plaintes les plus ameres, les animosités les plus emportées, au respect de la Justice et de la Loi. Mon juge n'étoit qu'un emballeur, mais il y avoit plus d'un an qu'il exerçoit ce ministere intéressant avec beaucoup de zèle et de capacité. Aussi ceux qui venoient reclamer, sa médiation ou son autorité, me parurent-ils tous, lui porter l'hommage de la confiance qu'il méritoit. On les eut pris volontiers pour

des malades qui venoient consulter leur médecin, et même un médecin accoutumé à les guérir En les ramenant doucement dans les limites tracées par la loi, c'étoit toujours par quelque sentiment honnête, par quelque bon principe de morale qu'il tâchoit de les toucher. Je regarde l'institution des Juges des Paix, comme un des meilleurs établissemens qui reste encore de la Constitution de 1792. Il faut même que cette institution ait été combinée dès lors, avec assez de prévoyance et de bonheur. Car j'ai toujours oui dire, que ces places avoient été constamment remplies par de fort bons choix. Ce sont de véritables officiers de morale publique, les premiers gardiens de l'ordre et de la su-

-reté. Le besoin de leur vertus est si sensible et se renouvelle si souvent, il est si fort à la portée de ceux qui sont appellés à les choisir, leur influence habituelle laisse d'ailleurs si peu de prise aux manœuvres de l'intrigue et de l'ambition, qu'il est assez simple, que les élections à ce genre de Magistrature populaire, n'aient pas eu les mêmes inconvéniens que beaucoup d'autres. Il faut observer encore que les honoraires d'un juge de paix sont modestes, mais suffisans, que son pouvoir est tellement circonscrit, qu'il ne sauroit guère en abuser; et que ce n'est, pour ainsi dire, qu'à force de vertus et de considération, qu'il peut lui donner plus

d'importance et plus d'étendue. O! combien de chicanes, de querelles et de procès doit prévenir une institution aussi sage, surtout, si ceux qui en sont chargés ont tous une ame aussi calme; une logique aussi saine que mon respectable emballeur!

Ce que l'on m'a raconté du désordre de tous les bureaux, de toutes les administrations sous le décemvirat ou plutôt sous la tyrannie de Robespierre passe toute idée.

L'armée et les comités révolutionnaires étoient vraiment des associations organisées par le crime, pour commettre avec impunité tous les genres d'injustice, de meurtre, de rapine et

de brigandage. Le gouvernement avoit enlevé presque toutes les places aux hommes doués de quelque talent ou de quelques vertus, pour les livrer à ses créatures, c'est à dire, à la lie de l'espèce humaine. Des gens qui ne savoient ni lire, ni écrire obtinrent des emplois d'une comptabilité plus ou moins importante. Ainsi, par exemple, dans les bureaux établis pour la liquidation des biens des émigrés, j'ai vu que l'homme de mérite choisi pour débrouiller aujourd'hui cet énorme cahos, avoit eu quarante quatre mille dossiers à faire, uniquement des titres de créances jettés au hazard dans des fonds d'armoire, dont on n'avoit tenu aucun

registre, et dont on avoit délivré cependant les *recepisse* dans la forme prescrite par la loi (18).

Lorsque, durant cette époque de barbarie et d'horreur, on avoit une affaire à solliciter devant quelque tribunal, devant quelque administration que ce fut, l'homme honnête étoit sûr de se voir éconduit avec la brutalité la plus révoltante. L'affectation de manieres rudes et sauvages n'avoit souvent d'autre but, que de voiler l'extrême ineptie et l'extrême ignorance des scélerats ou des imbéciles à qui l'on étoit obligé de s'adresser.

Sous quelque constitution que ce puisse être, on ne tarde pas sans doute

à s'appercevoir qu'il n'y a pourtant que des hommes instruits et cultivés, qui soient propres à faire marcher une machine aussi compliquée que celle du gouvernement; et cette circonstance, qui résulte heureusement de la nature des choses, est un reméde à beaucoup de maux.

Aujourd'hui l'on a rappelé dans les différens départemens de l'administration, un grand nombre d'hommes employés ci-devant dans la même carriere, et je puis vous assurer d'après ma propre expérience, qu'il est aujourd'hui beaucoup de bureaux de la République, où vous retrouvez, non seulement l'intelligence exercée, mais encore le

ton et les formes polies de l'ancien régime; il n'y manque plus que la noble enseigne brisée, peut-être, autant par maladresse, que par vengeance ou par systéme.

On ne peut assez louer l'ordre et l'activité qui règnent particuliérement dans les bureaux du comité de salut public. L'immensité d'affaires générales et particulieres, qui s'expédioient journellement dans les différentes sections de ce comité, doit étonner les cabinets les plus occupés de l'Europe; et je ne puis me permettre d'oublier que les moins importantes même n'y sont pas negligées; car au milieu d'un déluge de cartons et de papiers, on

ne me fit pas attendre deux minutes pour retrouver le titre d'une légére faveur, dont la décision avoit été donnée; il y avoit déja plus de quinze jours.

Ce qui est, ce qui sera sans doute encore longtems dans une grande confusion, c'est la partie des finances. On a pensé que ce grand intérêt, durant la guerre, cessoit d'être au moins le premier; on a pensé, non, sans quelque raison, qu'après tout, la guerre la moins ruineuse étoit encore celle qui se faisoit avec la plus grande dépense, parceque c'étoit aussi celle, qui, probablement devoit finir le plutôt, ou se continuer avec le plus grand succès. Quelques regrets qu'il en coute à l'hu-

manité, qui pourroit refuser son admiration à l'énergie, à la patience, à la vigueur, aux prodigieuses ressources que le génie et le caractere de la nation françoise surent déployer au milieu de tant de puissances liguées contre elle, et qui, trop maladroitement, parurent vouloir menacer tout à la fois et son antique existence et sa nouvelle liberté!

Sous le prétexte de faire la guerre à la révolution, les Princes coalisés ne l'ont faite en réalité, qu'à la France. Cette fausse politique a servi merveilleusement à faciliter les triomphes de la révolution, à consolider sa puissance. Et, l'on ne peut nier, qu'en détruisant

le bonheur d'une grande partie de la génération présente, les terribles crises de la révolution n'aient augmenté prodigieusement à leur tour la force politique de ce vieil empire.

Je ne veux point revenir sur les succès qui ne furent dus qu'aux crimes de la force révolutionaire. Mais comment parcourir, sans la plus vive émotion, tous ces nombreux atteliers d'armes qui bordent les environs de l'ancienne place royale, la vaste enceinte de l'hôtel des Invalides, édifices achevés près qu'aussitôt qu'ils furent entrepris, et dont l'imposante merveille sortit de terre comme par magie? Comment se rappeller encore sans étonnement, qu'à

la fin de 1793, ce peuple avoit épuisé tous ses magazins de poudre, tous ses aprovisionemens de salpêtre, et que, dans l'espace de peu de semaines, il sut rassembler, pour ainsi dire, jusqu'aux moindres germes de cette matiere éparse sur le sol de la France, et trouver dans sa seule industrie, grace à l'ardeur avec la quelle il ose tout concevoir et tout entreprendre, plus de moyens de défense et plus de moyens d'attaque qu'il n'en avoit encore montrés jusqu'alors?

Ce n'est qu'avec des dépenses énormes que tous ces prodiges ont pu s'exécuter. Sans la terrible féerie des assignats, il n'eut jamais été possible de rassembler tous les trésors que la guerre

a con-

a consumés ; il l'eut été peut-être moins encore de donner à cette richesse réelle ou factice toute la rapidité de circulation dont on avoit besoin. Je ne vous ai point dissimulé l'excès des maux que cause aujourd'hui dans l'intérieur l'abus funeste d'une si merveilleuse ressource. Mais il n'est pas moins certain qu'aucun emprunt, qu'aucun impôt, qu'aucune autre spéculation financiere n'eut fourni dans les circonstances données, des moyens d'une étendue aussi vaste, d'une puissance aussi active. Les assignats ont servi la force du gouvernement, comme l'auroit pu servir la jouissance momentanée, non seulement de toutes les richesses mobiliaires du

pays, de tous ses produits, mais encore de la majeure partie de ses propriétés foncieres et même de son crédit sur l'étranger, car, longtems du moins, cette monnoye de papier n'ent elle pas directement ou indirectement une valeur très réelle à Londres, à Gênes, à Bâle, à Hambourg, comme dans les marchés mêmes de la République? Ainsi, l'on peut dire que ce fut un impôt levé, non seulement sur le crédit de la France, mais encore en quelque sorte sur celui de l'Europe entiere, et des nations ennemies aussi bien que des autres.

Je conviendrai sans doute qu'il en est de cette opération merveilleuse,

comme de toutes les opérations excessivement hardies, et dont le succès est beaucoup plus fondé sur de brillantes illusions que sur des réalités; l'avantage n'en sauroit être durable; et les suites en sont souvent cruelles. Cependant, à l'heure qu'il est, avec cette incroiable puissance de chiffres et de chiffons, la France est parvenue à se défendre contre tous ses ennemis; loin d'avoir vu resserrer les limites de son empire, elle risque de les étendre au de là de tous les voeux qu'osa jamais former l'ambition de Louis XIV; elle possède encore assez de forces, pour se flatter d'obliger son orgueilleuse rivale à lui restituer tôt ou tard toutes les

possessions, que les vaisseaux de celle-ci lui ravirent dans un autre hémisphere; ses finances sont ruinées, il est vrai, sa population affoiblie, son commerce presque anéanti; mais il lui reste toujours le sol le plus fertile et le climat le plus heureux de l'Europe; il lui reste l'audace, l'activité de son caractere, l'extrême flexibilité de son industrie; il lui reste de nombreuses armées, dénuées, si vous voulez, de beaucoup d'objets de premiere nécessité, mais accoutumées à souffrir, à vaincre, accablées de fatigues, mais enivrées de gloire et de succès.

Toutes les inventions ingénieuses de notre siècle, il semble qu'on ne les ait

imaginées que pour favoriser les projets de sa puissance. Elle s'est emparée des découvertes faites en chymie, en mécanique, dans différens arts pour perfectionner le service de l'artillerie, l'extraction du salpêtre, la composition des poudres. Les aréostats, qui jusqu'alors n'avoient été regardés que comme une merveille inutile, ont assuré, dit on, les succès de plus d'une entreprise militaire; ainsi, l'on soutient que la brillante journée de Fleurus doit à l'heureux usage de cette machine une partie de son éclat. Le télégraphe placé sur le pavillon du Cardinal de Mazarin au vieux Louvre, paroit resoudre du moins quelquesunes des objections

que l'on a faites contre la possibilité de donner à l'action du gouvernement représentatif une influence assez sure, assez rapide dans un pays aussi vaste que la France.

Je ne vous parlerai point de tous les plans proposés aujourd'hui pour relever le crédit des assignats; je n'y crois guère; *mole sua ruit* *); il s'écroule sous sa propre masse; mais je ne me laisse éblouir ni par les exagérations de Thomas Payne ni par celles de M. Divernois. Jusqu'à la fin de la guerre, il semble presque impossible de s'occuper des finances autrement qu'on ne fait; c'est à dire, en cherchant des

*) Hor.

ressources éphémeres, pour subsister au jour le jour. Dans des tems plus calmes, j'ose présumer qu'on retrouvera des ressources d'autant plus faciles et d'autant plus abondantes, que les circonstances ont forcé le gouvernement de les laisser reposer depuis plusieurs années. Sans être déclarée, la banqueroute des assignats est comme faite, et les étrangers, aussi bien que les nationaux, paroissent en avoir déja pris leur parti. En sauvant la dette publique, ne fut ce même qu'en partie, on contenteroit aujourd'hui tous les capitalistes, et par là même, on amélioreroit bientôt le sort de tous les artisans et des journaliers. Malheureuse-

ment cette dette, loin d'être diminuée, comme il y avoit trop de raisons de le présumer, au moins quant aux rentes viageres, cette dette se trouve, dit-on, fort augmentée. Le 15 Aout 1793, on faisoit monter les inscriptions sur le grand livre, c'est à dire, les intérêts de la dette nationale à deux cents millions; différens calculs les portent maintenant à trois cents. Tout le monde sait en effet qu'un grand nombre de fournisseurs ont été payés en inscriptions sur le grand livre; et j'ai vu moi même un de ces Messieurs arriver chez mon notaire, pour lui proposer de se charger de négocier une partie de vingt millions; comme on en auroit proposé ci-devant une de dix mille.

Au reste, comme ces entrepreneurs ont succèdé de toute maniere à la fortune et aux bonnes mœurs des traitans de l'ancien régime, il est à croire, que, l'ordre une fois rétabli, dans la monarchie ou dans la république, il y aura pour eux quelque chose de semblable à la chambre ardente, qu'on fut obligé de créer pour leurs honnêtes devanciers.

Pour oublier tous ces tristes calculs, daignez me suivre au nouveau Muséum projetté déja sous le ministere de l'Abbé Terray, que M. Dangivilliers auroit pu faire achever, il y a plus de dix ans, avec la vingtième partie des dépenses faites pour embellir

le triste Rambouillet, ou pour déparer les beaux jardins de Versailles. Qui sait même, si ce Muséum, exécuté avec toute la magnificence dont l'entreprise étoit susceptible, n'eut pas sauvé la Monarchie, en donnant une idée plus imposante de ses vues et de ses moyens, en distrayant beaucoup d'esprits inquiets, en attachant davantage aux faveurs de l'ancien régime et les lettres et les arts, et tous ceux qui les cultivent et tous ceux qui les aiment.

Ce Muséum n'est pas encore sans doute ce qu'il pourroit être, ce qu'il peut devenir; il n'est pas éclairé comme les artistes ont toujours desiré qu'il le fut, par en haut; l'arrangement prête

à beaucoup de critiques; on l'a déja bouleversé plusieurs fois; la présidence du comité qui surveille cet établissement, ainsi que toutes les autres charges de la République, se renouvelle très fréquement, si je ne me trompe, tous les trois mois; et tout changement de règne veut se signaler au moins par quelque petite révolution. Telle que je l'ai vue cependant, c'est toujours une superbe galerie; on y voit réunis les plus beaux chefs-d'œuvres de peinture et de sculpture que renfermoient ci-devant les châteaux de Versailles, de Trianon, de St. Cloud, du Luxembourg et d'autres, quelques églises de la capitale et des provinces, sans compter

un assez grand nombre de tableaux qui n'étoient presque point connus, parcequ'on les avoit laissés entassés et couverts de poussiere dans les greniers de l'Intendance des bâtimens. On y voit aussi depuis peu les magnifiques tableaux enlevés au Stadhouder, entre autres, la célébre vache de Paul Potter, d'admirables Ruisdael et les plus grandes compositions que Wowerman ait jamais faites, avec quelques modèles très soignés en stuc de maisons chinoises et de Palais Indiens acquis au même titre. Il n'y a pas longtems que cette galerie étoit sous quelques rapports plus considérable encore. On y avoit placé les plus beaux tableaux

de la collection de plusieurs particuliers victimes de la tyrannie, ou mis injustement sur la liste des émigrés. La justice ou la clémence du gouvernement actuel les a fait restituer aux anciens propriétaires, ou bien à leurs légitimes héritiers ; c'est un vide que l'on compte remplir très magnifiquement l'été prochain par les conquêtes de l'armée d'Italie.

Ce qui ne laisse pas de donner un sentiment de malaise et d'inquiétude assez pénible, c'est de trouver presque à tous les coins de ce beau Muséum de grandes affiches, pour rappeler sans cesse à ceux qui viennent le voir, le respect des propriétés. Ce affiches ne sont-el-

les pas comme ces annonces, si multipliées de remèdes antisiphyllitiques. Ce qu'elles prouvent le plus clairement, c'est sans doute combien la maladie dont on veut ou guérir, ou préserver est commune.

Le Muséum n'est ouvert au Public que trois jours par décade; les autres jours sont réservés aux artistes; et l'on n'y peut entrer alors, qu'à la faveur d'une protection particuliere. Ce sont ces jours là seulement que le véritable amateur jouit à son aise du bonheur de voir et d'admirer tant d'objets rares et précieux. Il y trouve encore un spectacle infiniment intéressant, c'est celui de plusieures jeunes

élèves des deux sexes occupés à méditer et à copier, chacun dans leur genre, ces sublimes modèles du génie et des arts. Qui ne se croiroit pas transporté dans ce moment à l'époque la plus heureuse des beaux jours de la Grèce, sur tout en s'arrêtant près de l'embrasure où travaille la jeune Boze, dont la figure ravissante doit fixer d'autant plus tous les yeux, qu'elle semble l'oublier entièrement elle même, et que son talent quoique encore à son aurore promet déja d'égaler, et peut-être de surpasser un jour les Gérard et les Le Brun!

Parmi les tableaux de la dernière exposition, c'est une chose remarqua-

ble que le grand nombre d'ouvrages de femmes ; vous y verrez les noms nouveaux des Citoyennes Auzou, Blondin, Bouliar, Capet, Doucet, la Borey, Durieux, Laville, Mirys, Romany, Thornezi etc. Toutes ne sont pas ou des Guiard, des Le Brun, mais plusieurs du moins se distinguent par des compositions pleines de grace, par des portraits d'une touche piquante et légère, un dessin facile et pur, une étude soignée des belles formes, un choix d'ajustemens simple et de bon gout.

Les tableaux d'histoire qui m'ont le plus frappé sont ceux d'un jeune Giraudet élève de David; ce sont les

conceptions austeres et pensées de son maître avec un coloris, à mes yeux du moins, plus moelleux et plus agréable.

Le seul tableau rélatif à la révolution que j'aye remarqué, ne m'a pas paru d'une invention fort heureuse; c'est la liberté ou la mort, par Regnaut. On y voit le génie de la révolution d'une espèce de gradin en l'air, s'élancer avec beaucoup de roideur à travers un ciel bleu très foncé, la liberté d'un côté, le bonnet rouge sur sa lance, de l'autre la figure hideuse de la mort tenant à la main une couronne de chéne. Il est difficile de démêler ce que l'artiste a prétendu nous dire avec

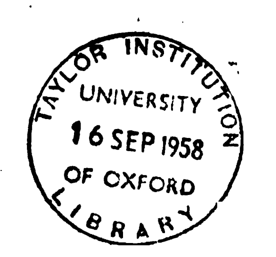
cet étrange groupe, mais il est clair que son tableau n'offre à l'oeil qu'un assemblage extravagant de formes odieuses, d'objets de douleur et d'effroi.

A beaucoup d'égards, rien en France n'a moins changé, depuis la révolution, que les spectacles; et peut-être est-ce une des preuves les plus remarquables que, quelques formes nouvelles qu'on se soit efforcé de lui donner, le caractere national est toujours le même. Mais quelle est aussi la nation, dont le caractere pourroit se refondre dans le cours borné de si peu d'années? Quel est encore le caractere national qui devoit résister davantage, même aux opinions les plus impérieuses, aux secousses les plus violentes, que celui dont la force est essentiellement dans cette

élasticité qui le rend tout à la fois si léger, si constant et si mobile? Les François en apparence si différens d'eux mêmes, au tems de la Jacquerie, de la Ligue, de la Fronde, du siècle de Louis XIV, de la tyrannie de Robespierre, l'oeil profondement observateur ne les reconnoitra-t-il pas toujours pour les descendans de ces anciens gaulois que nous depeignirent, avec tant de sagacité, Tacite et César? *Est summæ genus solertiæ aptissimum atque ad omnia imitanda, efficienda quæ ab quoque traduntur; sunt in consiliis capiendis mobiles et novis plerumque rebus student; rumoribus atque auditionibus per*

*moti de summis sæpe rebus consilia ineunt ... temeritas quæ maxime illi hominum generi est innata ut levem auditionem habeat pro re comperta* *). C'est une nation douée d'une industrie éminente pour exécuter heureusement tout ce qui peut s'imiter — ils prennent légérement les résolutions les plus importantes, et sont presque toujours passionnés d'entreprises nouvelles — c'est souvent sur les rumeurs les plus frivoles qu'ils décident des intérêts les plus graves — la témérité semble leur être innée; un simple bruit devient à leur yeux un fait avéré etc.

*) Cæs. Comment.



La mode a varié le costume, a bouleversé les opinions, les usages, la forme du gouvernement; on a changé de préjugés et d'idoles; mais, c'est par le même genre d'enthousiasme ou d'engoument qu'on se laisse entrainer. Ce sont toujours les personnes, c'est toujours la faveur que l'on encense; on supporte son joug avec plus de patience que celui des loix. On parle de patriotisme et de liberté; mais c'est du pouvoir, et de la richesse que l'on veut, c'est de gloire et de vanité que l'on s'enivre. On a des accès de vengeance et de fureur qui ressemblent à la rage, à la férocité du tigre; mais, naturellement on n'est que singe, on en a l'in-

quietude et la malice, l'adresse et l'impatience. Avec l'art d'amuser les fantaisies de ce peuple, et de leur en imposer à propos, il n'est rien qu'on ne doive attendre de la vivacité de son intelligence, de l'audace et de l'éclat de sa bravoure. Quelque terrible que soit l'effervescence de ses premiers mouvemens, lorsqu'on l'agace ou qu'on l'irrite, avec quelque légéreté qu'il devienne barbare et cruel, il revient plus facilement encore à sa candeur, à sa bonhomie, à sa gaité naturelle. Frivole et susceptible, il n'est pourtant rien qu'il méprise, qu'il déteste autant que la perfidie et la lâcheté. Frivole et susceptible, il n'est pourtant rien qu'il aime

aussi constamment que le plaisir, l'honneur et la gloire. S'il est d'autres peuples dont on puisse dire la même chose, il n'en est pas du moins, dont on puisse le dire avec plus de vérité.... Mais nous voilà bien loin du théatre.

Jamais il n'y eut autant de spectacles à Paris, qu'il y en a dans ce moment, et jamais ils n'attirerent autant d'affluence. J'en ai cru voir plus d'une raison; ſa premiere, c'est que plus on fréquente le spectacle, plus on en ressent le besoin. Il en est ainsi de tous les plaisirs plus ou moins factices; l'habitude en fait un des plus grands charmes; et c'est par l'habitude surtout que l'usage en devient indispensable. Les spectacles

sont

sont donc plus suivis, par la raison même qu'il y en a davantage.

Il est encore très évident, que les hommes oisifs ou désœuvrés doivent abonder ici plus que jamais; car, il faut comprendre dans cette classe, du moins, aux heures destinées au théatre, tous les agioteurs, tous les faiseurs d'affaires, tous les soliciteurs, que la résidence du corps législatif attire de tous les départemens de la République, les étrangers, ceux qui cherchent à faire fortune dans le nouvel ordre de choses, et ceux qu'appelle leur admiration pour les triomphes de la liberté françoise, les militaires qui passent continuellement par la capitale, pour se rendre au lieu de

leur destination, et tous ceux qui, voulant échapper aux lauriers qui les attendent, croient pouvoir se cacher mieux dans l'immensité d'une grande ville que dans le sein de leurs foyers.

Si le nombre de ces gens oisifs est si considérable, on peut juger aussi, qu'ils doivent avoir un extrême besoin de distractions, pour oublier l'avenir comme pour oublier le passé. Et quelle distraction plus sure et plus facile que celle du spectacle? Quelle occupation plus propre à soustraire notre sensibilité, comme notre paresse, à la sensation pénible de la vie, de ses craintes chimériques et de ses infortunes réelles? elle entretient sans doute en nous le

sentiment de l'existence, le rend même à quelques égards plus vif et plus animé, mais le repose et le distrait en même tems, parceque, au lieu de nous recueillir tristement dans notre intérieur, elle nous transporte souvent au dehors, et nous fait exister, pour ainsi dire, aux dépens d'autrui ; les peines et les joies, les espérances et les inquiétudes qu'elle nous donne, ne deviennent jamais entièrement les nôtres ; elle nous dispense de vivre de nos propres efforts, et, nous berçant d'une douce rêverie, semble laisser aux autres la fatigue de vivre et de sentir pour nous.

Une considération qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'en apparence d'un prix

excessif, les spectacles n'ont jamais été de fait meilleur marché, qu'ils ne le sont actuellement, du moins pour l'étranger, pour l'agioteur, pour tout homme qui partage avec le gouvernement, d'une maniere quelconque, les faveurs attachées à la richesse de l'assignat, cette monnoye merveilleuse qui se fait, se gagne et se dépense si facilement. Les premieres places à l'opéra se paient trente francs, juste le prix d'un bon morceau de pain; jugez par là du reste. C'est vraiment une économie pour beaucoup de gens d'aller au spectacle; il en coute moins que pour s'éclairer et se chauffer chez soi.

Vous comprendrez, Monsieur, grace

à cette seule circonstance, de quelle classe doit être composée aujourd'hui la grande majorité des spectateurs; aussi vous avouerai-je, que rien ne m'a paru peut-être plus différent de ce que j'avois vu jadis au théatre, que l'aspect du parterre et des loges. Le théatre de la rue Feideau réunit encore quelquefois autour des meilleurs acteurs de la comédie françoise, et des chefs-doeuvre qui, depuis plus d'un siécle, ont enrichi son repertoire, tout ce qui subsiste de la bonne ou de la mauvaise compagnie de l'ancien régime. Presque à tous les autres, je me suis cru jetté le plus souvent dans un autre monde. Je n'ai plus retrouvé surtout cette mobilité, cette

susceptibilité d'imagination qui m'avoit tant frappé autrefois, et particulièrement au retour de mon premier voyage à Londres. Seroit-ce, qu'après les émotions violentes qui depuis quelques années ont agité ce peuple, toutes celles que peut exciter le génie tragique de Corneille ou de Voltaire n'ont plus assez de force pour l'émouvoir? Peut-être; mais, s'il m'est permis d'en juger par les remarques ou les questions que j'entendois faire autour de moi, l'ignorance et le défaut de culture avoient plus de part à cette espèce d'apathie que toute autre cause. L'art du théâtre, ainsi que les autres, a sa langue particulière, et le charme qu'il exerce sur nos yeux

et sur notre imagination, suppose toujours plus au moins de connoissances, de réflexion ou d'habitude. Ce n'est qu'aux hommes doués d'un gout fin et délicat, formés par l'étude des grands modèles, et qui reçurent de bonne heure les soins d'une éducation distinguée, qu'il appartient de partager vivement les impressions d'un théatre aussi noble, aussi pur que l'est en général le théatre françois. On sait que ceux qui se signalerent dans cette lice glorieuse, ont dû chercher d'abord à plaire à la Cour la plus brillante et la plus polie de l'Europe ; et quoique cette vue particuliere les ait détournés souvent du premier objet de l'art, il faut bien convenir, qu'il est du moins un genre

de perfection dont ils lui sont redevables; il faut convenir que c'est encore au caractere donné par cette circonstance au théatre françois, que la nation doit essentiellement la grace et la politesse qui la distinguerent si longtems dans ses moeurs, dans ses usages et dans ses manieres.

Le théatre et le public se forment mutuellement. Ainsi l'on ne sauroit douter, qu'une majorité de spectateurs ignorans et grossiers, dont l'opinion ne se laisseroit plus guider par le jugement d'artistes et de connoisseurs éclairés, auroit porté bientôt l'atteinte la plus funeste à toutes les parties de l'art. Quelque originale que soit la verve comi-

que d'Aristophane, qui pourroit nier que ses pièces eussent été bien meilleures, s'il n'avoit pas été dans la triste nécessité de flatter l'humeur et les caprices de la populace d'Athènes? Quelque admirables que soient la philosophie et le génie de Moliere, ses chefs-d'œure ne seroient-ils pas encore plus parfaits, s'il avoit eu moins de complaisance pour le mauvais gout du parterre de son tems? Que de défauts j'ai vu contracter à nos meilleurs acteurs, pour obtenir des applaudissemens qui leur eussent été bien mieux assurés, s'ils avoient su les dédaigner d'abord! Sans émouvoir vivement les spectateurs, comment espérer quelque succès au théâtre?

On veut donc les remuer à tout prix. Mais la plus grande gloire du talent et du génie ne seroit-elle pas de former des spectateurs dignes d'être émus, susceptibles de l'être par des beautés réelles, et tellement, qu'il ne fût plus possible de les toucher que par des beautés de ce genre?

On a donné depuis cinq à six ans, une foule de nouveautés relatives aux circonstances et, comme on dit, à l'ordre du jour; mais toute opinion politique à part, je n'en connois aucune qui mérite d'être distinguée, et que l'on puisse desirer de voir rester au théatre. *Pausanias* est, pour ainsi dire, la seule qui, pour le moment, ait produit quelque assez

grande sensation ; cependant l'ouvrage en lui même est trop médiocre pour se soutenir ; les rapports même qui l'ont fait réussir, rappellent le souvenir d'une époque trop affreuse, trop invraisemblable, quoique malheureusement trop vraie, pour imaginer qu'on en supporte la représentation dans un tems calme. On croit pouvoir prédire la même destinée au *Tribunal révolutionaire*, à la *Caverne*, à beaucoup d'autres drames de cette espèce, dont je n'ai pas même retenu le nom. Ils est bien clair que toutes ces petites pièces faites du jour au lendemain, sur les héros ou sur les victimes de la veille, ne doivent pas espérer un meilleur sort.

C'est peut-être leur faire trop d'honneur encore, que de les reléguer dans la classe des pièces, que les anciens désignoient sous le nom de mimes ou d'attellanes. De tant de productions révolutionaires, celle qui vivra, je pense, le plus longtems, c'est le fameux hymne des Marseillois, surtout tel qu'on l'avoit arrangé pour le théatre de l'opéra; je connois peu de morceaux de musique d'une simplicité plus expressive, d'un effet plus terrible et plus touchant. Comment d'ailleurs ne pas chérir toujours en France la mémoire des succès, auxquels l'enthousiasme excité par cette mélodie guerriere eut tant de part (19)?

On a trop senti les malheurs de la révolution, on en a trop éprouvé la puissance, pour s'étonner encore de la voir surmonter les obstacles même, qu'on auroit cru les plus capables d'en arrêter le cours. Mais il en est un, dont je suis plus frappé dans ce moment, et dont je ne pense pas qu'on se soit fort occupé jusqu'ici, c'est la grande difficulté d'établir solidement un nouveau régime politique et de nouvelles mœurs, chez un peuple dont la langue et la littérature ont été portées au plus haut degré de perfection qu'elles sembloient pouvoir atteindre. Une langue ainsi perfectionnée, et les chefs-dœuvre qui l'ont embellie, portent nécessairement l'empreinte de

l'ancien régime et des anciennes mœurs. Une empreinte de cette nature ne s'efface pas aussi facilement que celle d'antiques drapeaux ou de vieilles armoiries. Comment engager, par exemple, la nation la plus civilisée et la plus sensible à renoncer aux illusions d'un théatre qui depuis plus d'un siècle fait ses délices et celles de l'Europe entiere? Et comment laisser jouer les plus belles tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire, sans risquer de blesser à tout moment la sévérité des principes républicains, d'entretenir encore une sorte de respect pour les formes imposantes de l'aristocratie et de la royauté? Comment renoncer aux charmes d'une lan-

gue, à laquelle la finesse de ses tours, la justesse et la variété de ses nuances ont donné tant de grace et de délicatesse, tant de noblesse et de précision? Comment espérer que les caracteres de cette langue se conservent au milieu du nouvel ordre de choses? Sous le lourd compas d'un gouvernement qui tend sans cesse à niveler toutes les inégalités et toutes les distinctions de l'ordre social, que deviendront l'élégance, la dignité du stile de Racine et de Fénelon, tout le comique de Molière et de Regnard, toute la grace et tout l'esprit de Voltaire? L'empire de nos anciens principes politiques et religieux détruit, quel intérêt peuvent conserver encore nos

romans et notre théâtre, la sublime éloquence de Bossuet et de Massillon ? Sans ces principes, ou sans ces préjugés, comment concevoir la tragédie et l'épopée ? En supposant que la doctrine qu'on veut établir soit la morale et la philosophie la plus épurée, ne voyez vous pas qu'elle glace nos plaisirs les plus chers, qu'elle tue tout ce qui a fait jusqu'à présent la gloire de nos arts, le plus doux intérêt de notre existence.

Quand l'établissement du christianisme prit le caractere d'une révolution politique, à quels moyens violens ne se crut on pas obligé de recourir pour faire oublier au peuple la pompe et la magnificence des fêtes de l'ancien culte,

les illusions dangereuses du génie profane d'Homere, de Sophocle et d'Euripide! Si l'on eut laissé faire Robespierre et son parti, n'eussent-ils pas imité volontiers l'exemple de St. Grégoire? Pour le rendre plus libre et plus heureux, ne vouloient-ils pas commencer par ramener leur siècle aux moeurs sauvages du vandalisme et de la barbarie.

Durant tout l'affreux règne des décemvirs, on avoit défendu la représentation des plus beaux chefs-doeuvre du théatre françois, pour y substituer des farces atroces, ou d'absurdes et de dégoutantes rapsodies. La déchéance du génie de Corneille et de Racine suivit de près celle de la Royauté. Lorsqu'en

suite, des principes plus modérés les eurent relevés de cette proscription, lorsqu'il fut permis de revoir Phèdre et Brittannicus, on ne les donna d'abord qu'avec les altérations les plus ridicules. On n'osoit y prononcer le nom de Roi, comme si c'eut été quelque nom magique, dont on redoutoit encore l'influence funeste. (18)

Dernierement à la reprise de *Tatare*, j'ignore, si c'est l'auteur lui même, ou quelqu'un de ses amis, n'a t'on pas eu la niaiserie de vouloir républicaniser encore davantage, et contre toute convenance, un sujet dont l'idée principale est assurément fort loin d'être favorable à la monarchie. Au dénoue-

ment, Tarare se garde bien d'accepter la couronne de son maître et de son rival; il propose généreusement au peuple d'Ormuz de se constituer en république. Un de mes voisins à la première représentation, étoit dans un tel chagrin de cette étrange catrastrophe, que je ne pus m'empêcher d'y prendre quelque part. Mais j'eus beau l'assurer, que cette république couteroit beaucoup moins de sacrifices, causeroit beaucoup moins d'embarras que toute autre; je le quittai sans avoir pu réussir à calmer ses regrets et son désespoir.

Parmi les circonstances qui ne peuvent manquer de conserver encore long-tems en France des germes d'aristocratie

et de royalisme, après la religion des autels, il faut donc compter la religion du théatre. A moins qu'on ne retombe dans la barbarie, vers la quelle tendoit évidemment la dictature de Robespierre, comment ne pas regretter l'éclat d'une époque où le génie enfanta de si sublimes merveilles? On ne peut les faire oublier qu'en les surpassant, ce qui ne paroit pas facile, ou bien en laissant corrompre les habitudes et le gout de la nation, ce qui n'arrive hélas! que trop promptement, comme l'a prouvé plus d'une fois l'histoire de l'esprit humain, quelque bornée encore que soit l'étendue qu'elle embrasse.

Il faut dire ici le bien comme le mal.

S'il s'élevoit en effet un génie égal à ceux de Corneille et de Racine, ne trouveroit-il pas un avantage réel dans la nécessité de choisir des sujets tout nouveaux, dans la nécessité de les traiter d'une maniere absolument nouvelle? Ne trouvoit-on pas la moule des pièces anciennes usé depuis longtems? L'impossibilité d'imiter avec succès ne devroit-elle pas inspirer au vrai talent le desir, le besoin de découvrir des ressources inconnues jusqu'ici, de les suivre et de les embrasser avec cette confiance, avec cette audace heureuse, sans laquelle il n'est point d'énergie, il n'est point d'enthousiasme? Qu'en pense le citoyen représentant Chénier? Mais je lui

vois par M. Louis, est, je crois, la plus belle salle de spectacle qu'il y ait jamais eu en France, et celle qui peut contenir comodément le plus grand nombre de spectateurs ; l'abord et les sorties en sont faciles, quoique la principale entrée donne sur une des rues les plus fréquentées. C'est dans cette salle que l'on vient d'établir aujourd'hui le grand opéra ; le défaut le plus essentiel qu'on puisse y trouver, c'est que le théatre ne paroit pas avoir toute la profondeur qu'exigent nécessairement pour l'effet de certaines scènes, l'appareil et la pompe de ce genre de spectacle.

Au théatre du Vaudeville, j'ai vu représenter une petite pièce dans la

quelle on joue l'orgueil et la dureté des fermiers, leur luxe et leur impertinence avec tout l'intérêt et toute la gaité dont un pareil sujet pouvoit être susceptible. Les ridicules de cette classe ont déja remplacé, comme vous voyez, celui des Marquis et des Seigneurs d'autrefois.

Depuis le neuf thermidor, l'opinion publique, à la quelle il avoit fallu laisser reprendre au moins une partie de son empire, pour achever d'abattre l'affreuse puissance de Robespierre et de son parti, cette opinion publique, qui ne pourra jamais être détruite en France, que par l'excès de la tyrannie ou par l'excès de la corruption, n'avoit pas cessé d'acquérir tous les jours plus de force et plus d'influence; elle avoit obtenu sans doute un plus grand ascendant encore dans la mémorable journée du quatre prairial, où, ce fut évidement par elle et par ses partisans

naturels, les hommes modérés, que fut sauvée l'existence de la représentation nationale menacée alors de tous les poignards du terrorisme et de toutes les vengeances de l'anarchie. On auroit tort d'en conclure, je l'avoue, que cette opinion fut devenue très favorable à la majorité de la Convention; mais on sentoit généralement le besoin de s'attacher à l'autorité dont elle étoit encore dépositaire, et qu'elle sembloit exercer depuis quelque tems avec plus de justice et de mesure. On voioit arriver d'ailleurs la fin du gouvernement révolutionaire, et l'on avoit lieu de concevoir de plus heureuses espérances de la nouvelle constitution.

Comment se dissimuler que l'esprit de parti, la malveillance et la légéreté d'un grand nombre d'individus, l'intrigue de différentes factions, peut-être même l'influence des puissances étrangeres n'aient trouvé dans cette situation des choses, plus d'un moyen de renouveller d'anciennes manœuvres et d'exciter de nouveaux troubles. Quel est l'état de choses que l'activité de ces passions, de ces intérêts divers ne cherche à mettre à profit? Ce qu'il y a de certain, c'est que la liberté de dire et d'écrire à peine rétablie, celle de censurer et de calomnier tous les actes et tous les agens du gouvernement actuel fut poussée au de là de

toutes les bornes. Il semble qu'on croioit ne pouvoir en trop faire, en trop dire, pour se dédommager du cruel silence, du terrible repos dans le quel on avoit langui sous le règne de la terreur décemvirale.

Dans une grande partie des départemens, et surtout dans la capitale, la fermentation étoit beaucoup plus vive, le mécontentement contre les abus de l'autorité beaucoup plus prononcé, qu'il n'avoit paru l'être avant le 14 Juillet 1789, et le 10 Aoust 1792. Enfin l'on ne craint point d'assurer que, sous beaucoup de rapports, le gouvernement de la République avoit à redouter en ce moment une crise aussi dangereuse au

moins, que celle où se trouva la Monarchie à ces deux grandes époques de sa ruine; lui-même, apparemment dut le croire, car il prit pour sa défense les mêmes mesures, mais il les prit avec beaucoup plus de vigueur, et sut les employer surtout avec plus d'audace et plus d'énergie. Comme Louis XVI, il fit rassembler autour de Paris un corps de troupes considérable, mais loin de le renvoyer ensuite, comme l'infortuné Monarque, par respect pour de belles phrases, il le fit approcher, dès que les circonstances l'exigerent; et, tant que dura le danger, sa résidence fut entourée de tout l'appareil et de toutes les forces d'un camp formidable.

Il y avoit plus d'un an que non seulement on permettoit à toutes les victimes échappées au tyran de publier leurs infortunes et leurs plaintes, mais qu'on les excitoit même en quelque sorte à le faire. Les horreurs et les crimes du plus inoui, du plus atroce de tous les despotismes, venoient donc d'être dévoilés avec le plus grand éclat. Et personne en France ne pouvoit plus ignorer l'excès des injustices, que la majorité de la Convention avoit commises ou qu'elle avoit souffertes. Sans aucune prévention de système, sans aucune affection personnelle, sans égard surtout à la situation singuliere de la République, comment devoit-on s'attendre,

vu la disposition générale des esprits, que seroit reçu le décret pour la réélection des deux tiers d'une assemblée devenue l'objet de tant de reproches, de tant de ressentimens et de haine? Un décret si contraire à tous les principes établis par la constitution même, ne devoit-il pas révolter la France entiere?

Il faut donc être étrangement aveugle, pour attribuer la première impression excitée par cette mesure, quelque indispensable et quelque politique qu'on puisse la croire, ou qu'elle soit en effet, à toute autre cause qu'au sentiment le plus simple et le plus naturel. La plus saine partie de la France, et surtout

de Paris, ne pouvoit voir dans la majorité de la Convention, que des complices ou de vils esclaves du plus abominable des tyrans. Comment lui persuader que c'étoit dans ces mains souillées du sang le plus pur, ou flétries par les chaînes les plus avilissantes, qu'elle devoit remettre encore une fois le dépôt de son bonheur et de sa liberté. Il est vrai que la nation entiere avoit partagé, pour ainsi dire, le crime et l'opprobre de ses représentans. Mais c'étoit pourtant à ses représentans, que ce peuple avoit confié toute l'étendue de ses pouvoirs; c'étoit donc à ses représentans qu'étoit imposée essentiellement l'obligation sacrée de le défendre,

non seulement de toute tyrannie étrangere, mais encore de son propre aveuglement, de ses propres fureurs.

Plus l'indignation publique avoit éclaté contre le fameux décret du 5 et du 13 Fructidor, plus la majorité de l'assemblée dut sentir, sans doute, de quel intérêt il étoit pour elle de le maintenir, et même à tout prix. Elle prétendit que le salut, l'existence même de la République en dépendoit, et je me garderai bien d'assurer qu'elle eut tort, mais ce qu'elle eut évidemment toute raison de croire, c'est que la sureté personnelle de tous ses membres n'avoit plus d'autre azile ou d'autre sauve garde.

Au moment de mon arrivée à Paris, les deux partis, celui des conventionnels et celui des sectionaires (21), étoient justement dans l'agitation la plus violente. Il m'arrivoit souvent de me trouver tour à tour, dans la même journée, avec ce qu'on appelloit les meneurs d'un parti, et les chefs de l'autre. A les entendre parler, on ne pouvoit douter, je l'avoue, que les sectionnaires n'eussent raison; mais à les voir agir, je pariai bientôt qu'ils finiroient infailliblement par avoir tort.

Les sectionaires, à l'exemple des feuillans, et sans avoir profité de leur triste expérience, s'assuroient presque uniquement en la force de l'opinion

publique, qu'ils croioient et qu'ils devoient croire bien décidée en leur faveur. Mais cette opinion publique, quelque puissante qu'elle paroisse sous certains rapports, n'est pourtant qu'une force vague et métaphisique. Elle ne marche et n'agit point seule ; pour qu'elle ait une influence réelle, il faut qu'elle soit activée, pour me servir d'un mot du nouveau dictionnaire, il faut qu'elle soit activée par des chefs qui la guident, et la guident vers un but déterminé ; son pouvoir est plutôt un moyen de force qu'une force même. Il n'y a point d'opinion puissante, sans chefs habiles. Il n'y en a pas non plus, sans partisans aveugles. Dans les tems

de révolution, si c'est l'opinion qui quelquefois élève tout à coup des chefs dignes de la servir, ce sont plus souvent encore ces chefs qui la font règner à leur tour, la dirigent et la soutiennent.

Les sectionaires savoient fort bien ce qu'ils ne vouloient pas. Il ne vouloient plus voir, ni dans le corps législatif ni dans le gouvernement, des hommes qui n'avoient que trop mérité leur haine et leur mépris; mais ils ne vouloient fortement ni la République ni la Monarchie. Ceux qui paroissoient le plus d'accord avec eux mêmes, sentoient l'extrême folie et l'extrême danger de revenir précipitament à cet ancien or-

dre de choses dont ils reconnaissoient tous les abus, et dont la destruction avoit couté tant de sang et de malheur; ils pensoient de bonne foi, qu'il convenoit d'essayer au moins de la République sous la nouvelle constitution; mais ils auroient voulu voir cette constitution entre les mains d'hommes éclairés et probes, capables de l'aprécier, de la modifier, et peut-être encore, d'y renoncer, s'il étoit bien prouvé qu'elle ne pourroit se soutenir qu'à force d'injustice et de violence. Il y avoit, comme on voit, dans une pareille disposition beaucoup de sagesse et d'honnêteté, mais fort peu de décision et d'énergie.

Les conventionels ne vouloient au

contraire qu'une chose, mais la vouloient de toute leur puissance, leur sureté, ce qu'ils appelloient le salut de la République (22), le maintien du gouvernement au quel ils avoient attaché tous leurs intérêts, toutes leurs craintes, tous leurs voeux, toute leur existence. Ils sentoient fortement, que la représentation nationale étoit leur seul azile, qu'il falloit rester sous cette sauvegarde, ou périr. Une pareille alternative ne rend pas toujours fort scrupuleux sur les moyens de réussir, mais elle donne nécessairement une grande force de résolution; et le plus souvent, il n'en faut pas davantage pour décider le succès le plus hazardeux.

Les sectionaires de Paris essayerent bien quelques legéres intrigues pour appeller à leur secours les départemens voisins, pour séduire les troupes dont on les avoit environnés, pour entraîner dans leur parti quelques membres distingués du corps législatif. Mais toutes ces tentatives ne furent faites qu'avec beaucoup d'incertitude et de timidité. L'on craignoit toujours de s'écarter de la ligne constitutionelle; on redoutoit les hommes ardens et factieux; on repoussoit également les chouans et les terroristes; on n'avoit pas même eu le courage d'engager dans ses intérêts les patriotes des Faubourgs; on vouloit la guerre, mais on ne faisoit

aucun plan, aucune disposition suivie pour l'attaque, et sans les mesures prises très habilement par la Convention pour sortir de cet état d'inquiétude, on peut douter encore, si l'explosion de tant d'inimitiés secrettes auroit jamais eû lieu.

Combien la marche des conventionnels fut plus ferme, plus prudente et plus hardie! Non contents des forces supérieures que la puissance du gouvernement avoit mises entre leurs mains, ils eurent encore recours à toutes celles de l'intrigue et de la faction. De faux royalistes furent jettés dans le parti des sectionnaires pour le rendre suspect, pour en écarter surtout

des membres du corps législatif que le nouveau rôle offert à leur ambition pouvoit éblouir. On éloigna subitement tous les officiers du camp de Paris, dont la conduite avoit pu prêter au plus léger doute, on les remplaça par les jacobins les plus décidés. On affecta tour à tour plus de peur et plus d'audace qu'on en avoit réellement, tantôt pour en imposer à l'ennemi, tantôt pour justifier les dispositions les plus violentes. Les mêmes hommes, ou plutôt les mêmes tigres qui naguère avoient fait trembler la Convention, et qu'on avoit retenus jusqu'alors dans les fers, furent rappellés autour d'elle. On leur rendit leurs armes, et ils ne les reprirent que pour la défendre.

Cette derniere mesure étoit faite sans doute pour porter au plus haut degré l'indignation de tout ce qui restoit d'honnêtes gens à Paris. Mais on ne la prit que lorsqu'on eut rassemblé tous ses moyens, toutes ses forces, on ne la prit, pour ainsi dire, que pour engager l'affaire, lorsqu'on dut se croire assuré de la victoire.

Je voyois si peu de plan dans la conduite des sectionaires, tant de foiblesse et d'incertitude dans leurs vuès, tant d'impuissance réelle dans leurs moyens, que je finis par me persuader que tout cet orage politique se dissiperoit sans éclat. Je ne pense pas même encore aujourd'hui, qu'il eut

éclaté, sans le malheureux décret par le quel on rendit les armes aux patriotes de 1789, c'est à dire, aux terroristes; le jour qu'il fut publié, je me trouvai dans plusieurs lieux publics; je vis partout l'expression du plus violent désespoir, de la fureur et de la rage.

Ce fut sans doute sur l'énergie de ce sentiment, que compterent les meneurs des sections insurgentes, lorsqu'ils oserent risquer le combat avec des forces si prodigieusement inégales. La Convention étoit entourée de canons; c'étoit un camp retranché de toutes parts; outre sa garde ordinaire, elle avoit fait entrer dans Paris un

corps nombreux de troupes aguerries et bien disciplinées, elle avoit encore autour d'elle ces hommes-tigres, dont la férocité l'avoit épouvantée et servie tant de fois, mais qui, dans ce moment, sembloient avoir plus que jamais leur propre querelle à venger, de nouvelles haines à satisfaire. C'étoient des monstres d'autant plus irrités, que leur rage avoit été longtems contenue, ils portoient encore l'empreinte de leurs derniers fers.

Les sections n'avoient pour elles que leur nombre, la confiance qu'ils pouvoient avoir dans la justice de leur cause, leur indignation et leur dévoument; leurs nombreuses colonnes

n'étoient point précèdées d'artillerie. Beaucoup de ces soldats citoyens n'avoient point de fusils, ceux dont les gibernes étoient le mieux garnies n'avoient guère que cinq à six coups à tirer. Ils ne pouvoient donc compter que sur deux chances assez peu sures, dans la circonstance présente, l'une d'en imposer d'abord par leur nombre, par leur contenance, par la combinaison de leurs marches, l'autre d'obtenir que les troupes, se voyant enveloppées de toute part, resteroient dans l'inaction; et sur ce dernier point, peut-être avoit on quelque motif en effet de se flatter. Quoiqu'il en soit, les sectionnaires avoient si peu de moyens d'at-

taquer la Convention avec quelque apparence de succès, que je ne puis douter, qu'au moins la très grande majorité d'entre eux, en se rendant à leur quartier, en s'avançant vers les Tuileries, ne pensoient point aller au combat, et comptoient bien, qu'il ne s'agissoit que d'appuyer par leur présence une pétition contre le terrible décret, dont toute la bourgeoisie de Paris avoit été souverainement révoltée.

Le combat s'engagea presque en même tems dans différens endroits, près de l'escalier de l'Eglise St. Roch, à la place de Louis XV, sur le pont royal et sur le pont neuf. On a beaucoup disputé sur le parti qui avoit été

l'aggresseur, du moins au moment de l'action, peut-être même de bonne foi. Ce ne sont probablement, ni de purs sectionaires, ni de purs conventionels qui tirerent les premiers coups; ce furent plûtot, je veux le croire, ou des chouans ou des jacobins. Il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais en France d'autres partis, j'entends partis combattans de fait, que ces deux là; les autres ne sont que les juges et les témoins de la lutte; et ce sont pourtant, selon toute apparence, ces autres là qui finiront par hériter de la dépouille des vaincus et de celle des vainqueurs.

Ce fut sur le pont neuf et près de St. Roch, que la victoire parut balancer

quelques instans, malgré l'extrême infériorité des moyens de l'armée sectionnaire. Dès personnes à portée d'être bien instruites m'ont assuré, qu'à l'exception des canoniers et des grenadiers de la Convention, le reste de la troupe n'avoit agi qu'assez mollement, soit qu'en partie elle eut été séduite, soit qu'elle repugnât très naturellement à déployer toutes ses forces contre des hommes presque dèsarmés, à faire couler le sang des citoyens dont elle avoit jusqu'alors défendu les foyers avec tant de courage et de gloire.

Le peu d'instans que put durer une lutte aussi malheureuse, aussi digne de pitié, tant qu'on ne se battit qu'à

coups de fusil et à coups de sabre, ce fut de part et d'autre, mais surtout de la part des sectionaires, avec beaucoup d'acharnement et de fureur. Dans le premier quart d'heure, les représentans du peuple ne virent point sans quelque effroi le grand nombre de blessés qu'on vint déposer dans les salles qui précèdent celle de la Convention. Un homme présent à ces scènes d'horreur, ne put remarquer sans admiration, l'auguste silence qui règnoit autour de ce douloureux spectacle de tant de malheureux mortellement blessés, et dont plusieurs devoient éprouver de cruelles souffrances, quelque soin que l'on prît pour les soulager. Il n'en est pas un

qui laissât échapper la moindre plainte, le moindre gémissement.

Dès qu'on eut repoussé par plusieurs décharges à mitraille les colonnes sectionaires qui voulurent tenter de pénétrer par le pont neuf et par le pont royal, la victoire ne resta plus un moment indécise. Et, quoique depuis cinq heures et demi jusqu'à près d'onze heures du soir, on ne cessât de tirer le canon, d'abord sur le quai Voltaire, et depuis le jardin de l'Infante, ensuite sur le Carouzel, dans la rue St. Honoré, sur la place Vendôme et sur le boulevard, toute cette cannonade ne servit plus bientôt qu'à prolonger l'épouvante; passé les premieres déchar-

ges, elle fut peu meurtriere. La moitié des habitans de Paris croit peut-être encore aujourd'hui, qu'il périt dans cette fatale journée huit à dix mille hommes. Des observateurs fort exacts, qui, la nuit même, parcoururent avec la plus grande attention les différens champs de bataille, ne portent pas le nombre des morts au de là de sept à huit cent. Beaucoup de cadavres furent dépouillés sur le champ, et jettés dans la riviere. Je rencontrai moi-même le lendemain deux petits garçons, dont l'un se plaignoit à son camarade, de n'avoir pu dans toute cette bagarre attraper qu'un sabre, un habit et deux ou trois chapeaux, quoiqu'il eut tou-

jours accouru bien vite au moment qu'il en voioit tomber.... Mais hélas! il n'étoit pas seul à la poursuite de ces malheureuses dépouilles...

Les sectionaires n'avoient point d'artillerie, peu d'armes, encore moins de munitions; et cependant, en voyant l'énergie et le succès de leurs premiers efforts, il est permis de douter, s'ils n'eussent pas réussi par leur seule constance, avec un plan mieux concerté, quelques chefs plus habiles ou plus décidés, un Westerman à la tête de leurs colonnes, ou des Mandats, des Launay, des Besenwald (23) au lieu d'un Barras, d'un Bonaparte à la tête de l'armée conventionelle. Et

voilà de quel hazard dépendit souvent la destinée d'une bataille, d'une conspiration, le salut ou le bouléversement d'un Empire.

Ce qui paroît avoir manqué le plus essentiellement au parti sectionaire, ce fut un foyer de réunion, un conseil, un chef qui lui servit de guide. Ce qu'on appelloit le comité central de la section Le Pelletier n'en avoit que l'apparence, l'inconvénient et les torts.

Dire que, de tous les mouvemens de la révolution celui-ci fut le seul qui n'eut rien de populaire, c'est abuser étrangement des mots. Il n'y en eut aucun peut-être, au quel, ce qui doit s'appeller le peuple, le grand nombre

des hommes vraiment intéressés à la chose publique, eut pris autant de part. Car, qu'est ce donc que le voeu du peuple, si ce n'est celui de la majorité décidée, de la presque unanimité de toutes les sections du département, qui le premier voulut la révolution, et la fit pour ainsi dire à lui seul? Mais il est vrai, que toute populaire qu'étoit cette insurrection, ses moyens ne le furent point assez; elle n'avoit point les deux conditions les plus essentielles au succès de toute entreprise de ce genre, elle n'avoit point de chef assez téméraire pour la conduire, elle n'avoit point de populace assez aveugle pour la devancer ou pour la soutenir. C'é-

toit une hydre, une hydre très puissante, mais sans queue et sans tête.

En considérant le peu de sagesse, le peu d'accord, le peu de prudence du parti des sectionaires, on ne peut s'empêcher de craindre, que, si quelque hazard heureux ou malheureux l'eut fait triompher, il n'en fut résulté de nouveaux malheurs, une nouvelle anarchie. Sans être ni de l'une ni de l'autre faction, il n'eut vaincu peut-être que pour retomber sous la puissance des chouans ou des terroristes. Les services que ces derniers venoient de rendre, l'énergie que leurs plus zèlés partisans avoient déployée dans le sein même de la Convention, au mi-

lieu du plus grand danger, leur donnerent pour le moment une sorte d'ascendant qui pouvoit sans doute devenir également redoutable. Les hommes sages et moderés parurent suspects, et furent menacés de nouvelles proscriptions. Il y eut de violens efforts pour rétablir le gouvernement révolutionaire, pour éloigner l'établissement de la constitution. Mais ce nouvel orage fut conjuré par le caractere énergique, par l'éloquence ferme et vigoureuse de quelques hommes de-bien, tels que Daunou (24) Thibeaudeau, Doulcet. Il fut décidé que l'on alloit organiser sans délai la nouvelle constitution; et les vainqueurs sentirent la nécessité d'user de leur

victoire avec toute la modération et toute la clémence possible.

Il est bien digne de remarque sans doute, que, durant toute cette crise, les barrieres de Paris ne furent point fermées, qu'aucun des véritables meneurs de l'insurrection sectionaire, ne fut mis en jugement, que l'on ne s'attacha qu'à poursuivre de vains fantômes ou de ridicules mannequins, les hommes qui s'étoient vus comme forcés par leur position à prendre un premier rôle dans cette misérable farce politique, tels que les présidens et les secretaires de sections. La plupart furent condamnés à mort, mais par contumace; on les laissa tous échapper, et, pen-

dant quelques jours, on ne rencontroit sur les grandes routes aux environs de Paris, que de ces jugés à mort qui ne s'en portoient que mieux. Il sembloit qu'en général depuis cette époque, on crut pouvoir substituer habilement au règne de la terreur, celui de la seule peur du retour de cet horrible règne.

Qu'est ce donc que l'espèce humaine, et sur tout celle qui habite les grandes villes? Le lendemain de la malheureuse journée, la grande masse du peuple de Paris, parut en effet triste, abattue, sombre, humiliée. Mais on n'en voioit pas moins dans toutes les rues où la veille on s'étoit massacré, une foule d'oisifs et de curieux de

tout âge, de toute condition, hommes, femmes, vieillards, enfans se promener froidement, et s'amuser à considérer avec une sorte d'empressement avide et calme tout à la fois, les traces du sang versé ou les dégâts causés par le canon qui, peu d'heures auparavant, avoit rempli ces mêmes lieux de mort et d'épouvante. Voltaire avoit donc raison de dire,

Dieu prit pitié du genre humain,
Il le créa frivole et vain,
Peur le rendre moins misérable.

Le peuple moderne qui parut toujours avoir le plus de rapport avec les Athéniens, ce fut le peuple de Paris, même sous le joug monarchique. Combien ne doit-il pas leur ressembler encore davantage, depuis qu'il a pu se baigner à loisir dans les flots orageux de la démocratie, la plus democratie qu'on eut encore vue dans le monde! Il ne faut donc guère s'étonner que, depuis six ou sept ans qu'il croit être rentré dans tous ses droits, il ait usé déja trois ou quatre constitutions. Nos aimables Athéniens ne donnerent-ils pas l'exemple de la même inconstance, jusqu'à l'époque fatale où les successeurs d'Alexandre, et quelque tems après,

les Généraux de Rome les eussent entièrement subjugués ? Ne diroit-on pas encore que les François ont hérité de la faveur distinguée qui fut accordée aux Athéniens par leurs patrons Neptune et Minerve. L'un et l'autre prétendoient également à la gloire de protéger ce peuple. Minerve l'ayant emporté, Neptune lui dit en colere. — Les Athéniens prendront souvent des résolution extravagantes. — Cela se pourra, répondit Minerve, mais je ferai en sorte qu'elles tourneront à son avantage. —

Il me semble, Monsieur, que je vous avois prédit assez juste le sort de la constitution de 1791, avant comme après le fameux travail du comité reviseur.

Sans être plus grand politique que je ne l'étois alors, je compris encore à merveille que la constitution de 1793, l'œuvre d'un des plus grands Philosophes de nos jours, étoit faite pour rester... sur le papier. J'eus beaucoup plus de respect, je l'avoue, pour celle qui lui fut si promtement substituée. Je ne pense pas que le despotisme ait jamais enfanté, ni dans les enfers, ni sur la terre, un plus sublime, un plus terrible monstre que le gouvernement révolutionaire. Et, si son infernale énergie ne se fut pas dévorée elle même, de quels obstacles n'eut-elle pas triomphé, quel eut été le terme de ses efforts et de ses succès! Toute l'horreur qu'inspire cette abomi-

nable tyrannie, ne sauroit défendre notre pensée d'une sorte d'admiration pour les étonnans ressorts d'un si prodigieux pouvoir. Et, quelques soient à l'avenir les déstinées de la France, il est impossible d'oublier ce qu'elle dut en 1793, ce qu'elle doit encore en ce moment à cette concentration inouie de toutes ses forces et de toutes ses ressources.

J'ai plus d'une raison, et plus d'un motif, pour ne pas présager le sort de la constitution actuelle avec la même confiance, avec la quelle j'osai vous annoncer le sort de celles qui l'ont précédée. Je vous ai déja fait ma confession secrette dans ma premiere lettre, je

vois la constitution de 1796 à une grande distance de toutes les autres; et, si jamais un pareil gouvernement peut subsister longtems en France, ce sera du moins plutôt par les moyens adoptés dans ce nouveau régime, que par ceux dont on avoit essayés jusqu'ici; les vrais principes du gouvernement représentatif y sont moins méconnus; on y voit plus d'une mesure propre à les défendre de l'influence démocratique, qui n'est jamais en dernier résultat qu'un esprit de trouble et de faction. La maniere dont la puissance législative se trouve divisée, semble aussi devoir la préserver de la violence et de l'impétuosité de ses propres mouvemens. On a moins

oublié combien il importoit à la conservation même de la liberté, que le pouvoir exécutif fut un pouvoir réel. Les ressorts du systéme administratif sont moins multipliés, leur jeu par conséquent plus facile et plus simple. La sphère de tous les pouvoirs est mieux déterminée, et le soin de les diviser n'a pas fait négliger le lien qui devoit les unir, pour atteindre tous de concert du même but. Enfin l'on a profité des fautes de 1789 et de 1791. On a songé du moins quelquefois à prévenir les crimes et les malheurs de 1792 et de 1793.

Vous croiez bien cependant, Monsieur, qu'avec ma maniere de voir, je suis loin de trouver dans la nouvelle

constitution tous les principes de repos et de stabilité, sans-lesquels la liberté la plus parfaite n'est plus à mes yeux que le terrible jouet de quelques passions politiques, le plus admirable à la vérité, mais aussi le plus perfide et le plus funeste.

Je doute que l'exercice des droits de citoyen soit circonscrit, comme il devroit l'être, vu l'étendue et la richesse naturelle de la population. On sert également le pauvre et le riche, en ne confiant les intérêts de la chose publique, qu'à des hommes dont la fortune assure entièrement l'indépendance. Cette indépendance est-elle bien assurée par la possession ou l'usufruit d'un revenu

égal à la valeur de deux cent journées de travail ? Pour balancer le crédit de la classe propriétaire, peut-être suffiroit-il de dispenser de toute autre condition, pour être éligible, quiconque auroit donné des preuves distinguées de lumiere et de vertu, par ses actions, par ses écrits, par le témoignage authentiquement appuyé de faits et de preuves, des chefs de l'Institut national.

Tant qu'on n'écartera point des assemblées primaires les hommes sans autre droit, sans autre titre, que leur audace, leur cupidité, leur dévoument aveugle aux passions de quelques ambitieux, les hommes sages n'oseront y pa-

roître, ou ne cesseront de s'y voir opprimés; ce ne sera point l'opinion publique, qu'on y verra dominer, ce sera toujours l'opinion d'une minorité factieuse.

Les charges de l'administration municipale et départementale étant gratuites, exiger, que, pour pouvoir entrer dans le corps législatif, on eut rempli les fonctions de quelqu'une de ces charges, étoit, ce me semble, dans le projet du comité des onze, une excellente vue, mais on ne l'a pas adoptée; elle éloignoit tout naturellement de la législature, les hommes qui ne pouvoient être attachés au maintien de l'ordre par le plus sensible de tous les intérêts,

celui de leur sécurité, de leur propriété personelle. Cette mesure, dans les circonstances présentes, auroit offert moins d'inconvéniens, et peut-être eut-elle produit le même effet, que celle de supprimer absolument les indemnités accordées aux membres du corps législatif, quelque modérée que soit la valeur de trois mille myriogrames de froment, 613 quintaux trente deux livres, c'est à dire environ trois cent louis; le quintal de froment évalué, année commune, à 12 francs.

Le renouvellement du corps législatif par tiers est bien préférable sans doute au renouvellement en totalité, mais le retour annuel de la fermenta-

tion inséparable d'une crise aussi violente que celle des élections, ne doit-il pas paroitre trop fréquent, et ne risque-t-il pas d'avoir lieu dans des circonstances, qui le rendent plus susceptible encore de trouble et de danger? Est-il bien solide, l'état d'une grande machine qu'on est obligé de remonter si souvent, et dont l'altération a des époques fixes, que l'intrigue et la malveillance ne seront toujours que trop empressées à mettre à profit pour faciliter l'exécution de leurs voeux et de leurs projets? Que de principes d'instabilité, surtout chez un peuple aussi vif, aussi singulièrement électrique, aussi léger que le peuple françois.

Je dois vous l'avouer encore, je n'ai jamais pu comprendre le moyen d'enrayer à propos la puissance et le mouvement d'une grande assemblée, sans qu'il existe hors d'elle un pouvoir quelconque autorisé par la loi même à l'ajourner, à la proroger, à la dissoudre. Quand il ne s'agiroit que de préserver cette assemblée du plus simple de tous les abus, de la plus naturelle de toutes les manies dont on puisse la soupçonner, la terrible manie de rapporter et de décreter sans cesse, comment y parvenir autrement?

Une des plus grandes et des plus simples idées que j'aie trouvées dans les écrits de l'immortel Sieyes (25) et qui paroît tendre au même but, c'est d'ôter

au

au corps législatif l'initiative des Loix, de lui interdire ainsi toute délibération de son propre mouvement; c'est une espèce de tribunal qu'il voudroit charger de cette initiative; mais pourquoi compliquer encore davantage les ressorts de la législation ? Ne seroit-ce pas au pouvoir exécutif à juger le mieux de la défectuosité des loix existantes, à proposer ainsi lui-même les supplémens ou les modifications dont elles semblent encore avoir besoin. Dans une constitution toute républicaine, quel danger pourroit-on voir à laisser cette prérogative entre les mains des dépositaires du pouvoir exécutif ? Ne seroient-ils pas intéressés à ne proposer que des

changemens utiles au peuple; et tout autre ne seroit-il pas sur d'être rejetté par la puissance et les lumieres des deux Conseils ?

Je serois beaucoup plus persuadé que je ne le suis de la justesse ou de l'importance de ces observations, que je me garderois bien, Monsieur, de leur donner plus de développement; ce n'est pas de mon opinion particuliere dont je dois vous rendre compte, c'est de celle que j'ai cru voir repandue le plus généralement en France.

Les royalistes purs, et tout battus qu'ils sont, le nombre en est encore très considérable (26), les royalistes purs ne voyent pas une grande diffé-

rence entre la constitution de 1795 et celles qui l'ont précèdée. Ils ne se félicitent que de l'abolition du gouvernement révolutionaire, et jouissent avec un sensible plaisir de la liberté de dire et d'écrire tout le mal qu'ils pensent d'un systéme, auquel ils attribuent toutes leurs infortunes, d'un parti, dont ils ont si mal calculé la puissance, et contre le quel ils se sont si mal défendus.

Les jacobins sont peut-être tout aussi mécontens que les royalistes. Comme il n'y a point de constitution pour les uns, hors de la monarchie absolue, il n'y en a point pour les autres, hors de la dictature populaire. Ce qui plaisoit

qu'ils n'avoient rien à perdre? Quels services ne rendirent pas à la République, et dans plus d'une circonstance, des hommes flétris par une justice trop stricte, ou trop sévere? Auroit-on oublié l'heureuse impression, que firent, sur la masse la plus respectable du peuple, les honneurs rendus aux galériens de Toulon, aux bandits d'Avignon et de Marseille?

Comment ne pas regretter les brillantes espérances qu'avoit laissé concevoir la constitution de 1793? Comment ne pas regretter encore bien davantage le merveilleux gouvernement qui lui succéda, l'heureuse époque où l'armée et les comités révolutionaires offroient

aux hommes de tout état, de toute condition, l'emploi le plus facile et le plus lucratif, de leur vices, comme de leurs vertus, où l'homme sans moyens, sans talent pouvoit espérer d'un moment à l'autre de se voir l'égal ou plutôt le maître (27) de l'homme le plus distingué par ses sentimens, et par son mérite, où, grace à quelques mots d'ordre aisés à retenir, on devenoit tout à coup excellent citoyen, patriote, sansculotte enfin, c'est à dire, à portée de tout entreprendre, de tout obtenir? Que les tems sont changés! et qui l'auroit pu croire, que la République à peine établie rejetteroit ainsi de son sein ses plus fideles enfans, peut-être même hélas! il est

permis de le dire, les premiers auteurs de ses hautes destinées! Rome qui finit par suspendre au pied du capitole les destinées de la moitié de l'univers, Rome n'eut-elle pas pour fondateurs, des hommes de la même trempe?

Les plus profonds politiques, toujours parmi les jacobins comme parmi les chouans, se recrient surtout contre l'organisation du Directoire. Dans quelle République vit-on jamais un sénat revêtu de pouvoirs plus étendus, plus énormes? Et quel est l'état libre où de tels pouvoirs sont le partage d'un sénat si peu nombreux, et grace à cette première circonstance comme à beaucoup d'autres, telle que son organisatien intérieure,

ses rapports suivis avec les deux Conseils, son influence directe et indirecte, la durée même de ses fonctions, plus menaçante et plus corruptible?

Le revenu des membres du Directoire, environ cent quarante à cent cinquante mille livre, est assez considérable, dit-on, pour leur donner une existence beaucoup trop fastueuse, aux yeux de l'égalité républicaine; et ce revenu si considérable ne l'est pourtant pas assez pour les mettre à l'abri des séductions de l'or étranger, de celles des factions intérieures, encore moins des rêves séduisans de leur ambition personnelle. Comment ne pas calculer aussi la force et l'étendue des regrets

que doit éprouver un caractère ambitieux, en retombant tout à coup du faîte d'une place aussi éminente dans tout le néant d'une condition privée, en y retombant après plusieurs années de la jouissance la plus enivrante, et de celle dont l'habitude jette le plus promptement les plus profondes racines.

Je m'arrête, et vous laisse à juger vous même, Monsieur, quel parti peut tirer de ces simples observations, l'engeance des journalistes, des clubbistes, des orateurs de taverne et de marché. Si vous réfléchissez aux haines, aux jalousies, aux défiances, aux cabales, aux dénonciations de tout genre et de

toute couleur, qu'il est si facile de fomenter avec de pareils prétextes, si vous n'oubliez point ce que je vous ai dit de la situation de l'intérieur, de l'extrême difficulté des aprovisionemens, du terrible embarras des finances, deux principes de désordre portés au point de mettre en péril le gouvernement le plus ferme et le mieux établi, vous concevrez sans peine, que, dans ces circonstances, avec les meilleures intentions du monde, une constitution nouvelle ne peut se soutenir que par des moyens singulierement énergiques, par des mesures violentes et forcées, disons le mot, par des mesures toujours plus ou moins révolutionaires.

Il ne faut donc pas se presser de blâmer le Directoire d'avoir tâché de conserver une grande partie des ressources et des instrumens, dont la tyrannie décemvirale avoit fait un si terrible usage; mais, il faut en convenir du moins relativement à la puissance, le plus admirable et le plus heureux. Il ne faut pas non plus se presser de blâmer le Directoire de prolonger une guerre désastreuse, quelque glorieux qu'en soient les succès, si ce n'est qu'à ce prix effrayant, qu'il peut se maintenir dans la possession des ressources extraordinaires dont il a besoin pour défendre l'autorité dont il est le premier dépositaire, sa propre existence, et peut-

être même l'existence entière de la nouvelle République, toute invincible que semble sa puissance au dehors. Car, il sera toujours injuste de ne pas juger les hommes, leur prudence et leur moralité, d'après la position particulière dans la quelle ils se trouvent, soit par leur propre choix, soit par l'entraînement irrésistible des choses et des événemens.

Les démocrates seroient plus aveugles encore que ne l'ont été les aristocrates, s'ils ne voyoient pas le mécontentement et la malveillance de la très grande majorité de la nation, le peu de penchant qu'elle a naturellement pour les mœurs républicaines; le vif regret qu'ont laissé

l'ancienne religion et l'ancien régime dans une foule d'individus échappés aux proscriptions révolutionaires (28). Le gouvernement sera donc longtems encore menacé de factions, de manœuvres séditieuses, de conspirations plus ou moins entreprenantes. Et l'on a vu plus d'une fois, depuis cinq à six ans, à quoi tient le succès des conspirations mêmes qui sembloient les plus méprisables dans leur origine, les plus faciles à déjouer, à punir. Le gouvernement sera-t-il toujours assez heureux, pour se garantir également de la perfidie des uns et de la violence des autres, de la fermeté patiente des modérés, et de l'audace tumultueuse des chouans et des

jacobins? Sera-t-il toujours assez heureux pour réussir, comme il l'a déja fait, à les armer tour à tour les uns contre les autres; et sans danger, uniquement pour sa défense.

Sans partager toutes ses opinions; je crois autant que M. Constant (29), à la nécessité de se rallier au nouveau gouvernement, pour l'engager à se rallier lui même à cette opinion publique qui finit toujours par être l'appui de l'autorité le plus sage et le plus sur. J'oserai mémé aller un peu plus loin que M. Constant; je pense que le gouvernement actuel de France, parvenant à se soutenir, est encore le seul qui puisse sauver tous les autres gouvernemens de

l'Europe, parceque les circonstances, le succès de ses armées (30), une certaine faveur populaire lui donnent pour le moment une force prodigieuse, toute celle dont cette même faveur a dépouillé ses rivaux; mais il est trop éclairé pour ne pas comprendre, qu'en les laissant accabler tout-à-fait, il ne tarderoit pas à succomber lui même. Pour l'avoir fondé dans le principe, le Jacobinisme n'en est, et n'en sera pas moins éternellement, le plus dangereux de ses ennemis, car c'est un ennemi dont les ressources sont immenses et toujours prêtes pour l'action, un ennemi dont la puissance va toujours en avant, parcequ'elle n'a qu'un but vague, le boulever-

sement de tout ordre, de toute constitution régulière et vraiment sociale, quelque nom et quelques formes qu'on puisse lui donner.

Parmi les rares avantages dont jouit aujourd'hui le gouvernement françois, c'est toujours sous le rapport de la puissance que je le considere, il faut bien compter sans doute le caractere personnel des hommes qui composent le Directoire. Les uns se distinguent comme Carnot (31), par les qualités le plus éminentes, celle d'un génie hardi, d'un esprit fécond en ressources, capable de l'application la plus laborieuse, vers quelque objet qu'elle se tourne, les autres par un caractere ferme, intrépide, propre aux

exécutions les plus audacieuses, tous par une grande énergie de résolution et de volonté....

# DES SOCIÉTÉS DE PARIS AVANT LA RÉVOLUTION.

Ce qu'il est le plus difficile de ne pas regretter de l'ancienne France, de l'ancien Paris, c'est le charme de la société qui n'exista jamais, qui n'existera probablement plus nulle part au même degré, du moins de la même maniere; il résultoit d'un assemblage de circonstances, de qualités et de defauts, d'abus et d'avantages, de lumieres et de

préjugés, puisqu'il faut le dire enfin, de vices et de vertus, dont la réunion étoit tout à la fois infiniment singuliere, infiniment naturelle, mais que, sous beaucoup de rapports, la sagesse même qui savoit en jouir n'oseroit desirer de voir renaître aujourd'hui. Les distinctions sociales, bien ou mal établies, avoient écarté d'une classe de la société tous les devoirs humilians, tous les soins minutieux, tous les détails pénibles de la vie; elles l'avoient entourée de jouissances exclusives, d'égards, d'attentions, de respects. Une pareille maniere d'être n'avoit pu manquer d'imprimer à toutes les habitudes de cette classe privilégiée un caractere

particulier de noblesse et d'élévation, qui, sans y prétendre, distinguoit toujours plus ou moins toutes les formes de leur maintien et de leur langage. Il est évident, que, c'est à l'influence de ces divisions multipliées dont se composoit l'ordre social en France, que la langue est redevable de cette variété de tons et de nuances qui la rendent tour à tour si riche et si pauvre, si susceptible d'élégance ou d'affectation, de délicatesse ou de ridicule. La classe qui se raprochoit le plus de celle que nous venons de désigner, étoit celle des hommes de lettres et des artistes; si leurs rapports domestiques n'étoient pas aussi favorables au développement du

gout, que les relations habituelles des gens de qualité, que d'avantages, pour y suppléer, ne trouvoient ils pas dans leurs travaux et dans leurs études? Les objets dont leurs sens avoient été frappés, dans leur premiere enfance, ne portoient pas la même empreinte de grandeur et de noblesse; mais le monde idéal où les avoit transportés de bonne *heure* leur imagination et celle des grands maîtres qu'ils étoient appelés à méditer sans cesse, n'étoit il pas fort au dessus du monde enchanté que l'opulence, la flatterie ou l'ambition pouvoit avoir créé pour les autres? Quelque distance qu'il y eut à certains égards entre ces deux classes,

elles se trouvoient rappelées continuellement l'une vers l'autre par leurs besoins mutuels, par une foule de convenances d'agrément et d'utilité. L'institution des différentes Académies avoit encore singulièrement favorisé, peut-être même dans des vues de politique assez profondes, les rapports naturels des gens de la cour, des gens de lettres et des artistes.

Indépendamment de ces rapports établis avec intention, ou, par le seul hazard des circonstances, il y avoit longtems, qu'à Paris du moins, tous les privilèges de rang, de place, de naissance disparoissoient dans le commerce de la société devant la qualité

d'homme aimable. Il suffisoit de ce seul titre, pour être admis dans les cercles les plus brillans, et pour s'y voir accueilli de la maniere la plus flatteuse. Aussi trouvoit-on, sous cet ancien regime, si bêtement calomnié par l'ignorance et par l'esprit de parti, dans les assemblées dont l'accès étoit le plus recherché, des hommes de rang fort différens, qui tous y jouissoient de l'égalité de droit la plus parfaite, pourvu qu'ils y portassent tous les mêmes moyens d'intéresser et de plaire.

Ces réunions d'hommes plus ou moins distingués par leur naissance, par leur fortune ou par leurs talens offroient un spectacle d'autant plus

agréable et d'autant plus intéressant, qu'on y voyoit sans cesse la liberté la plus facile et la plus familière se mêler aux égards, aux attentions aimables qu'inspire à tout homme bien élevé l'usage du monde ou le sentiment naturel des bienséances de chaque âge et de chaque condition. On avoit banni toute étiquette embarrassante et fastidieuse. Mais chacun se tenoit le plus naturellement du monde à sa place, pour ne pas avoir besoin d'être averti de s'y remettre. Plus l'amour propre étoit susceptible, plus il tâchoit de s'effacer, pour ne pas risquer de se voir heurté par les prétentions d'un autre. Et de ce commerce mutuel de

soins et de ménagemens, de sacrifices et de préférences, naissoit cet heureux accord, qu'on pouvoit appeler sans doute avec raison le ton de la bonne compagnie.

Ce ton, dont une éducation soignée s'appliquoit à faire contracter l'habitude dès l'âge le plus tendre, et l'influence impérieuse du préjugé qui ne permettoit pas de laisser impunie la plus légère atteinte portée au point d'honneur, étoient deux grands moyens de contenir l'extrême vivacité de l'esprit françois. Mais il est assez prouvé que, pour en modérer l'excès, loin de l'abattre ou de l'étouffer, ces entraves ne servoient qu'à lui donner un essor plus

brillant et plus ingénieux. Au lieu d'émousser le trait, cette espèce de contrainte le rendoit seulement plus fin, plus délicat; et la mesure, avec laquelle on le laissoit échapper, l'adressoit encore plus surement au but. Je ne citerai pourtant pas comme un modèle de cette mesure, le propos d'un homme de province d'un caractere très vif, à qui l'on avoit fortement recommandé de ne jamais recevoir de démenti, mais de ne pas en donner non plus. Entendant raconter une histoire qui lui sembloit fort absurde, il dit poliment au conteur. — Je vous crois, Monsieur, puisque c'est vous qui le dites; mais, si je le disois moi, je me croirois le plus grand menteur de l'univers. —

Les personnes que l'on rencontroit souvent dans la même société, n'étoient point appellées à se rassembler, ni par l'intérêt de leurs affaires, ni par celui de leurs sentimens. Elles se connoissoient même quelquefois assez peu. Le seul objet qui les engageoit à se réunir, étoit le besoin si commun dans toute ville immense, remplie d'un grand nombre de gens riches et désœuvrés, le besoin plus pressant qu'on ne l'imagine, d'occuper l'oisiveté de leur esprit ou d'en exercer l'activité, tantôt à leurs propres dépens, tantôt aux dépens d'autrui. On n'y portoit donc que le desir de s'amuser, de briller ou de plaire. Le sage seul y trouvoit quelquefois sous

les formes les plus frivoles des instructions de plus d'un genre. Car, comme l'observe La Bruyere, „il est des choses „que l'on dit encore plus finement qu'on „ne peut les écrire;" et la raison en est claire, c'est que la musique naturelle de la voix a plus d'inflexions, et par conséquent de nuances, et des nuances plus fortes et plus déliées, qu'aucune langue écrite, quelque abondante qu'elle puisse être.

Un des avantages les plus remarquables de ces rassemblemens d'hommes de caracteres et d'états si différens, étoit d'obliger ceux qui prétendoient y réussir, à parler une langue qui fut entendue de tous, à présenter

ainsi les faits et les idées que pouvoit amener le cours de l'entretien, sous le rapport de l'intérêt le plus général, à ne s'appesantir sur rien, à saisir promptement l'à-propos d'une pensée pour la faire paroitre avec avantage, à ne lui laisser remplir que l'espace convenable pour ne point fatiguer la complaisance des auditeurs, sans oublier encore l'impatience de ceux qui voudroient prendre la parole à leur tour; à se borner en conséquence le plus souvent à des apperçus vifs et rapides, mais clairs et frappans.

Il est facile de voir combien un pareil exercice devoit contribuer à former l'esprit et le gout, combien il dut

servir au perfectionement de la langue; à lui donner surtout cette clarté, cette justesse, cette grace aisée, cette précision vive et piquante qui la distinguent. „Les observations fines, a dit Rousseau ne peuvent guère être faites que par des gens très répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, et que les gens peu accoutumés aux sociétés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas peut-être à présent un lieu policé sur la terre, où le gout général soit plus mauvais qu'à Paris; cependant, c'est dans cette capitale que le bon gout se cultive, et il paroit peu de livres estimés en Europe dont l'auteur

n'ait été se former à Paris. Ceux qui pensent qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent. On apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres, et leurs auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux de qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui développe une tête pensante, et qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller."

Je sais qu'il est un autre genre d'entretien que l'on peut préférer beaucoup à celui de ces cercles si vantés et si brillans, c'est une conversation où le cœur a toujours autant de part que l'esprit, où l'esprit même prend un caractere plus énergique et plus original,

parcequ'il s'y montre avec plus d'abandon. N'ayant à redouter ni les triomphes ni les défaites de l'amour propre, on ose paroitre là tout ce qu'on est, ni plus ni moins. On n'y dit pas seulement ce qu'on a pensé, mais ce qu'on pense, ce qu'on ne pense encore qu'à demi, parcequ'on est sur d'être entendu, de l'être même quelquefois mieux par son ami, qu'on ne s'entendoit d'abord tout seul; l'idée la plus compli quée n'a souvent besoin que d'une demi lueur pour être apperçue ou devinée; l'habitude de se voir et de se communiquer ses pensées les plus intimes, sans regret de la veille, sans crainte du lendemain, sait attacher au seul accent

du mot le plus simple une longue suite d'idées ou de souvenirs intéressans.

Mais des entretiens si doux, une des plus précieuses jouissances de l'amitié, sont réservés pour elle. Ce n'est pas dans le monde qu'il faut les chercher. Je ne vois pas même qu'il soit beaucoup plus aisé de les rencontrer dans le monde des plus petites villes que dans celui des plus grandes.

Plusieurs usages établis en France favorisoient singulièrement les dispositions naturelles de ce peuple, d'ailleurs plus sociable qu'aucun autre, à développer au plus haut degré le génie et le talent de la conversation.

Les femmes y jouissoient d'une

grande liberté; peut-être même en abusoient elles quelquefois.... Depuis qu'elles avoient été publiquement admises à la cour sous le règne chevaleres que de François premier, elles avoient pris dans toutes les affaires et dans toutes les intrigues un rôle assez important; et, peut-être, n'étoit-ce pas toujours pour le plus grand bien de l'état, encore moins, je pense, à l'avantage des moeurs domestiques. Mais on ne peut nier que ces deux circonstances n'aient contribué beaucoup à donner aux ressources particulieres de leur esprit et plus d'étendue et plus d'activité. On ne peut nier aussi que cette espèce d'éducation des femmes n'ait eu

la plus grande influence sur celle des hommes, sur le ton et les agrémens de la société.

Sans entreprendre de discuter ici l'égalité des talens des deux sexes, ou la supériorité de l'un et de l'autre dans certains genres, il est un fait qu'on ne sauroit guère contester, c'est que, grace à l'éducation donnée aux femmes par l'empire même de la nature, ou par celui de nos usages, elles ont communément dans l'esprit moins d'application et plus de légéreté que les hommes, mais aussi plus de justesse naturelle, une sagacité plus facile et plus promte. Si leur imagination a moins d'étendue et moins d'énergie, elle

est aussi plus souple et plus mobile. Si leur sentiment a moins de profondeur, il est aussi plus fin, plus susceptible, plus délicat. On conçoit aisément quel charme ce caractere distinctif de l'esprit, de l'imagination, du sentiment des femmes, devoit imprimer au ton général des sociétés, dont elles formoient le lien principal, dont elles étoient devenues, pour ainsi dire, l'ame et la vie....

Il n'y avoit presque point de maison à Paris où la société ne fut reçue et présidée par une femme. C'est chez elle qu'on se faisoit annoncer, c'est par elle qu'on étoit invité, c'est elle qui tenoit le cercle; et ce n'étoit

pas une chose extraordinaire de voir une femme seule entourée d'un cercle de douze ou quinze hommes. Cette maniere d'être étoit si généralement établie, que l'on pouvoit fort bien aller plusieurs mois de suite dans la maison d'une femme très honnête, sans en connoitre le mari, quoiqu'on se fut trouvé souvent à côté de lui. Tout Paris se souvient encore de l'étourderie d'un Anglais qui dinoit toutes les semaines chez Madame Géoffrin, et qui s'avisa de lui demander un jour, après une assez longue absence — Dites-moi donc, Madame, qu'est devenu ce petit homme que je voiois toujours au bout de votre table et qui ne disoit jamais mot? — Monsieur, c'étoit mon mari.

Le talent d'une maîtresse de maison ne se bornoit pas à réunir chez elle des hommes faits pour se convenir. Il falloit encore qu'elle eut l'art de discerner ce que chacun d'eux pouvoit fournir de plus intéressant à la conversation, qu'elle sut leur adresser tour à tour la parole pour engager, et toujours sans impolitesse et sans affectation, tantôt l'un à parler, tantôt l'autre à se taire, en demandant à celui-ci l'anecdote qu'il pouvoit raconter mieux qu'un autre, à celui là son sentiment sur tel ouvrage ou sur tel fait, qu'elle étoit sure qu'il exprimeroit de la maniere la plus juste, ou du moins la plus ingénieuse et la plus amusante.

Souvent, il devoit lui suffire d'un mot, d'un regard pour arrêter ou pour ranimer à propos une discussion, qui, sans cette attention précieuse, alloit risquer de devenir ou trop vive ou trop languissante. Combien de fois n'ai-je pas vu qu'un léger reproche, une réflexion naive, une plaisanterie heureuse avoit amené les récits les plus attachans ou le développement lumineux des questions de littérature et de morale les plus abstraites et les plus importantes! Je comparerois volontiers le talent de ces maitresses de maison à celui du musicien, qui, pour conduire un grand orchestre, a l'oreille et les yeux partout, sait modérer ici le mou-

vement d'une partie d'instrumens, presser ailleurs celui d'une autre, prévient le plus qu'il est possible toute dissonance, et rappelle sans cesse cette juste mesure, sans la quelle la meilleure musique du monde perd tout son effet.

J'ai connu des femmes d'un esprit médiocre, et n'ayant qu'une instruction assez superficielle, mais douées de beaucoup de grace et d'un tact exquis, qui possédoient le talent dont nous parlons au suprême degré. Grace à ce talent, elles étoient parvenues à rassembler autour d'elles les hommes les plus distingués par la supériorité de leur esprit et de leurs connoissances; le

plus naturellement du monde, elles engageoient entre eux la conversation la plus vive et la plus intéressante, savoient l'animer, la laisser tomber, la reprendre, la soutenir, n'affectoient rien, mais trouvoient, comme par habitude ou par instinct, le secret de concilier toutes les prétentions de l'amour propre. En excitant sans cesse le plus vif desir de plaire, elles ménageoient encore à chacun le moyen le plus sur d'y réussir. L'esprit qu'elles n'avoient point elles mêmes, elles sembloient pourtant le donner aux autres; parceque celui qu'on avoit avec elles, et pour elles, étoit toujours le plus aimable. On seroit tenté de dire que le charme de leur

présence avoit justement sur la société qui les entouroit, le même ascendant qu'eut le génie de Louis XIV sur son siècle. Sans être véritablement grand par lui même, il avoit l'air de la grandeur, et peut-être en avoit-il le sentiment, du moins savoit-il l'inspirer aux autres. Incapable de concevoir ou de faire de grandes choses, il les aimoit et les faisoit aimer. On se passionnoit si vivement pour son suffrage, il avoit eu l'art d'en élever le prix si haut, que les plus grands hommes de son règne parurent souvent prendre leur propre gloire pour la sienne.

Le talent de tenir cercle, comme les autres, suppose toujours sans doute

un fonds de dispositions naturelles, mais aussi, comme les autres, il n'y a que les leçons de l'expérience, celles de l'habitude et des bons exemples qui puissent l'élever au plus haut degré de perfection. Ainsi, c'est chez Madame de Tencin, la soeur du Cardinal de ce nom, que Madame Geoffrin fut étudier d'abord avec beaucoup de discretion et de modestie le rôle qu'elle joua dans la suite avec tant d'éclat et de célébrité. Madame Geoffrin ne fut elle pas depuis, pour Madame Necker et pour Mademoiselle l'Espinasse, l'amie de d'Alembert, ce que Madame de Tencin avoit été pour elle même?

Ce n'est pas seulement dans les

classes supérieures de la société que les femmes exerçoient en France le talent que nous avons essayé de vous peindre. J'ai moi même eu l'avantage de connoitre une fameuse couturiere en robes, qui présidoit avec beaucoup de grace et de dignité le cercle de beaux esprits qui se rassembloient toutes les semaines dans son grenier. Ce n'étoit guère à la vérité que des jeunes gens qui n'avoient pas encore pu parvenir à se faire présenter dans des cercles plus choisis. Mais plusieurs d'entre eux ont joué depuis un très grand rôle, et dans la littérature, et dans la République.....

Il n'y avoit pas jusqu'aux formes

matérielles établies par l'usage pour la réunion des sociétés qui ne fussent infiniment commodes et propres à faciliter le mouvement et l'intérêt de la conversation. La femme qui recevoit, se plaçoit communément au coin de la cheminée de son salon, et les personnes qui venoient la voir formoient cercle autour d'elle. On étoit assis de manière à pouvoir être vu et entendu de tout le monde. Les *aparté* toujours plus ou moins désobligeans devenoient ainsi plus difficiles, plus rares et ne pouvoient jamais être longs, crainte d'être trop remarqués. On arrivoit, et l'on sortoit sans cérémonie, avec l'attention seulement d'interrompre le moins

possible le cours de l'entretien. On ne se croioit pas solemnellement obligé de passer toute la soirée dans la même maison; et l'on n'y demeuroit qu'autant qu'on pouvoit espérer de prendre part à l'amusement général, ou, par ce qu'on avoit à dire, ou par ce qu'on trouvoit à répondre, ou du moins par sa maniere d'écouter les autres. Grace à cet usage, la société de la même soirée se renouveloit, se varioit, se ranimoit de plus d'une maniere. Et le même mot, la même anecdote, la même réflexion circuloit ainsi quelquefois le même jour d'une extrêmité de Paris à l'autre. Ce que le trait pouvoit perdre en passant par une bouche, il le regagnoit sou-

mot, répété par une autre, et l'on pourroit citer tel trait heureux dont le souvenir est resté, précisément parce que l'esprit de différentes sociétés ait contribuer de plus d'une maniere à sa perfection.

Je suis loin de prétendre que l'influence trop dominante des femmes sur l'esprit de la société n'ait pas eu de grands inconvéniens, et surtout, au milieu de moeurs aussi corrompues que celles de Paris. Cette influence sans doute a pu fomenter sous plus d'un rapport cette légéreté de caractère, ce gout de frivolité reprochés tant de fois à la nation françoise; elle a donné peut-être même aux génies les plus heureux des

des entraves capables d'en arrêter l'essor; elle l'a soumis trop impérieusement aux vains caprices de la mode. La crainte de paroître pesant, a rendu trop superficiel. L'originalité s'est perdue sous l'empreinte d'une maniere factice et toujours la même. Enfin cette influence a trop rafiné l'esprit, et comme l'a si bien dit Montaigne, „l'affinement de l'esprit n'en est pas toujours l'assagissement.„ Mais les avantages dont on est redevable à la société des femmes, nous en avons déjà remarqué plusieurs, n'en sont pas moins réels; aucun abus ne doit les faire oublier. Sans les femmes, la grande société politique et morale n'eut sans doute jamais existé.

Comment celle dont nous parlons dans ce moment, pourroit elle avoir, sans les femmes, tout le charme, tout l'intérêt qui en font une des plus douces félicités de la vie?

Le desir de plaire, qu'il ne faut pas confondre avec celui de séduire ou de réussir, est la premiere condition requise pour être aimable dans la société. Qui pourroit inspirer ce desir aussi vivement que la présence des femmes? N'est-ce pas encore à la délicatesse particuliere de leur sentiment et de leur gout, que le langage de la conversation doit non seulement son élégance et sa finesse, mais encore sa décence et sa pureté. En France, les

femmes mêmes qui ne passoient pas toujours pour les plus sévères dans leurs principes et dans leur conduite, l'étoient encore infiniment dans le choix de leurs expressions. Elles ne pardonnoient à personne aucun mot qui put rappeler une image trop libre, blesser les sens ou la pudeur, elles se le permettoient beaucoup moins encore. La faveur ou la proscription de certains mots pouvoit paroître quelquefois, je l'avoue, passablement arbitraire. Mais le motif qui les faisoit admettre ou proscrire, n'en tenoit pas moins au même principe; il n'eut pas été du bon ton de les ignorer.

On ne devoit pas seulement au com-

merce des femmes le frivole avantage de dire, avec plus d'agrément et plus d'esprit, tous ces petits riens qui ne laissent pas d'occuper une assez grande place dans le cadre des conversations ordinaires. C'est d'elles que l'on aprenoit encore à rendre les idées les plus raisonnables et les plus importantes avec plus de clarté, parceque c'est à cette seule condition, que l'on pouvoit espérer d'en être entendu. On aprenoit d'elles encore à les exprimer avec plus de grace et de facilité, parceque c'est à cette seule condition, que l'on pouvoit se flatter de s'en faire écouter. Il n'appartenoit qu'à l'heureux génie de leur société d'inspirer ce joli vers de la Chaussée:

La raison même a tort quand
elle ne plaît pas.

Des complimens, des louanges maladroites ou recherchées sont sans doute une des ressources les plus insipides de la conversation. Mais le talent de dire des choses agréables, d'écarter ou d'adoucir celles qui pourroient blesser, contribue infiniment au charme de l'entretien le plus vif et le plus intéressant. L'art de louer, comme l'a dit Bernard,

L'art de louer commença l'art
de plaire.

Mais c'est l'art de bien louer, celui de saisir adroitement, et de faire ressortir de même, les qualités que l'on est le

plus flatté de faire remarquer aux autres, et qui le méritent le plus en effet. C'est peut-être au besoin de la louange, que l'éloquence et la poésie doivent les plus aimables et les plus ingénieuses de leurs conceptions. C'est peut-être à la justesse, à l'a-propos d'une louange bien sentie, que beaucoup de gens doivent tout l'esprit qu'ils ont jamais montré. S'il est beaucoup d'hommes que la louange a pu corrompre, il en est peut-être encore davantage qu'elle a formés. Car, malgré tout l'amour-propre qu'on reproche à la plupart des hommes, il en est surement un grand nombre qui n'ont pas tout l'esprit qu'ils pourroient avoir, par la seule raison, qu'on ne

les a jamais avertis de celui qu'ils avoient. Mais de qui, pour qui, ce bel art de louer s'apprendroit-il, si ce n'est des femmes, et par elles, et pour elles?

Rien n'anime davantage l'intérêt d'un cercle plus ou moins nombreux que la variété des sentimens, des caracteres et des opinions que l'on y rencontre. Mais l'opposition qui doit naitre entre ces sentimens, ces caracteres, ces opinions, pour ne pas devenir trop vive ou trop tranchante, pourroit elle être plus habilement modérée, plus heureusement adoucie, que par la présence d'une femme dont la grace en impose, dont on craint d'offenser le

gût ou la sensibilité, qui réunit, du moins sous un rapport, ces prétentions si diverses et quelquefois si diamétralement opposées; le desir de lui plaire et de gagner son suffrage. Ce n'est que dans la bonne compagnie de Paris, que j'ai souvent entendu les discussions les plus animées, soutenues avec autant d'égards et de politesse, que de force et de chaleur. On ne craignoit point de s'y montrer fortement persuadé de son opinion. Mais on se gardoit au moins de la présenter comme une masse de puissance physique, que rien dans le monde ne pourroit ébranler. On se souvenoit du mot de Fontenelle, qui, après avoir passé plusieurs soirées de suite

dans une société de jeunes philosophes, disoit-il — je suis accablé de l'affreuse certitude que je vois depuis quelque temps autour de moi. — Au lieu de repousser par avance les objections ou les difficultés auxquelles on devoit s'attendre, on les invitoit, pour ainsi dire, à l'attaque, dans l'espoir de donner à ses moyens de défense, plus de lumière, plus d'intérêt ou plus d'éclat. On ne cherchoit pas toujours à peser gauchement sur le point qui divisoit son opinion de celle de son adversaire, on s'efforçoit encore de trouver la nuance, par laquelle l'une pouvoit se rapprocher de l'autre. On discutoit bien plus qu'on ne disputoit; ou plutôt on

ne disputoit que pour rendre la discussion plus vive et plus attachante. Une femme qui s'amusoit passionément de ce genre de lutte, étoit fachée de voir qu'un homme de beaucoup d'esprit, le Docteur Gatti, n'y prenoit jamais aucun rôle — Mais, Docteur, vous n'aimez donc pas la dispute! — Très fort, Madame, rien ne me plait davantage... Mais j'ai si rarement un avis — Ce mot donne, ce me semble, une idée assez juste du genre de disputes que l'on se permettoit dans la bonne compagnie.

Un des talens qui, comme ailleurs, y réussissoit plus qu'aucun autre, étoit celui de raconter. Et l'on conçoit sans peine combien le mouvement continuel

d'une population immense, la variété des spectacles, les intrigues multipliées de la ville et de la cour devoient fournir d'aliment et de ressources à ce genre de talent. Le premier avantage qui résultoit de cette extrême abondance de sujets, et pour l'observateur et pour le conteur, étoit de pouvoir en faire un choix plus sévère et plus heureux, d'être dispensé de recourir à tous ces rapports indiscrets, à toutes ces petites médisances qui sont une source éternelle de divisions et de tracasseries dans les sociétés des petites villes. On médisoit bien à Paris, mais c'étoit plus en grand, c'étoit avec moins d'inconvéniens. Le peintre pouvoit aller pren-

dre ses modèles au loin, il n'avoit pas besoin de lever le voile sous le quel ils auroient voulu se cacher; ils étoient ordinairement sur un théâtre, où leurs vertus et leurs vices, leur mérite et leur ridicule ne pouvoient échapper aux regards de la censure ou de la louange. Ce qu'on entend par-là sureté du commerce dans les liaisons particulières, étoit peut-être plus respecté, dans cette capitale, que dans aucun autre lieu du monde.

Une maniere agréable de conter, de préparer le trait d'une histoire par toutes les circonstances qui peuvent le faire saisir plus rapidement, en ménager mieux la surprise, en augmen-

ter plus sûrement l'effet, suppose une tournure d'imagination, une facilité d'esprit, une justesse de goût toute particuliere. La bonne société de Paris fournissoit de rares modèles dans ce genre de talens, et nulle société dans le monde n'étoit plus propre à les former. On attachoit tant de prix au charme d'un conte bien fait, qu'il arrivoit souvent de le redemander, comme on redemande un bel air parfaitement bien chanté. On ne se lassoit pas de l'entendre répéter; il est vrai que souvent on y pouvoit remarquer aussi des variations qui en renouvelloient l'agrément, qui en augmentoient le mérite. Le charme de ces contes tenoit quel-

quefois beaucoup plus à l'art du conteur qu'au fond même de ses récits. J'ai vu plusieurs fois un homme de la cour, l'abbé de B***, réussir à fixer l'attention de tout un cercle de gens d'esprit, par un conte qu'il eut été tout-à-fait impossible de répéter après lui, sans risquer d'ennuyer ce cercle et tout autre, si l'on n'eut pas eu l'esprit doué précisément de la même grace, de la même finesse ou de la même facilité.

Un autre grand conteur, mais qui n'avoit pas à beaucoup près cet heureux don, faisoit desirer souvent avec trop d'impatience le dénoument de ses

longs récits. Il alloit en commencer un de cette espèce à l'entrée du souper, lorsque la maîtresse de la maison lui dit avec cette brusquerie naïve qu'elle savoit si bien se faire pardonner — ah! ça l'abbé, vous contez à merveille, mais souvenez-vous qu'à table il faut de grands couteaux et de petites histoires. —

On rencontroit bien quelquefois dans les meilleures sociétés des hommes qui par la chaleur de leurs idées, par l'impétuosité de leur imagination se laissoient entraîner facilement à s'emparer seuls de la conversation (32). Mais s'ils ne vouloient pas s'en voir bientôt ex-

[illegible] quel de titres ne lui eût-il pas fallu pour justifier une si haute prétention ? A peine la pardonnoit-on à l'immense variété des connaissances d'un Abbé Galiani, à l'originale gaîté de ses contes et de ses saillies. L'abondance même des idées de Diderot, l'étendue et la facilité de son génie, la chaleur tour à tour si violente et si douce de son enthousiasme et de son éloquence, ne trouvoient pas toujours grace aux yeux de la société dont il faisoit les plus habituelles délices. Lorsque M. de Voltaire le vit pour la première fois, à son dernier voyage à Paris, il dit en

le quittant — Voilà sans doute un homme de prodigieusement d'esprit; mais il ne sait pas sortir du monologue. —

Il est vrai que M. de Voltaire, élevé dès sa plus tendre jeunesse dans le très grand monde, avoit plus de droit que personne d'être frappé de cette inconvenance. Car, si personne ne parloit mieux que lui, le stile de ses entretiens étoit aussi brillant, aussi naturel que celui de ses écrits, personne aussi ne savoit mieux écouter; et l'un de ces talens n'est peut-être pas moins essentiel que l'autre, pour donner à la conversation tout le charme dont elle est susceptible. Une des perfections

du théatre français, l'art et le naturel du dialogue, doit être attribuée en grande partie aux exemples et aux leçons qu'en pouvoit offrir la société. Ce n'est pas sans doute la seule influence heureuse qu'ait eu l'esprit de société, sur le mérite particulier qui distingue les écrivains de la France de ceux de toutes les autres nations de l'Europe. Ce sont eux qui surement ont contribué le plus à débarrasser la science de tout ce qui pouvoit en faire paroitre l'étude pénible et révoltante, ce sont eux qui l'ont mise à la portée de tous les esprits et de tous les goûts, qui l'ont rendue, je ne dirai

pas, populaire; parcequ'on a trop abusé de ce mot, mais humaine et sociable. Ils ont simplifié toutes les méthodes. Ils nous ont appris à franchir toutes ces idées intermédiaires qui ne servoient qu'à prolonger la route; ils nous ont fait arriver au but par le chemin le plus droit, le plus facile, le plus uni. S'ils se permettent de nous y conduire quelquefois par des sentiers détournés, ce n'est jamais que pour nous distraire de la fatigue ou des ennuis du voyage. Quelque perfection qu'on puisse encore leur desirer, quelque tort qu'on ait à leur reprocher, ils ont oublié

du moins rarement l'excellent conseil de Voltaire

> Le secret d'ennuyer est celui de
> tout dire.

Il est tems de nous en souvenir....

# NOTES.

(1) Jesus Christ, on ne le considère ici que sous des rapports purement historiques, Jesus Christ, Socrate, Confutzée n'ont point fait de révolution; et les deux premiers ne périrent peut-être si malheureusement, que parcequ'ils ne voulurent pas en faire. — Rousseau, l'un des grands oracles de la révolution françoise, a dit, qu'il ne connoissoit point de révolution qui ne fut trop achetée par l'effusion du sang d'un seul homme.

(2) Connoissez vous une prédiction plus claire du vandalisme, que celle-ci?

„ Je ne veux point entrer dans des détails odieux pour les états et pour les particuliers, et je me contenterai de dire que l'esprit philosophique qui rend les hommes si raisonnables et pour ainsi dire, si conséquens, fera bientôt d'une grande partie de l'Europe, ce qu'en firent autrefois les Goths et les Vandales, supposé qu'il continue à faire les mêmes progrès qu'il a fait depuis 70 ans. Je vois les arts nécessaires, négligés, les préjugés les plus utiles à la conservation de la société, s'abolir et les raisonnemens spéculatifs, préférés à la pratique. Nous nous conduisons sans égard pour l'expérience, le meilleur maître qu'ait le genre humain, et nous avons l'imprudence d'agir, comme si nous étions la premiere génération qui eut su raisonner. Réflexions critiques sur la poësie et sur la peinture, par L'abbé du Bos T. 2. p. 476.

À propos de prédiction, en est-il une plus remarquable encore que celle-ci sur les succès du Robespierrisme? —

Quivi una bestia uscir della foresta etc.
V. Orlando furioso, Canto 26. St. 31. et suiv.

(3) Rien ne contribua davantage au succès de cette entreprise, que la presque impossibilité d'y croire. Ne falloit-il pas avoir et l'esprit et le coeur étrangement faits, pour oser prévoir tous les crimes d'un parti, tout l'aveuglement, toute l'ineptie des autres, l'extrême avilissement de tous, une banqueronte effrontée, sous le pretexte de rétablir les finances, des extorsions sans exemple, sous le prétexte de soulager le peuple du poids des impots, un despotisme inoui, sous le prétexte de fonder pour la premiere fois la véritable liberté, le triomphe du vandalisme, au milieu

d'un siècle de lumière, celui de la cruauté la plus inouie, au milieu de mœurs les plus douces, celui de la lâcheté la plus révoltante sur le peuple naturellement le plus brave et le plus généreux? Ah! qui voudroit se féliciter d'avoir été prophète à ce prix!

(4) Comment nier que, c'est à la philosophie qu'appartienneut tous les honneurs de la révolution. Les hommes qui l'ont préparée, les hommes qui l'ont faite, les hommes qui l'ont conduite, ne s'appelloient ils pas philosophes, depuis Rousseau jusqu'à Robespierre, depuis Condorcet jusqu'à Marat? Et de quel droit en effet leur refuser ce titre? Robespierre lui-même, ce monstre altéré de larmes et de sang, ne s'étoit-il pas fait connoitre dans la premiere législature par un raport très philosophique, très philantropique sur l'abolition

tion de la peine de mort? Il est plus évident encore, que c'est sous la banniere des principes philosophiques, que la révolution s'est montrée, qu'elle a combattu, qu'elle a triomphé. Ses efforts ont eu constamment pour objet la destruction de tous les préjugés politiques et religieux. C'est dans la destruction même de ces préjugés, qu'elle a prétendu trouver ses armes, ses moyens, ses plus puissantes ressources. Voilà ce qui la distingue essentiellement de toutes les révolutions connues. Mais on me dira; comment osez vous attribuer à la philosophie ce long amas de forfaits et de malheurs? Avec autant de raison qu'en eut Lucrèce pour s'écrier,

*Tantum religio potuit suadere malorum!*

Rousseau veut bien convenir que la médecine feroit jamais de mal, si elle pouvoit venir à notre secours sans le médecin. A la bonne

heure. Convenons de même, que la philosophie et la religion n'auroient jamais fait que du bien, si elles avoient pu venir à notre secours sans les philosophes et sans les prêtres. Mais tant qu'ils viendront ensemble, il y aura beaucoup à craindre. Quelque devise que porte le drapeau sous lequel on fait marcher le pauvre genre humain, ce sont toujours ses propres passions, ou, celles de ses chefs, qui le guident et l'entrainent. Je m'obstine donc à dire, qu'après les crimes et les malheurs de la révolution faite au nom de la philosophie et par les philosophes, il est trop prouvé que désormais les prêtres et les philosophes n'auront plus rien à se reprocher.

(5) Pour donner une idée de l'énorme multitude d'hommes sacrifiés dans cette malheureuse guerre, je ne rapporterai qu'un fait. Un bon républicain chargé pendant quinze mois

des approvisionnemens de l'armée de la Vendée, m'a protesté, que, sur 200000 hommes qu'il avoit vu se précipiter dans ce gouffre, il n'en étoit pas ressorti plus de 10000.

(6) A Nancy, j'ai vu plus de trois mille personnes sur le marché, solliciter vainement quelques livres de farine, et la force armée réduite à la cruelle nécessité de dissiper cette foule affamée à coups de crosse. Il n'y avoit pas dans l'auberge où nous étions, un seul morceau de pain; je courus moi même cinq ou six boutiques de boulangers et de pâtissiers, que je trouvai parfaitement dégarnies; ce n'est que dans la derniere qu'on m'offrit, par grace une douzaine de vieux petits biscuits de savoye, que je payai quinze francs.

(7) L'impérieuse nécessité des circonstances a déja forcé le gouvernement actuel à rétablir

avec plus ou moins de sévérité, la loi des réquisitions en nature. Et, malgré toutes les sublimes rêveries de nos systèmes de philantropie moderne, il faudra bien revenir tôt ou tard, au régime de Colbert sur l'approvisionnement des marchés publics ou bien à quelque autre loi prohibitive du même genre, si l'on ne veut pas qu'une partie de la France laisse périr l'autre de faim et de misere.

(8) A mon retour en Suisse, j'arrivai vers les 10 heures dans une petite auberge entre Béfort et Bâle; j'y trouvai dans la seule chambre où l'on pouvoit se tenir, une demi-douzaine de paysans autour d'une table, à côté de celle où l'on nous fit souper; ils étoient fortement occupés d'une partie de brelan. Obligé de repartir vers les cinq heures, je retrouvai mes joueurs encore à la même place; les écus

continuoient de rouler sur la table, et la derniere poule que je vis gagner, étoit de plus de 80 louis; ce n'est pas sans doute une poule de ce genre que Henry IV souhaitoit à tous les paysans de son Royaume; celle-ci, du-moins, n'excita que beaucoup d'emportement et d'humeur, mais elle ne termina point encore la partie.

(9) La dépense de tous les employés du gouvernement, jusqu'aux derniers sous-ordres, est excessive. En revenant, j'ai fait le voyage de Paris à Bâle par la diligence. Et, pour le dire en passant, quoique j'eusse près de trois quintaux de bagage, il ne m'en a couté que trois écus neufs espèces, tout compris, excepté la nourriture. Il m'est souvent arrivé de voir des charretiers du gouvernement se faire servir de la volaille, du gibier, de la pâtis-

bérie, tandis que sur la table des voyageurs il n'y avoit qu'un vieux gigot de mouton et quelques méchants entremets.

(10) Il y a beaucoup d'artistes, d'artisans et d'ouvriers, dont les salaires n'ont pas été portés en tout, au quart, pas même, au dixième du prix qu'on leur payoit ci-devant. Un perruquier, à qui l'on donnoit autrefois 12 francs par mois, en espèces, se contente aujourd'hui de 50 francs en assignats; c'est moins de 10 sous. Tel livre qui vous auroit couté 12 à 15 livres, vous le payez 2 à 300 livres. Mais tous ces prix varient d'un jour, d'une heure, d'un moment, à l'autre. En général les marchés les plus chers se faisoient encore de beaucoup meilleur compte alors, en assignats qu'en numéraire. Il m'est arrivé souvent de marchander un objet d'abord en numéraire,

et de l'obtenir ensuite en assignats pour la moitié, le tiers du prix, le papier évalué au cours du change. L'honnête marchand trompé lui même par l'imposante vanité des nouveaux signes, ne craint pas de vous demander un petit écu d'une bagatelle, dont sa pudeur rougiroit d'exiger 200 livres; tant ont de pouvoir et de durée l'empire des mots et celui de l'habitude, tant en impose encore à la misere actuelle l'aristocratie des chifres, la prodigalité fastueuse du nouveau signe numérique.

(11) Les biens patrimoniaux sont vendus presque au même prix que ci-devant. Ceux du clergé, beaucoup moins, ceux des émigrés ne le sont peut-être pas aux deux tiers de leur valeur réelle. Ce n'est pas seulement les revenans que l'on craint, ce sont les haines, le mépris et les tracasseries du voisinage. On

[illegible] pour être [illegible], ce sont les justes indemnités que pourroit [illegible] la nation si cruellement lésée par [illegible] des premieres ventes. Il y a tel domaine que les départemens révolutionnaires ont fait céder à leurs créatures pour moins que rien, au dessous du produit de la première coupe de bois, des ravages de toute espèce qu'y ont exercés ces nouveaux acquéreurs. Aussi distingue-t-on beaucoup les biens nationaux de première origine, de ceux qui ont déja subi le sort de plusieurs ventes ; ces derniers sont en plus grand nombre que les autres, sur-tout si l'on excepte les forêts et les vastes domaines des grands propriétaires, dont la division offre des difficultés de plus d'un genre. Cette circonstance est d'autant plus remarquable, qu'elle ne contribue pas peu à ralentir la vente des propriétés nationales. [illegible]

biens déjà vendus continuent toujours d'être à vendre, la concurrence reste presque toujours la même.

(12) Dans son message du 16 Decembre, le Directoire vient d'avouer, que les subsistances de Paris exigent en ce moment plus de 370 millions par décade. Avant la révolution, non seulement les subsistances de la capitale ne coutoient rien au gouvernement, mais il en retiroit un revenu annuel de 77 à 78 millions. C'est en en donnant le relevé, que M. Necker remarque, que le Roi de France tiroit plus de revenu de sa capitale, que les trois Royaumes de Sardaigne, de Suede et de Danemarck ne payent de tributs à leurs souverains. Que les tems sont changés!

(13) Les terroristes que l'on avoit fait sortir à l'approche de la crise à laquelle on s'at-

tendoit, et qui éclata si malheureusement les [illegible] ces derniers.

(14) La premiere fois que j'entrai dans un caffé, un de ces Messieurs venoit d'en sortir — Eh! bien, dit un de mes voisins à l'autre, l'homme qui sort a fait périr pour sa part vingt et deux personnes de ma connoissance. — Vous venez pourtant de lui faire assez d'accueil. — Hélas! oui, c'est un monstre; mais il me rendit dans ce tems un service essentiel. — En ce cas, c'est tout simple. — Quelle impression pensez vous, que ce petit dialogue fit sur l'ame de notre pauvre suisse?

(15) Je crains bien que l'origine de la mode des perruques ne tienne à des circonstance fort tristes, d'abord au défaut très commun de secours domestiques pour se coiffer, ensuite au parti que quelques spéculateurs cu

pides auront imaginé de tirer de la quantité de cheveux coupés sous le regne de Robespierre, soit forcément par la guillotine, soit volontairement dans les prisons, pour éviter d'être dévoré de vermine.

(16) C'est à leur côté, que j'ai plus d'une fois entendu des femmes de la derniere classe du peuple crier avec rage; — les gueux! on a fait mourir tous les bons, pour laisser vivre un tas de scélerats qui nous font mourir de peine et de misere. —

(17) Depuis le 1 Janv. 1793, jusqu'au 27 prairial an 3, c. a. d., dans l'espace de 15 mois, il a été prononcé à Paris 5994 divorces dont 2124 demandés par les hommes, et 3870 par les femmes. Il n'y en a eu que 559 prononcés du consentement mutuel.

bre), il n'y a pas longtems qu'on a fait, dans le sein même du corps législatif l'aveu le plus sincère de cet extrême désordre; voyez le rapport de Pariset au Conseil des 500, du 22 Nivose an V. —

Sur le nombre des pièces remises à la trésorerie nationale, et qui est de 40 milliards, il y en a 20 milliards qu'on peut regarder comme acquits vérifiés ou comptables; mais le surplus, ainsi 20 milliards, présente de grandes, d'innombrables difficultés. Elles proviennent soit de l'impéritie, soit de la négligence, soit de l'infidélité d'un grand nombre d'ordonnateurs et de préposés comptables. . . . . Ici, c'est un comptable qui, parcequ'il ne sait pas écrire, prétend ne pas devoir de compte; là, c'est un comptable qui n'a que des pièces informes, insignifiantes; il s'excuse sur son impéritie en matiere de comptabilité, et s'ap-

payant sur la bonne foi qu'il allègue, prétend qu'on lui doit allouer toute sa dépense. Ici, c'est un caissier dont les assignats ou les mandats ont été mangés par les rats, ou perdus par le froissement dans une voiture publique, etc.

(19) Voyez dans Quintilien, le prix qu'attachoient les Grecs et les Romains aux effets d'une musique guerriere. Après avoir parlé du grand usage qu'on faisoit de la musique dans les armées lacédémoniennes, il ajoute, les trompettes et les cors qui sont dans nos légions servent-ils à autre chose? N'est-il pas permis de croire, que, c'est au talent de faire usage des instrumens de guerre, lequel nous possédons supérieurement aux autres Nations, qu'est due en partie la réputation de la milice romaine?

Instit. l. 1, c. 10.

(20) La police des spectacles sera toujours en France un objet embarrassant pour le gouvernement. Vous avez su l'étrange sévérité du decret par le quel, non seulement l'on défendoit d'y chanter ce qu'on craignoit de voir applaudir, mais on prescrivoit encore d'y chanter ce que le public paroissoit las d'entendre. Le parterre est encore aujourd'hui, comme il le fut sous l'ancien régime, le seul soupirail par le quel s'échappe souvent la voix de l'opinion, quand tous les autres lui sont fermés. Au théâtre de la République, le plus démocrate de tous, j'ai frémi de voir déchirer par quelques terroristes un homme au balcon, qui s'étoit avisé d'applaudir d'une maniere trop marquée ces deux vers de Brittanicus.

J'ai cent fois dans le cours de ma gloire passée
Tenté leur patience et ne l'ai point lassée....

dans quelques femmes qui demandèrent grace pour lui », je ne sais quel eut été son sort.

(21) On appelloit sectionaires ceux qui partageoient le voeu des sections de Paris. A l'exception d'une seule, toutes avoient rejetté le decret, presqu'à l'unanimité.

(22) Je ne crois pas qu'il y ait vingt membres de la Convention qui soient rentrés paisiblement dans leur pays; ceux qui n'ont pu se faire réélire ont taché d'être placés d'une autre maniere, ou dans la capitale, ou dans l'étranger; ils ont intrigué pour être employés dans le ministere, dans les bureaux, comme huissiers, comme messagers d'état; faute d'un poste plus honorable, plusieurs auroient préféré de n'être que balayeurs de la salle, plutôt que de retourner dans leur département. On a remarqué que d'ardens républicains n'avoient

pu parvenir à se faire [illegible] réélire que dans les assemblées primaires les plus voisines [illegible]. Les hommes distingués par leurs sentimens de modération et de probité ont été réélus en même tems dans quinze, vingt assemblées différentes; et, c'est toujours à la nomination du département, dans lequel ils étoient domiciliés, qu'ils ont donné, comme de raison, la préférence.

(23) Quoique M. de Besenwald ait failli d'être une des premières victimes de la révolution, le service qu'elle lui doit, n'en fut pas moins important. Il est impossible de connoître la situation de Paris à l'époque du 12 Juillet 1789, et de douter sérieusement de tous les moyens qu'on avoit encore ce jour là même, de s'assurer de cette ville à force armée, et sans beaucoup d'effusion de sang.

Mais

Mais il n'y avoit plus un moment à perdre. M. de Besenval se vit entre deux partis, et, suivant ses vieilles habitudes, il crut peut-être en bon courtisan devoir ménager l'un et l'autre, éviter du moins de se prononcer de manière à n'en pouvoir revenir. On ne peut sauver sa conduite militaire que par la versatilité de ses principes politiques, ou par l'ineptie et la pusillanimité des ordres qu'il avoit reçus. On prétend qu'il doit avoir dit plus d'une fois à ses amis; je voyois bien ce qu'ordonnoit la circonstance et l'honneur de mon poste, mais je savois aussi que si, pour maintenir une résolution vigoureuse, il avoit fallu faire quelque sacrifice, éprouver le plus léger revers, je n'aurois été ni soutenu ni même avoué. —

(24) C'est à lui, dit-on, que l'on doit en grande partie les dispositions les plus sages de la nouvelle constitution.

(25) Le grand ascendant qu'eut d'abord l'abbé Sieyes dans les états généraux, il le dut uniquement à la réputation que lui avoient acquise ses premiers écrits. Il a fort peu de moyens et fort peu de talent pour parler en public. Il n'a pas assez de souplesse dans l'esprit ni d'audace dans le caractere, pour réussir par l'intrigue. Sa force est dans la puissance de sa dialectique, dans la profonde pénétration de ses vues, dans l'opiniatre intrépidité de ses plans. Je n'ai jamais vu personne analiser une idée, établir un principe, développer une longue série de raisonnements, avec une logique plus ferme et plus serrée. Il m'est arrivé souvent de l'écouter, sous ce rapport, avec un extrême plaisir, même lorsqu'il soutenoit une opinion tout à fait contraire à mes sentimens; et cependant sa maniere de parler est dénuée d'ailleurs de tout

autre prestige; elle n'a ni mouvement, ni grace, ni chaleur. Sombre, méfiant, bilieux, il ne sauroit supporter la plus légére contradiction; elle l'irrite ou le décourage, et lorsqu'on ne permet pas à son esprit de dominer, il se renferme avec dédain dans le silence et dans l'inaction. Il ne sait pas plus transiger avec les idées des autres qu'avec leurs passions, et, par cette seule raison, il n'a pu, malgré ses avantages, malgré le crédit de sa renommée, devenir le chef d'aucun parti. Quand il en auroit eu d'ailleurs les moyens, on peut douter s'il en eut eu le courage. C'est dans un mouvement de dépit qu'il essaya de fonder le clubb de 1789; la peur le lui fit bientôt abandonner, pour rentrer dans la société des jacobins. Ce même sentiment l'a fait balancer assez longtems entre le parti de Brissot et celui de Robespierre. Foible et timide, lorsqu'il

est question d'agir, il n'est pourtant aucune conséquence de ses principes, aucun résultat de ses projets qui paroisse étonner sa pensée, encore moins effrayer sa sensibilité; en faudroit-il d'autres preuves que ces mots terribles et trop connus? — La révolution ne sera finie que lorsqu'une rue droite sera tirée de la rue st. Honoré à la rue du Bacq. — Il faut que les propriétés restent, mais que les propriétaires changent. — On prétend que la noblesse est detruite, et il existe encore des nobles! — Le même homme qui parloit ainsi au commencement de Juin 1792, disoit déja vers la fin de l'année 1788; — Posons les jalons de la République. — Mais le même homme a dit aussi, lorsqu'on osa porter les premieres atteintes au droit de propriété; — ils veulent être libres et ils ne savent pas être justes. — S'il est quelqu'un qui puisse se vanter d'avoir

prévu, jusqu'où la révolution conduiroit la France, cet honneur appartient sans doute à l'abbé Sieyes. Quoiqu'il ait eu plus ou moins de part à tout, comme tout ne s'est pas fait par lui, ni précisement comme sa logique l'avoit arrangé, l'avoit conçu, je doute s'il est un homme en France, parmi les plus violens aristocrates même, qui, dans son intérieur, soit plus mécontent de tout que l'abbé Sieyes.

(26) Peut-être seroit-il difficile cependant d'imaginer deux règnes de suite plus propres à préparer une révolution républicaine, que celui de Louis XV et de Louis XVI. Et, ce ne fut pas seulement par les fautes de leur conduite politique, par le désordre de leurs finances, par l'ineptie et la versatilité de leurs ministres, que ces deux Princes contribuerent si puis-

assurément à démonarchiser la France ; c'est encore par le genre particulier de leurs mœurs, de leur esprit, de leurs habitudes, en un mot par leur caractere personnel. Ils dèsaccoutumerent la Nation du joug qu'elle portoit si volontiers, ils la dèsaccoutumèrent, pour ainsi dire, d'avoir un roi. Car enfin quelque qualité, quelque vertu même qu'on daigne leur supposer, il faudra toujours convenir, qu'on ne pouvoit pas être moins roi, qu'ils ne le furent l'un et l'autre.

(27) Cela me rappelle toujours le mot si naïf de ce valet balourd, dans les Deux Amis de Beaumarchais; — La belle chose que l'égalité! c'est seulement dommage que nous ne puissions pas tous être un peu plus égaux les uns que les autres.

(28) Depuis le tems que dure la révolution, il auroit pu se former sans doute une généra-

tion nouvelle toute révolutionaire, la jeunesse de l'âge de 10 à 15 ans, de 15 à 20, de 20 à 25. Mais il faut observer que, vu le mode des réquisitions, c'est aussi dans ces premieres classes de la vie, que la guerre a moissonné le plus d'individus. Il ne faut pas oublier non plus, que, dans l'intérieur l'esprit de faction, les haines et les vengeances personnelles n'ont pas immolé peut-être beaucoup moins de nouveaux révolutionaires que d'anciens royalistes. La révolution, comme Saturne, n'a-t-elle pas commencé par dévorer ses propres enfans? Il faut aussi compter qu'il est rentré, sous toute sorte de prétextes, beaucoup d'émigrés, qui, tout mécontents qu'ils sont de l'accueil qu'ils ont reçu dans l'étranger, n'en aiment pas mieux le nouvel ordre de choses dans leur vieille patrie. —

(29) L'auteur de la brochure intitulée, De la force actuelle du gouvernement de France, ouvrage rempli de vues hardies, d'idées ingénieuses, mais où l'on regrette de trouver tant d'indifférence ou d'oubli pour les victimes de la révolution et tant de patience et d'égards pour leurs bourreaux.... Dans le magnifique tableau qu'il fait de la puissance des terroristes, il semble nous avoir voulu peindre la liberté françoise, comme on nous a représenté Bachus allant à la conquête de l'Inde, dans un char attelé de tigres et de panthères, précédé de Bacchantes yvres et furieuses.

(30) Ces succès sont bien faits pour éblouir. Mais je suis toujours un peu surpris de voir des philosophes, dans leurs discussions politiques, arguer avec tant de complaisance de ces succès en faveur du nouveau système.

Les conquêtes d'Alexandre, d'Aattila, de Gengiskan prouvent elles donc que leur empire fut le plus beau de tous les gouvernemens? les conquêtes de Mahomet et de Soliman, que l'Islamisme est la meilleure de toutes les religions!

(31) C'est un officier du génie. Il fut à la vérité du comité des dix, du tems de Robespierre, mais on assure que, durant cette funeste époque, il ne se mêla que de la conduite de la guerre, et les événemens prouvent assez avec quelle prudence et quel bonheur.

(32) On ne parle surement pas très bien sans avoir beaucoup de tact. Mais cette faculté manque presque toujours plus ou moins, aux grands parleurs, même à ceux à qui l'on ne sauroit refuser infiniment d'esprit et de talent. Plus on a le tact sensible et délicat,

plus on trouvera de difficultés à parler avec abondance et même avec méthode, sans avoir eu le tems de s'y préparer. La crainte de blesser, celle de déplaire, celle de n'être pas entendu, de ne l'être pas au moins assez promtement, suffisent pour distraire un homme trop accoutumé à s'observer soi même et les autres. Tous ces obstacles disparoissent également devant l'homme entraîné par une passion quelconque, et devant l'homme léger, insouciant, sans intérêt pour les autres, ou fortement préoccupé de lui même et de son propre mérite.

# TABLE DES MATIERES.

58590338

